Tes écrits

Louis Hamelin The Price is Right
Domingo Cisneros Déclaration. Sous le signe du Nagual
Guillaume Asselin Transmutations
Roger Des Roches La cathédrale de tout
Marie Cosnay Senza lettere
François Gagnon Envergures
Emmanuel Kattan Dix cercueils
Jean -Claude Brochu Tout est grâce
Cédric Demangeot d'un désarroi : lambeaux
Roland Bourneuf Friedrich
Jean-Pierre Chevais La douleur du papillon
François Thibaux Gel
Guy Beausoleil Aimer? Avoir su
Martin Tailly Sur la langue et l'authenticité. Fragments critiques
André Ricard Signifier l'époque : présentation de Robert Lepage
Robert Lepage Discours de réception

137



MARS2013

LES ÉCRITS — REVUE FONDÉE EN 1954 PAR JEAN-LOUIS GAGNON

Directeur : Pierre Ouellet
Directeur adjoint : André Ricard
Président honoraire : Jean-Guy Pilon
Comité de rédaction : Jacques Allard, André Brochu
Nicole Brossard, Denise Desautels, Hélène Dorion,
Danielle Fournier, Naïm Kattan, André Ricard
Conseil d'administration :
Jean-Claude Corbeil, Denise Desautels, Danielle Fournier,
Georges Leroux, Pierre Ouellet
Adjointe administrative et correction d'épreuves :
Marie-Simone Beaulieu
Secrétaire de rédaction et attachée de presse :
Diane Brabant
Conception graphique et mise en pages :
Olivier Lasser

Les Écrits — Case postale 1287, succursale Complexe Desjardins Montréal (Québec) H5B 1C4
Téléphone : 514 987-3000 (3796#, 1578#) • Télécopieur : 514 987-6548
www.lesecrits.ca • ouellet.pierre@uqam.ca

Le Conseil des arts du Canada, le Conseil des arts et des lettres du Québec
et le Conseil des arts de Montréal subventionnent cette publication.
Membre de la SODEP.

Conseil des arts et des lettres Québec
Le Conseil des Arts du Canada depuis 1957 | The Canada Council for the Arts since 1957
Conseil des Arts de Montréal

Dépôt légal : 1er trimestre 2013
Bibliothèque nationale du Québec
Bibliothèque nationale du Canada
ISSN 1200-7935
ISBN PDF 978-2-924558-06-5

Envoi de Poste-publications-Enregistrement nº 40044285

© les écrits

é SOMMAIRE

NUMÉRO 137 • MARS 2013

PIERRE OUELLET
Présentation 5

LOUIS HAMELIN
The Price is Right 11

DOMINGO CISNEROS
Déclaration. Sous le signe du Nagual 49

GUILLAUME ASSELIN
Transmutations 53

ROGER DES ROCHES
La cathédrale de tout 65

MARIE COSNAY
Senza lettere 71

FRANÇOIS GAGNON
Envergures 81

EMMANUEL KATTAN
Dix cercueils 85

JEAN-CLAUDE BROCHU
Tout est grâce 91

CÉDRIC DEMANGEOT
d'un désarroi : lambeaux 101

ROLAND BOURNEUF
Friedrich 111

JEAN-PIERRE CHEVAIS
La douleur du papillon 133

FRANÇOIS THIBAUX
Gel 141

GUY BEAUSOLEIL
Aimer? Avoir su 149

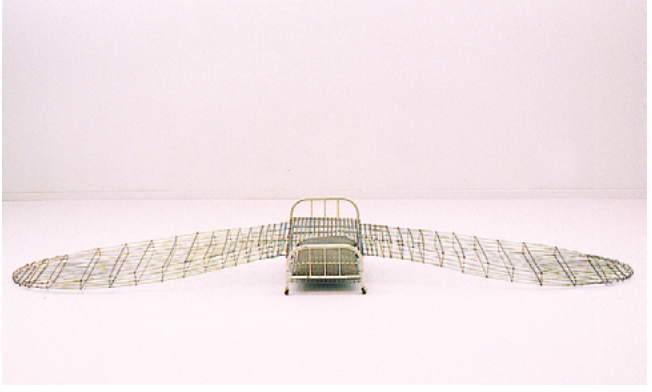
MARTIN TAILLY
Sur la langue et l'authenticité. Fragments critiques 155

ANDRÉ RICARD
Signifier l'époque : présentation de Robert Lepage. 167

ROBERT LEPAGE
Discours de réception 173

NOTICES BIOGRAPHIQUES 176

PORTFOLIO : FRANÇOIS MORELLI 179



PIERRE OUELLET

Présentation

La revue ne propose pas de thème à ses auteurs, qui restent totalement libres d'exercer leur créativité comme ils l'entendent, sans limites ni contraintes, mais il arrive très souvent, comme c'est le cas dans le présent numéro, qu'une configuration d'ensemble se dessine : les textes s'agencent de manière non préméditée autour d'un pôle d'attraction qui leur confère une certaine unité malgré leur grande diversité. Un épicentre se devine derrière les petits séismes poétiques, narratifs ou réflexifs qui ébranlent notre conscience dans les pages qu'on va lire : le « voyage initiatique », présent, entre autres, dans les longs récits de Louis Hamelin et de Roland Bourneuf, la « transmutation » ou la « transmigration », sensibles dans les réflexions poétiques de Dominguo Cisneros, Guillaume Asselin, Roger Des Roches ou Cédric Demangeot, bref, l'évocation d'une « transformation » due à un « déplacement » identitaire, dans le temps, l'espace, la mémoire ou l'imaginaire, en jeu dans les proses de Marie Cosnay, Emmanuel Kattan, Jean-Claude Brochu, François Thibaux, dans les poèmes de Jean-Pierre Chevais, François Gagnon, Guy Beausoleil ou dans les fragments critiques de Martin Tailly, constituent autant d'« attracteurs étranges » autour desquels l'écriture des auteurs rayonne et gravite dans des voisinages inédits qui en transfigurent la portée.

La revue permet cette proximité qui donne à chaque texte un entourage, des alentours, des abords inattendus où il irradie, chacun agissant sur l'autre de manière plus ou moins

contagieuse de sorte que des complicités se créent, des rencontres se font, des ressemblances s'esquissent, des assemblages s'échafaudent : chaque numéro devient une œuvre en soi, irréductible aux œuvres individuelles qui la composent, ce que marque également l'iconographie, grâce à laquelle son sens se réverbère dans des images fortes, denses, généreuses, qui donnent un visage reconnaissable à sa personnalité, comme le fait ici l'œuvre multiforme de François Morelli, artiste qui pratique avec un égal bonheur l'installation, la performance, la sculpture, la peinture, le dessin et la gravure.

Les revues sont essentielles dans le paysage culturel d'aujourd'hui, envahi par les réseaux sociaux, les médias électroniques, l'industrie du spectacle : elles ménagent un espace de proximité où des liens électifs se tissent entre des paroles et des images uniques, qui donnent lieu à un « réseau » beaucoup plus riche et dense que celui que nous formons dans le monde éphémère et transitoire de la seule actualité, entre Twitter et Facebook. Il faut préserver ces espaces collectifs où la singularité de chacun s'exprime sans entrave dans des voisinages inattendus qui stimulent notre imagination, avide de rencontres et de croisements inédits. *Les écrits*, comme tant d'autres périodiques dans le champ des arts et des lettres, ne cessent d'être menacés malgré l'indéniable succès d'estime dont ils bénéficient : le soutien des lecteurs, notamment des abonnés, comme celui des auteurs et des artistes qui y collaborent est essentiel à leur survie. Nous comptons sur chacun dans la campagne d'abonnement que nous entreprenons aujourd'hui pour accroître la présence de la revue auprès du public le plus large, sans lequel nous n'aurions pu nous perpétuer et nous développer pendant plus d'un demi-siècle, *Les écrits* étant la doyenne des revues littéraires au Québec et dans le Canada français. Nous

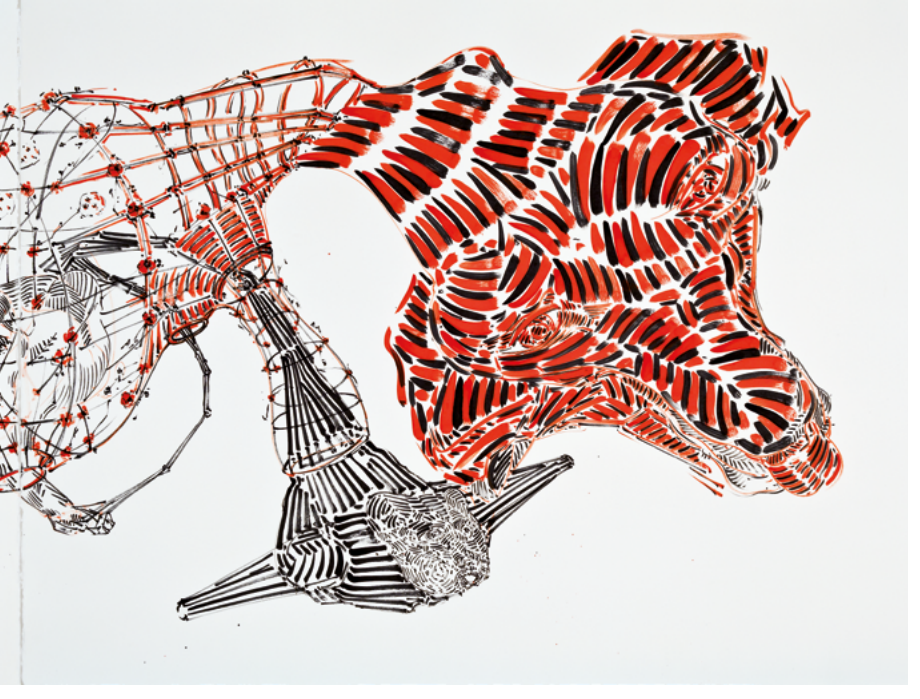
proposons, en fin de numéro, des modalités d'abonnements multiples qui permettront de faire bénéficier de la revue à plus de lecteurs et de lectrices en la leur offrant à moindre frais.

Une revue de création comme la nôtre est toujours résolument tournée vers l'avenir, qu'elle invente, imagine, anticipe, mais dans cet irrésistible élan qui la pousse vers l'avant elle sait prendre un temps d'arrêt pour dire combien l'ingéniosité d'un auteur ou d'un artiste d'exception constitue un héritage hors de prix, qui façonne notre histoire et nos traditions autant que notre présent et notre futur proche. Nous avons récemment rendu hommage à Jean-Guy Pilon et à Naïm Kattan, qui sont non seulement deux écrivains importants de notre histoire récente, mais aussi des artisans majeurs de la revue, qu'ils ont dirigée pendant longtemps. Nous profitons aujourd'hui de la remise de la Médaille de l'Académie des lettres du Québec à Robert Lepage, décernée l'automne dernier, pour rendre hommage à notre tour à cet homme de théâtre exemplaire, qui a réinventé les arts de la scène au Québec et partout dans le monde, où la dramaturgie, l'art lyrique, la danse, le cirque et la performance ont connu, grâce à lui, des mutations sans précédent. André Ricard, directeur adjoint des *Écrits*, fait ici une présentation synthétique de ses œuvres et de son apport inestimable au monde de la scène et du spectacle en tant qu'auteur, interprète, metteur en scène et scénographe, sans oublier son travail de réalisateur au cinéma. Et nous concluons le numéro avec le discours de réception de la Médaille écrit par Robert Lepage pour la cérémonie de remise des prix qui s'est tenue aux Archives nationales en septembre dernier.

Les revues ont une vie, non seulement par les publications auxquelles elles donnent lieu, mais aussi par l'équipe d'artisans qui les rendent possibles, parmi lesquels certains nous quittent quand d'autres nous rejoignent. Nous accueillons deux nouveaux membres au Comité de rédaction et au Conseil d'administration des *Écrits* : Denise Desautels et Danielle Fournier, à qui nous souhaitons la plus chaleureuse bienvenue. Poètes et romancières reconnues, récompensées par de nombreux prix, la première très présente dans le monde des arts et la seconde dans celui de l'édition, elles contribueront grandement au



développement de la revue dans le cadre de ses nouvelles orientations. Nous avons le regret toutefois d'annoncer le départ de Jacques Folch-Ribas, membre du Comité de rédaction depuis de nombreuses années, qui souhaite se consacrer davantage à son œuvre personnelle : nous le remercions chaleureusement pour son apport aux *Écrits*, auxquels il a collaboré à maintes reprises comme auteur et contribué de manière significative par ses idées et son dynamisme. Nous lui souhaitons le plus vif succès dans la poursuite de sa carrière en tous points remarquable.





LOUIS HAMELIN

The Price is Right

à Jean Désy

C'était un étranger de bonne taille, jeune d'âge,
paqueton au dos, qui demandait à manger.
GERMAINE GUÈVREMONT, *LE SURVENANT*

Ti-Luc se tient devant un cinéma porno à Sept-Îles.

Peut-être pas un cinéma spécialisé, à bien y penser.

Mais il est indéniable que le divertissement annoncé, en lettres rouges inégalement espacées au fronton de la marquise, est un film érotique intitulé *Hygiénistes dentaires en folie.*

La veille, tandis que le Fort-Mingan ouvrait une large blessure d'écume dans l'étendue livide et la grisaille saturée d'embruns, et qu'il s'éloignait du quai de Rimouski et de ses lampadaires aux faîtes ornés d'énormes mouettes hiératiques, au moment de tourner le dos à la côte et de respirer largement le coup de fouet de l'air salin, Ti-Luc a senti palpiter au fond de son ventre un prévisible sentiment d'aventure. Appelez-moi Ismaël, récita-t-il, debout sur le pont avant et surfant sur un souvenir de lecture de l'automne précédent, peut-être à voix haute, les mots en tout cas furent emportés par le vent. Un rorqual commun vint alors crever la surface houleuse de l'estuaire à une petite centaine de mètres par le travers babord du traversier, il souffla, puis disparut. Merci, dit, à voix basse, cette fois, Ti-Luc. Comme s'il était exclu que ce bestiau marin, sa

mystérieuse trajectoire au sein de l'obscurité liquide et sa masse de quelques dizaines de tonnes de graisse et de tripes pussent être autre chose qu'un signal à lui adressé.

À l'université, Ti-Luc rêvait de faire sa maîtrise sur le macareux moine. C'est une espèce d'oiseau, aussi appelée perroquet de mer.

Les macareux sont pas très hot en ce moment, lui avait confié un prof, une sommité, d'un air ennuyé.

Vous voulez dire...

On a zéro bidou pour les macareux. Les Terre-neuviens s'en occupent.

Ah.

Nous autres, dans le golfe, on se concentre sur l'eider à duvet. C'est la grosse mode.

Je savais pas qu'il y avait des modes dans la recherche universitaire.

Le professeur le dévisagea. Même air d'ennui.

Là où va le fric. C'est là qu'est la mode.

Dans le couloir du département de biologie, il repassa devant l'étagère vitrée où s'alignaient les spécimens naturalisés, desséchés et bouffés aux mites sur leur petit socle en bois verni orné d'une plaquette d'identification en étain.

Il voulait en voir des vrais.

Il approchait de la vingtaine. Dans cette société occidentale cul par-dessus tête après quinze ans de libération sexuelle effrénée, un pucelage comme le sien s'avérait, plus qu'une gêne, un embarras d'ordre philosophique. Une virginité aussi tardive était vouée à occuper toute la place dans la chambre à débarras mentale d'un jeune homme n'ayant pas eu la chance d'être éduqué dans l'observance stricte d'une religion intégriste. La moindre sortie en ville se transformait en publicité permanente pour l'amour et le sexe. Se masturber comme un

singe, dans ces conditions, tenait moins du triste et honnête pis-aller que de l'injure calculée au principe de la fornication universelle.

Par frustration ou amour des macareux moines, le fait est que Ti-Luc Blouin, un soir de printemps, en 1980, a déplié une carte routière et promené son index vers le détroit de Belle-Isle, à l'extrémité orientale de la côte nord du golfe du Saint-Laurent, là où, d'entre les nappes de brouillard cérébral d'un petit joint de québécois, émergea bientôt une Île-aux-Perroquets. L'idée se fraya peu à peu un chemin jusqu'à sa conscience.

En tout cas, le voici embarqué, et la question est maintenant de savoir s'il peut, sans attenter à la pureté romanesque de sa navigation, s'intéresser à la fois aux heures supplémentaires des hygiénistes dentaires *et* aux perroquets de mer. L'intrigue du film de cul à l'affiche d'un cinéma de Sept-Îles par cette frisquette journée de mai promettait un décodage plus facile que les subtiles allusions érotiques dont *Moby Dick* était tissé.

Deux heures plus tard, Ti-Luc était de retour sur le pont du Fort-Mingan, qui leva l'ancre peu après.

Un coup de tabac sur le banc de Natashquan. Tandis que des lames de travers de douze mètres et plus envoyaient Ti-Luc rouler le long du bastinguage en dégueulant jusqu'au dernier filet de bile verte qui lui pendouillait au bord de l'âme, le quartier-maître tiré à quatre épingles, chevauchant l'acier gémissant, s'avançait du fond d'une coursive, chacun de ses pas épousant instinctivement le lent mouvement déréglé des superstructures. Oh, le beau teint vert... lança-t-il, faisant cadeau de son indélogeable sourire bienveillant à cette espèce de concombre de mer sur pattes qui lui rappelait son enfance — il se revoyait, assis devant un épisode de *Voyage au fond des mers* au retour de l'école, avec Richard Basehart dans

le rôle de l'amiral Nelson ballotté d'un bord à l'autre de l'étroite coursive du submersible.

On eût cherché en vain un cheveu échappé au peigne sur l'épaule de la veste d'uniforme du quartier-maître O'Neil. Il portait son impeccable uniforme bleu marine d'officier de bord, et la traditionnelle casquette à écusson brodé et visière blanche, avec l'aisance de celui dont l'essence individuelle a épousé la fonction, au point de devenir indiscernable du vêtement qui la symbolise. Puisque Ti-Luc n'avait jamais, même de loin, droit au moindre aperçu du capitaine du caboteur, toute la hiérarchie du Fort-Mingan se résumait, à ses yeux, à la personne du quartier-maître, un homme dans sa jeune trentaine, fort beau de visage et d'une élégance parfaitement inutile en un pareil endroit — mot sans doute mal choisi, l'*endroit* en question étant ce point mouvant et instable vertigineusement de traviole entre la côte basse et rocheuse quasi inhabitée qui défilait d'un bord, lançant parfois vers le large de gigantesques tenailles de terres déchiquetées, et la glauque désolation d'une mer démontée et traversée de furies. Comment l'uniforme du QM O'Neil pouvait-il à la fois donner cette impression de venir tout juste de quitter la planche à repasser, et qu'il dormait avec? Mystère.

On était à la mi-mai, le Fort-Mingan était le premier bâtiment à rompre le blocus hivernal imposé par l'absence de route et la rigueur du climat, l'embâcle psychologique de ce terrible isolement, pour se pointer devant les micro-villages semés de loin en loin sur les rocs gris graffités de lichens et qui, à l'exception de la possible échappatoire d'un siège d'avion prohibitif, étaient coupés du monde depuis l'automne précédent. À la rencontre du caboteur, le village tout entier descendait au quai. Au moment où il se rétrécissait entre le bordage du bateau de 950 tonnes lancé en marche arrière et les vieilles planches incrustées de barnacles et flanquées de vieux pneus, l'espace au-dessus du remous était traversé de

mains tendues, apparemment mues par une urgence encore plus grande que celle qui, à bord, guidait le lancer du gros câble tressé dont la boucle se traînerait ensuite à la vitesse d'un python lové sur les poutres vermoulues avant d'être récupérée par le gamin qui se dépêcherait d'en ceindre la bitte d'amarrage. Le quartier-maître attrapait toutes ces mains au vol et les serrait dans les siennes avec une effusion non feinte. Le souci d'ordre que trahissait sa mise impeccable prenait alors tout son sens. Il représentait la civilisation.

Pour l'instant, il regardait Ti-Luc Blouin droit dans les yeux.

Ça dépend de ce que tu cherches...

Le QM, visage penché de côté, les yeux légèrement plissés sous son inamovible casquette d'officier de marine, étudiait son unique passager embarqué à Rimouski. Il ne croyait qu'à moitié cette histoire d'expédition solitaire consacrée à l'observation des macareux moines dans leur habitat naturel. O'Neil connaissait, bien entendu, le rocher perdu appelé Île-aux-Perroquets et son refuge d'oiseaux créé en 1925 pour empêcher la totalité des œufs des nicheurs locaux de finir en omelette. Il connaissait aussi le hameau de Brador, niché au fond de la baie du même nom, et ses 150 habitants, en comptant les chiens. Il n'en demeurait pas moins sceptique à la vue de Ti-Luc Blouin, un gars en veste à carreaux, Levi's usés à la corde et bottes Kodiak, arpentant le pont supérieur avec ses Bushnell vissées aux yeux.

On peut conjecturer que le QM avait compris ceci : la vraie raison de cet aller simple pour Blanc-Sablon était que Blanc-Sablon offrait, aux yeux d'un jeune Québécois du tournant des années 80, une idée du bout du monde en tous points vraisemblable.

Ça dépend de ce que tu cherches... réitéra-t-il d'une voix un peu plus lente.

Je le sais pas encore. Je vais planter ma tente en face de l'île et m'intéresser à ce qui se passe. Juste moi, mes jumelles, mon crayon de plomb, mon calepin de notes imperméable, et les macareux.

Pourquoi les macareux?

Ah, répondit Ti-Luc Blouin. Parce que. C'est la grosse mode.

Partagé entre le désir de faire son éducation nord-côtière et celui de le percer à jour, O'Neil aimait déstabiliser son mousaillon d'eau douce en lui servant, impassible, des remarques aux allures d'énormités.

Savais-tu que dans certains village de la Côte, on honore encore la vieille coutume qui veut que le père offre une de ses filles au visiteur de passage?

... Non. Je savais pas.

Il y a eu pas mal de métissage avec les Inuits, à une certaine époque. Pas de route, les gens se divertissent comme ils peuvent. Le QM cligna de l'œil. On perd vite sa virginité, par ici, et encore plus quand on navigue...

Ce soir-là, quelque part entre les cinquantième et cinquante-et-unième parallèles de l'hémisphère Nord, réfugié dans son mince sac de couchage déroulé tant bien que mal sur un des bancs en plastique dur du salon d'observation du pont supérieur (il n'avait pas les moyens de s'offrir une cabine), frissonnant sans arriver à fermer l'œil sur son édition de poche de *La nausée,* il fit la connaissance du frère du quartier-maître, ou peut-être s'agissait-il de son demi-frère, ou d'un cousin — comme tout le monde l'était plus ou moins entre Mingan et la côte du Labrador, du moins à en croire les plaisants racontars au moyen desquels O'Neil s'amusait à tester sa crédulité.

Le demi-frère ou petit-cousin du quartier-maître était, du point de vue vestimentaire et physionomique, l'exacte antithèse de celui-ci. Il portait une informe veste de laine à carreaux

jaunes et bruns, une barbe d'une semaine et un pantalon de toile verte maculé d'une demi-douzaine de substances au moins, dont le sang, la bière, la sauce Miracle Whip, la gazoline ordinaire sans plomb mêlée d'huile pour moteurs à deux temps et le mélange de liqueur séminale et de gelée spermicide échappé d'une capote. Une sale gueule, pour l'exprimer de la manière la plus impartiale possible. Il travaillait comme bûcheron et regagnait le secteur de la Romaine après être allé liquider une couple de payes dans les bars de danseuses de Sept-Îles.

Pendant le gros grain, au large de Natashquan, Ti-Luc, plié en deux dans un effort pour retenir ses tripes, l'avait aperçu, posté à l'autre bout du pont supérieur, qui vidait tranquillement une cannette de bière après l'autre, puis se levait pour, d'un pas incertain, aller larguer par-dessus bord la cannette vide et son contenu, ce dernier jailli de son estomac en un puissant jet continu, d'une translucidité flavescente, le bûcheux retournant ensuite, comme si de rien n'était, ouvrir une autre cannette. Pendant que ce manège se poursuivait et que ses propres entrailles subissaient l'attraction décisive des fonds marins, Ti-Luc compta huit cannettes.

Ce soir-là, debout dans la porte du petit salon d'observation (un bien grand mot pour cette pièce vitrée au confort rudimentaire, mais qui arrêtait le vent et c'était l'essentiel), tandis que le soleil s'enfuyait à l'autre bout du pays et qu'un crépuscule houleux déboulait sur le Fort-Mingan depuis les profondeurs de l'Atlantique Nord, le bûcheron de La Romaine vérifia que Blouin était bien réveillé, avant de s'inviter plus avant.

Quand je t'ai vu, je me suis dit que t'aurais peut-être quelque chose à fumer...

Du p'tit québécois. Rien d'autre.

L'autre haussa les épaules. Ça irait.





Le cannabis les plongea au fond d'une obscure veine rêveuse le long de laquelle les mots devaient lutter pour trouver la sortie.

Le bûcheron lui demanda où il allait. Comme si, après deux jours à bord, il pouvait encore l'ignorer. Les oiseaux. L'Île-aux-Perroquets. Ça ne voulait tout simplement pas leur rentrer dans la tête.

Blanc-Sablon, souffla Ti-Luc.

Un long silence.

À l'hôtel de Blanc-Sablon, dit, avec un soupir, d'une voix qui parut venir d'une grande distance, le bûcheron de la Romaine, y a des danseuses qui font des passes dans les chambres du haut.

Il laissa s'écouler un moment pendant lequel on entendit seulement le ronron des machines et les craquements tranquilles et profonds qui parcouraient les aciers du navire de la proue à la poupe. Puis :

Vingt piastres.

Ils fumèrent un autre pétard dans un quasi silence. Jusqu'au moment où le bûcheron se déplia lentement, se leva encore plus lentement, atteignit la porte, la franchit, s'éloigna sur le pont, et disparut dans la nuit, très peu de paroles furent prononcées.

Après La Romaine, il y eut encore de vastes plages de temps faiblement éclairées par la stupeur de la marijuana, de mornes plans de conscience seulement habités par la blancheur brouillée d'un béluga s'enfonçant comme un ongle dans les moutons bleus lancés à la poursuite de l'horizon. Entre deux buissons de mains tendues sur les quais des villages délivrés de l'hiver, Ti-Luc scrutait l'étendue sans savoir ni faire semblant de savoir ce qu'il cherchait et qui ne se trouvait pas dans le roman de Jean-Paul Sartre.

Le dernier soir, le quartier-maître rasé de frais se pointa sur le pont supérieur et y trouva, campé dans la cabine d'observation, son unique touriste soupant frugalement de sardines à l'huile et de craquelins. Il lui annonça que le détroit de Belle-Isle était toujours, aux dernières nouvelles, recouvert d'une grande cavalcade de glaces descendues de l'Arctique, raison pour laquelle le caboteur allait devoir faire demi-tour avant de toucher au but. Le QM conseillait à Ti-Luc de débarquer à Old Fort, un ancien poste de chasse à la baleine situé à une trentaine de kilomètres plus à l'ouest. Là, il n'aurait aucun mal à trouver un taxi, mot qui dans cette région servait à désigner n'importe quel véhicule à quatre roues motrices dont le propriétaire était disponible ce jour-là et n'avait rien contre l'idée de gagner un petit 40 dollars sans forcer.

Il y a combien d'habitants, à Old Fort?

Je dirais 200... En comptant les chiens.

Vous êtes sûr que je vais être capable de...

Ça dépend de ce que tu cherches, répondit doucement le quartier-maître.

Et voici l'officier de bord qui se lève et lui souhaite bonne chance, tend sa franche poigne comme une ultime amarre lancée au voyageur, lui serre la main, prend congé. Sa mince silhouette cintrée dans l'irréprochable uniforme.

Une fois à terre, Ti-Luc partagea les frais du taxi local avec deux infirmières qui ne tardèrent pas à le questionner sur le but de sa visite.

Juste voir la place, répondit Ti-Luc, qui n'avait pas très envie de recommencer à expliquer ce qu'était un macareux moine et le rapport personnel qu'il entretenait avec ce volatile.

Il passait sur la Basse-Côte-Nord, à cette époque, environ cinq touristes par été, tous au mois de juillet, et les infirmières regardèrent ce nouveau venu comme s'il était l'étranger solitaire arrivant au pas sur son cheval par la poussiéreuse

rue principale de la petite ville dont elles dirigeaient le cercle de tempérance.

Tu vas rester où ?

À l'hôtel...

Il n'enregistra pas plus le rapide coup d'œil des femmes que leur sourire de mépris.

Le quatre par quatre rebondissait comme un jouet lancé par un enfant le long de la piste défoncée. Sur le grand banc de Nastashquan, le Fort-Mingan avait bercé Ti-Luc en de lentes et dansantes oscillations d'une mortelle amplitude. Maintenant, c'était beaucoup plus brutal et saccadé. Autour d'eux, la toundra se liquéfiait et ravinait profondément la moindre dépression, le moindre vallon calfeutré de plaques de neige où allaient s'engloutir, au milieu des ondulations désolées soulevant lentement le paysage, les deux ornières à peine marquées qui entaillaient le tapis de mousse à caribou et d'épinettes naines et de cailloux damasquinés de lichens déroulé à perte de vue vers le nord-est.

À la gauche de Ti-Luc, tandis que celui-ci se cramponnait à la portière et au dossier de la banquette de devant et que son crâne, à la faveur d'un autre tremplin naturel, allait de nouveau percuter le plafond du Ford Bronco, les deux infirmières qui retournaient à Blanc-Sablon s'accrochaient elles aussi de leur mieux à tout ce que leurs mains pouvaient saisir.

Le rodéo toundrique durait depuis plus de deux heures.

Puis quelques maisons apparurent, sur fond éblouissant d'azur circumpolaire et d'eau salée verte *on the rocks*. Et d'autres, et encore d'autres, une poignée, agrippée au roc. Au moment où Ti-Luc, mettant pied à terre, attrapait d'une main son vieux sac à dos doté d'une armature tubulaire externe tandis que, de l'autre, il se replaçait le squelette, une des infirmières lança, comme à contrecœur, avant de lui tourner le dos :

Si tu vas chez John Hébert, ça va te coûter moins cher.

Ah ouais ?

Pour le prix, tu t'arranges avec lui...

Un chapelet de claires détonations lui fit lever la tête. Réverbérée par la mer envahie de blocs de glace de tous formats et par les plages de neige brillantes qui, du côté des terres, s'attardaient au flanc des collines basses couvertes d'une broussaille d'épinettes multicentenaires et de bouleaux nains, la lumière était d'une extraordinaire, douloureuse intensité.

Le ciel immense fut de nouveau transpercé par le bruit sec des détonations.

Ti-Luc plissait les yeux. Il voyait bleu. La mer était verte et blanche. On tirait du fusil à l'autre bout du village.

Il mange de la soupe à la perdrix blanche. Dans sa cuiller dégoulinante de bouillon qui, soudain, interrompt sa course à mi-chemin, repose le cœur sombre de l'oiseau. Marine a préparé la soupe. Son vrai nom, c'est Marie-Line, mais la contraction était sans doute inévitable sur cet extrême rivage où une langue qui n'est ni du français, ni de l'anglais, escamote syllabes et sonorités. Un petit bout de femme aux gestes vifs, une brunette, la mi-vingtaine au maximum. Sa voix un peu aiguë, presque nasillarde, moins mâtinée de patois terre-neuvien que celle des autres, se met à chanter quand, le voyageur intimidé feignant d'écarter une autre généreuse louchée de soupe d'abats, elle le taquine joyeusement. Mots comme des éclats de rire, éclats de rire comme des pointes de flèches. Il reprend de la soupe.

Il a été transpercé dès le seuil par le bleu clair profond du regard de John Hébert, un pêcheur de métier. Blouin se sentit, en fait, complètement dénudé par la question tranquille enfouie sous tout ce bleu délavé, et qui montait vers lui du fond du silence : Qu'est-ce que tu viens faire ici ?

John Hébert était vêtu d'une veste à carreaux rouge que Ti-Luc ne le verrait pour ainsi dire pas enlever des trois journées suivantes, d'un pantalon de toile verte graisseux, maculé de sang noir et de mucus de poisson, et ses hautes bottes en caoutchouc boueuses se dressaient près de la porte. Dès qu'il franchissait le seuil de celle-ci, une casquette jaune et noire arborant le blason d'une marque de tronçonneuses se retrouvait vissée à son crâne buriné.

Après avoir frappé à la porte de ces gens, Ti-Luc s'était presque naturellement inséré dans une scène domestique au centre de laquelle une belle-soeur en chaise berçante magasinait par catalogue un fusil à pompe en guise de cadeau d'anniversaire de mariage. Les détonations désormais assourdies des salves tirées à l'extérieur avaient suivi Ti-Luc dans la cuisine. John Hébert, s'exprimant au nom des lois sacrées de l'hospitalité, et dans un patois presque incompréhensible où surnageaient, comme des épaves, quelques mots de français, lui fit savoir qu'on lui trouverait un lit, après quoi il lui offrit le premier d'une longue série de cafés instantanés.

L'épais silence qui, entre les distantes rafales de coups de fusil, refermait ses draperies d'eau et d'infini sur la maisonnette du pêcheur était, avec une régularité rien de moins que rassurante, traversé par le sifflement aigu, impérieux et monotone du canard électrique.

Enfoncé jusqu'à la poitrine dans les bottes-pantalon prêtées par le pêcheur côtier, penché par-dessus le plat-bord de la barque (une solide «gaspésienne» de fabrication traditionnelle, non pontée), Ti-Luc remontait le fond de la mer, c'était l'impression que ça lui faisait, tandis qu'il halait, à longs gestes alternés de ses deux bras gantés de caoutchouc jaune, le câble tressé filant se perdre dans le plus sombre de l'onde, droit sous la coque. Sur l'eau turquoise passaient lentement des blocs de glace échappés des banquises du Labrador,

parfois aussi volumineux que des immeubles de trois étages. La mer, surface d'huile, en était encombrée, la côte basse et enneigée, à quelques encablures, brillait au soleil d'un éclat net, d'une pureté de quartz.

Un peu plus tôt, le pêcheur l'avait entraîné dans sa cabane à filets. Le prenant à témoin, il entreprit de nommer et raconter, à mesure qu'il les démêlait, avec des gestes de joueur de harpe antique, ses engins de pêche.

Il doit me prendre pour un anthropologue... songea Ti-Luc. Peut-être même un journaliste.

C'était un de ces filets, à grosses mailles renforcées, conçu pour attraper et noyer les phoques, qu'il remontait à présent, en un mouvement de halage d'une cadence qui d'abord avait été énergique et rapide, pour ensuite ralentir et faiblir peu à peu, à mesure que perdurait et s'épuisait son effort sans résultat apparent dans la profondeur translucide. Hébert avait crocheté le filet, signalé par des flotteurs de balsa orange, à l'aide d'un grappin fixé à un câble. Au bout des bras morts de Ti-Luc, un poids fantastique continuait de croître et de se préciser à chaque nouveau centimètre de corde rentrée, un poids qui maintenant voulait l'attirer par-dessus bord, celui de quelle créature à peine imaginable, de quel cachalot blanc comme neige, de quelle baleine à sperme empêtrée dans ces mailles dont même la réalité du monde était tissée?

Au loin, le trait noir formé par une colonne d'eiders en migration se défit en atteignant la côte, pris pour cible aux abords du village, les petits pom pom des coups de feu, amoindris par la distance, formant des chapelets égrenés qui résonnaient faiblement sous la froide lumière. On finissait par s'habituer à cette incessante guerre d'escarmouches, le caractère illégal d'une telle chasse printanière ne désarmant en rien les locaux. En pleine saison des amours, ils se faisaient un devoir d'accueillir par une pétarade bien nourrie les *moyacs*

— les eiders à duvet — et toutes les nuées de canards de mer déversées vague après vague par le grand couloir migratoire de l'est sur ce distant littoral. La fusillade pouvait éclater au beau milieu du village sans provoquer d'autre émoi que quelques têtes levées au ciel pour mieux suivre l'action.

Au moment où le père Hébert, qui commençait à trouver le temps long, allait regretter l'idée de cette initiation d'un blanc-bec de la ville aux travaux de la mer, Ti-Luc Blouin vit monter vers lui, à travers la glauque étendue, une face aveugle, ronde et moustachue, maintenant aussi légère, au bout de ses bras, qu'un ballon venant crever la surface. Les muscles brûlants, s'arc-boutant pour fournir un ultime effort, il réussit à tirer hors de l'eau et faire basculer le long du bordage un phoque annelé d'une vingtaine de kilos. Le phoque crevé atterrit au fond de la barque avec un bruit mat. Regard blanc, énucléé. Ti-Luc le considérait sans rien dire, incapable d'en détacher ses yeux. La peau grise était trouée par endroits, la graisse de l'animal faisant de minuscules bourrelets autour des perforations. Le pêcheur secouait la tête.

Les *chevrettes*....

Les quoi?

John Hébert toucha la carcasse du bout du pied.

Les *chevrettes* y ont mangé les yeux.

Les yeux de Marine, eux, étaient fixés sur l'écran de la télé. *The Price is Right*, avec Bob Barker.

Ils attendent trop longtemps pour aller lever les filets, expliqua-t-elle. Une nuance de mépris au fond de sa voix. Ils nourrissent les crevettes...

Ils partageaient le divan du salon, Marine bien calée au fond des coussins, Ti-Luc assis d'une seule fesse sur l'accoudoir, posé là comme un oiseau prêt à s'envoler. C'était la fin de l'après-midi, ils étaient seuls dans la maison.

Plus pour conjurer ce menaçant silence que par réelle curiosité, il ouvrit de nouveau la bouche.

Et pourquoi ils attendent aussi longtemps?

Après être monté se changer, il l'avait trouvée au salon, elle l'y avait attendu, mais il ne pouvait pas le savoir, était même trop naïf pour se douter. Inclinée là sur un coussin, sa blouse à moitié déboutonnée sur ses petits seins, une jambe repliée sous elle, cheveux encore humides, une odeur de shampoing pour bébés, *The Price is Right,* tout ça tendu comme un piège.

Ti-Luc ne se sentait pas du tout équipé pour affronter l'immensité désertique de ce coussin de divan.

Come on down! hurla Bob l'Aboyeur.

Marine haussa les épaules.

Pourquoi? Ils sont comme ça, ici. Les hommes...

Et de nouveau, ce silence.

Encore des coups de feu, ciel bleu aux fenêtres, les tabliers de pierre du rivage en paliers, la mer lumineuse, le troupeau d'icebergs.

Elle lui avait demandé son âge, 19 ans, lui avait révélé le sien, 24, avait même ajouté, sans raison apparente, que cinq ans ne représentaient pas une si grosse différence.

Son ouverture passa inaperçue. Ti-Luc cherchait quoi dire.

Vas-tu voter au référendum?

Marine tourna la tête pour le regarder.

T'as parlé avec mon père?

Non. On n'a pas parlé de politique...

Ils disent que si le Oui gagne, ils vont nous couper le traversier de Sainte-Barbe.

Sainte-Barbe?

Terre-Neuve. Juste en face, à une heure de bateau. Ma mère vient de là, comme la moitié du village. C'est pour ça que tu trouves qu'on mange nos mots et qu'on massacre le français.

Mais pas toi.

Parce que moi, j'ai étudié à Rimouski. Océanographie. Mais je suis revenue... Trop loin.

En train de tirer sur un joint de québécois avec une espèce d'énorme Viking nommé Bill Billy à l'ombre de la cabane à filets.

Bill Billy pêche la morue l'été avec John Hébert sur le grand banc de Natashquan. Le reste de l'année, il troque son tronçon de côte coincé entre les fjords terre-neuviens et la brousse du Labrador pour les mines à ciel ouvert des Territoires du Nord-Ouest. Il laisse s'échapper un long jet de fumée de cannabis après que les capillaires de ses bronches en ont absorbé tout le tétrahydrocannabinol, et déclare sentencieusement, ses yeux de cobalt fixés sur le visiteur :

Tu vas être bon pour fourrer ça, toé, ces p'tites femmes-là?

Quelles p'tites femmes?

Marine, elle aime pas mal ça. Et puis, la Georgina...

Georgina était le nom de la belle-sœur. Celle qui offrait des fusils à pompe en guise de cadeaux d'anniversaire de mariage.

La nouvelle que l'étranger avait débarqué avec, dans son bagage, un *bag* de bonne herbe cultivée sur les terres sableuses des lointaines rives du Saint-Laurent, s'était répandue dans le village comme une traînée de poudre. Ce qui, dans la faune locale, se rapprochait le plus d'un revendeur se pointa chez les Hébert peu avant l'heure du souper. Une variabilité chronique de l'inventaire caractérisait ses activités commerciales. Il s'appelait Vital, dit Tivital ou Tivitte, aimait, après quelques bières, plaisanter sur la longueur de son pénis (trois pouces au garde-à-vous) et se montrait fin prêt à fournir toutes sortes de précisions sur les femmes locales. Postés sur un surplomb rocheux au-dessus des *chaffauds* et des barques ventrues hissées sur les

aplats de pierre grise polis par les marées immémoriales, le *pusher* et l'étranger se passèrent un pétard. Comme s'il désirait profiter des ultimes éclairs de cohérence qui lui zébraient le cerveau, le second s'entendit demander au premier :

Et Marine ? Un mari, un chum ?

Il n'avait pas osé poser la question, plus tôt, dans le salon. Avait laissé passer l'occasion.

Elle, elle peut faire ce qu'elle veut, dit l'autre en lâchant un nuage de boucane avant de balayer, du revers de la main, la question et tout ce qu'elle renfermait.

Plus tard, ils descendirent sur la grève et mirent l'épaule à la roue des pêcheurs qui, à la force du bras, en utilisant de simples rondins, se mettaient à huit, dix ou douze pour rouler les lourdes embarcations sur la pente des rocs sculptés par l'érosion. Personne alentour ne demeurait les bras ballants quand une barque, de retour d'une tournée d'inspection des filets ou d'une petite fusillade en haute mer, était ainsi tirée à sec. On en voyait quitter l'outil qu'ils étaient à affûter, le phoque à moitié dépecé, pour s'approcher et venir s'agglutiner comme des bousiers autour d'un crottin, épaules noueuses pressées contre les bordages du bateau qui s'ébranlait alors le long de l'escalier inégal taillé dans le chaos tranquille du rivage.

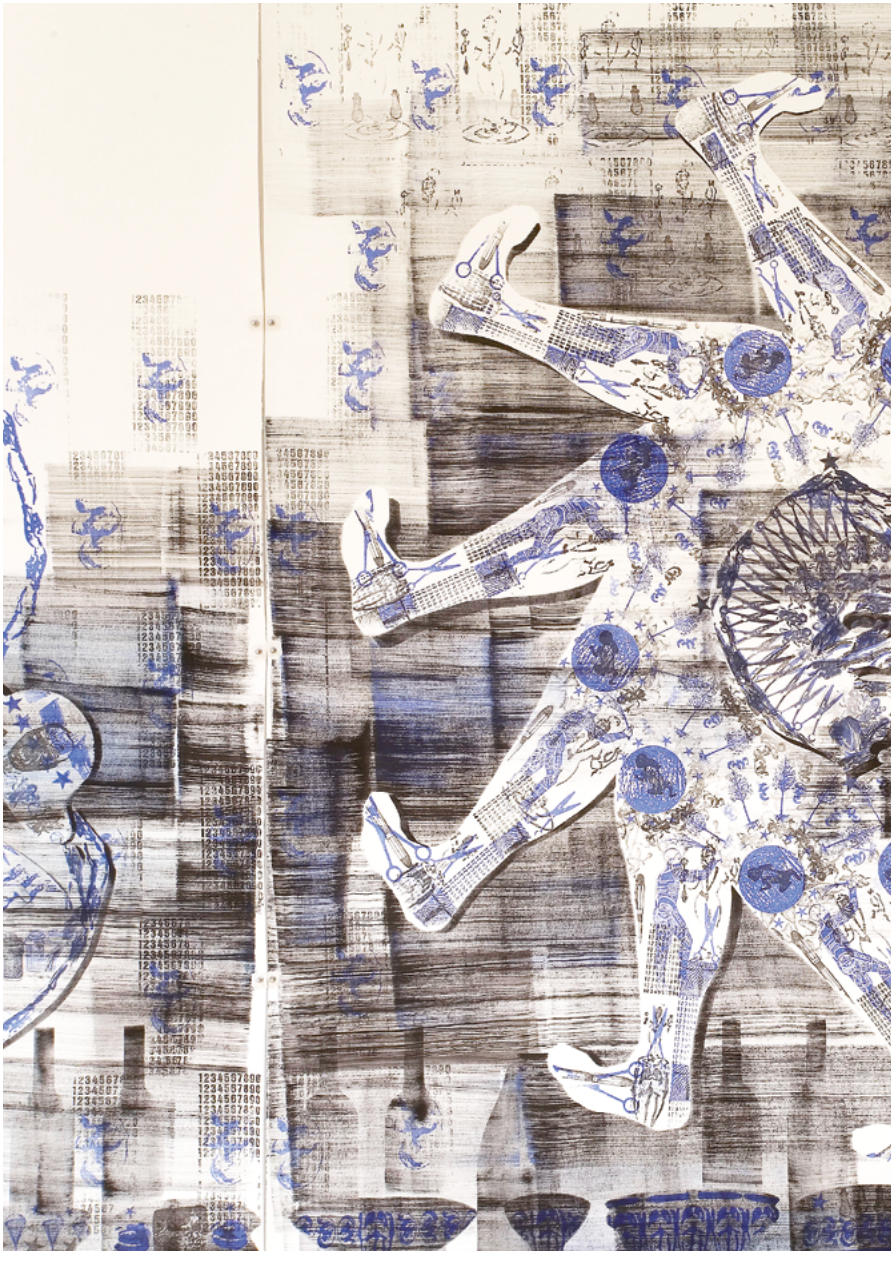
Ils retournèrent ensuite à l'écart et se roulèrent un énième pétard. Vital esquissa un geste vers le sac en plastique format pain tranché, plein d'herbe, qui dépassait de la musette pendue à l'épaule de Ti-Luc.

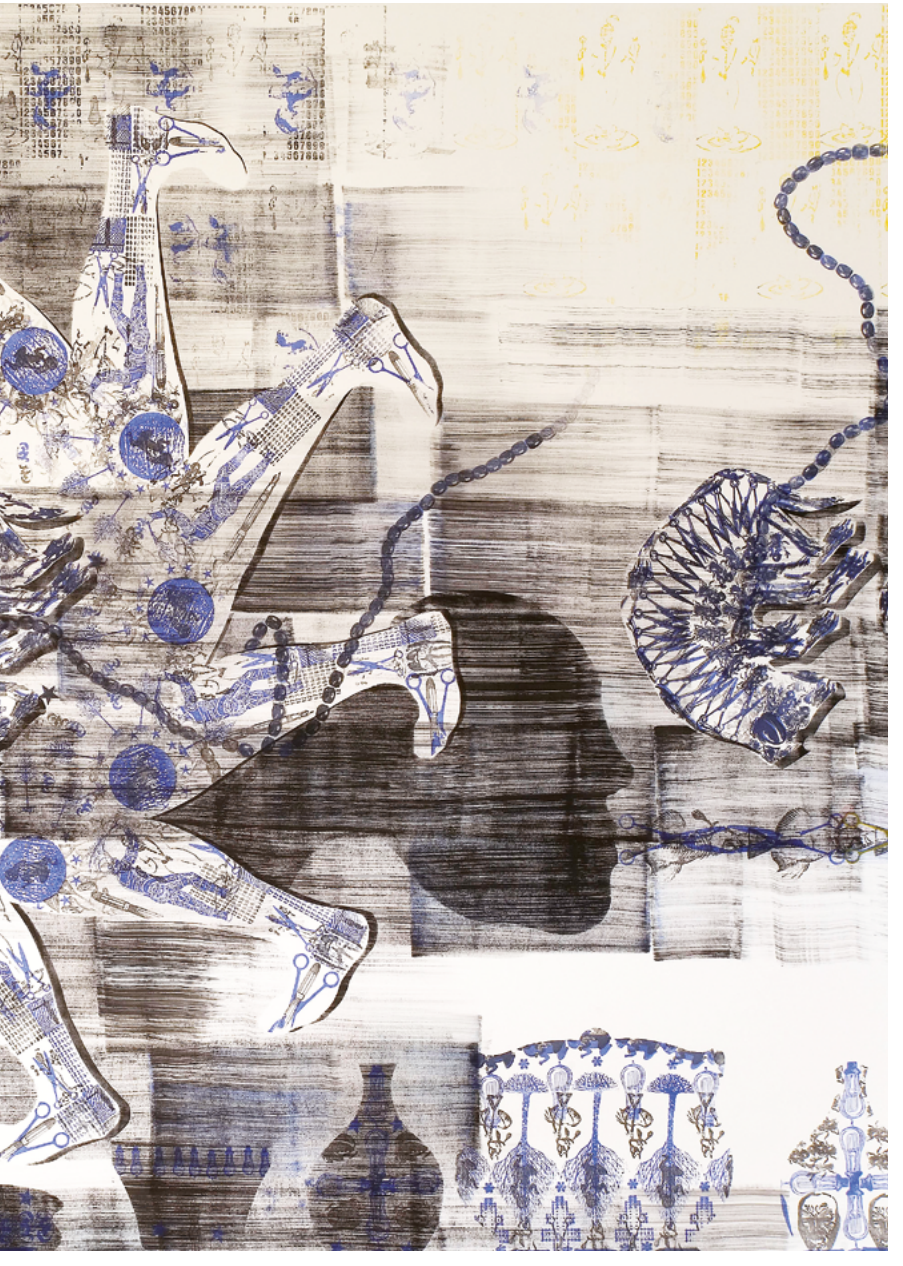
Bon, O.K. C'est quoi, le *deal* ?

Comment ?

La voix de Ti-Luc maintenant obligée de se frayer un chemin vers la surface du monde à travers une épaisse nappe de brouillard cérébral multicolore.

Sous eux, la majesté du lent défilé des blocs énormes, lisses et anguleux sur les eaux du détroit était à couper le





souffle. Au loin, des coups de feu, comme des grêlons venant ricocher sur une cloche géante, continuaient de déchirer ponctuellement l'extraordinaire pureté saline de l'air.

Ton prix. Tu veux combien ?

Il reçut une invitation à souper, venue de l'autre bout du village. À cette époque de l'année, un *étrange* de passage était plus qu'un événement : un butin qui revenait de droit à l'ensemble de la communauté, et qu'on se refilait, de famille en famille, avec tout son poids de réel d'être humain d'avant la vie électronique.

Il se présenta chez les Beaudoin, cousins par alliance des Hébert, complètement défoncé au cannabis et passa la soirée à essayer de traduire les étranges sonorités pultacées qui fusaient de la bouche de ses hôtes entre deux fourchettées de steak de loup-marin, dont l'apparence évoquait la vieille semelle de caoutchouc mais qui, une fois sous la dent, se révélait tendre comme du filet.

Ici, comme chez les Hébert, les mots français faisaient figure d'encombrants bijoux de famille ressortis du grenier et dépoussiérés, portés non sans gêne pour une occasion spéciale. Le lit fait la langue. Sur ce bout de côte dont l'âpreté décourageait même les curés et leurs démons, plusieurs générations de mixité ethno-confessionnelle avaient transformé l'ancienne parlure acadienne infectée par l'anglais idiomatique terre-neuvien en cette mélasse de sons servie avec une ahurissante bonne volonté. Dans son délire, Ti-Luc en vint presque à croire qu'il avait atterri au milieu d'une tribu nordique inconnue parlant une langue cunique incompréhensible dans laquelle ces créatures non exemptes de sporadiques accès d'anthropophagie se payaient présentement sa tête tout en discutant de la meilleure façon d'apprêter la viande.

Comme s'ils avalaient un mot après l'autre, jusqu'à ce qu'il ne reste plus rien.

Sourire gelé aux lèvres, il hochait la tête et fixait son assiette pendant qu'un aïeul du clan narrait l'épopée nord-côtière, les bateaux de pêche aux cales pleines à craquer de chevreuil braconné à Anticosti, ces cerfs réservés aux beaux messieurs des compagnies américaines et à leurs vassaux coloniaux et dont la surpopulation insulaire était telle que, certaines nuits, les pêcheurs de morue équipés de puissants projecteurs et de vieilles 30-30 pouvaient littéralement les cueillir à la mer tandis que les ruminants faméliques, bravant les vagues, s'avançaient dans l'eau salée jusqu'au poitrail pour brouter les longues feuilles de varech.

La fille de son amphitryon traduisait du français au français. Ti-Luc repartit sans que le maître de céans lui eût offert sa fille pour la nuit.

Il fixe le plafond, les yeux grand ouverts. Chez les Hébert, il s'est vu attribuer la « chambre des garçons », qu'il partage avec Will, quatorze ans. Le jeunot communique au moyen de la même langue férocement inintelligible et bâtarde que les autres, et pour ne rien arranger, il a un bec-de-lièvre.

Il est réveillé. Quand Ti-Luc est entré dans la chambre, son poignet faisait une bosse sous les couvertures.

Un peu de bouillie sonore. Ti-Luc entend les mots *chasse* et *demain*.

Ils discutent un moment, dans le grinçant silence des sommiers. Ti-Luc entend maintenant le mot *hôtel* et il sursaute presque. Il y avait un moment qu'il n'avait pas repensé à l'hôtel de Blanc-Sablon. Will dit :

Les filles, ici, elles font n'importe quoi...

Mais Ti-Luc a peut-être mal entendu.

Accroupi au milieu des épinettes naines, il regardait, à une quarantaine de mètres devant lui, Will ramper vers le bord tourbeux d'un petit lac. Un peu plus tôt, le garçon avait

poussé la porte d'une cabane en planches dressée au bord de ce modeste plan d'eau situé à quelque deux kilomètres à l'intérieur des terres. Le jeune Hébert, qui avant de partir avait fourré deux pommes de terre dans les poches de son mackinaw, déplia son canif et tailla de fines tranches qu'il disposa sur le dessus du poêle bourré de bûches dans lequel une flambée grondait déjà. Devant le campe, au bout d'une pointe étirant ses maigres végétations sur le lac hérissé, un occasionnel canard chassé par le vent passait en tournoyant dans les rafales sifflantes.

Tirer un canard à une distance de 35 ou 40 pas avec cette .410 cabossée à un coup relevait d'une gageure et Will avait déjà plombé assez de perdrix blanches pour savoir apprécier la portée utile de son fusil. Un couple de sarcelles d'hiver nageait dans sa mire. Il n'avait encore jamais tué de canard. On aurait dit un Sioux embusquant tout un troupeau de bisons. Assis plus haut sur le rivage, Ti-Luc suivait la manœuvre en faisant le gros dos contre le souffle de tempête qui harcelait les nuages couleur de houille. Au bout de ce qui lui parut être une éternité, il sursauta presque en entendant la détonation de faible calibre, aussitôt chassée par le vent. Là-bas, un seul volatile, déjà loin, fuyait au ras des flots. L'autre formait sur l'eau sombre un menu paquet de plumes à la dérive, agité d'un frisson. Enjambant les avortons d'épinettes et de bouleaux, Ti-Luc se mit à courir. Il déboucha, haletant, sur une grève caillouteuse où traînaient des lambeaux déchiquetés de mousse jaune, à la frange desquels une houle mourante déposa son gibier. Il tomba lentement à genoux. Avec des gestes délicats, il saisit l'oiseau dans ses mains réunies en coupe, admira le riche marron de la tête, la discrète splendeur de la tache verte qui s'irisa lorsqu'un rayon de soleil errant tomba droit dessus. La femelle avait disparu.

Samedi soir. Le salon familial, télé allumée. La glace fraîchement lissée par la Zamboni pour le premier match de la finale Flyers-Islanders. John Hébert, Will et Ti-Luc se partageaient le divan. Hébert semblait ailleurs, occupé à retourner sous toutes les coutures une idée fixe dans sa tête. Entre la première et la deuxième période, il se tourna vers son invité. Pour une fois, Ti-Luc n'eut aucun mal à saisir ce qu'il disait.

Ça te tenterait-tu d'aller à l'hôtel?

Le Terre-Neuvien prenait pour les Islanders. Ti-Luc cherchait sa bouteille des yeux. Personne n'utilisait de verre autour de lui. Rien qu'une forêt de hautes bouteilles filant vers sa propre abolition sous les clartés crues de cette nuit infra-arctique. Le Newfie parlait de hockey, avec passion, une question de vie ou de mort.

Parce que les Flyers étaient finis, voilà pourquoi. Parce que la dynastie des Broad Street Bullies avait cessé d'exister un certain soir de 1976, quand Big Bird Robinson avait étampé le gros Gary Dornhoefer dans la bande du Spectrum. Après, le grand Larry aurait pu allumer son poêle avec le petit bois qu'était devenu le squelette du gros Dornhoefer et les Flying Frenchman avaient survolé les Flyers. Canadien en quatre.

Le bon vieux temps, là-dessus, ils étaient bien d'accord. Lorsque Ti-Luc attaqua sa cinquième bière, le Newfie paraissait sur le point de se mettre à sangloter. Ti-Luc lui tapota l'épaule. La défaite du Canadien contre les North Stars en quarts-de-finale avait fait mal, et nulle part plus qu'à Terre-Neuve apparemment.

Who's your favorite player? demanda le Terre-Neuvien, avec la gravité autorisée du pratiquant qui s'inquiète de savoir si vous croyez en Dieu.

Lorsqu'il entendit la réponse (Mario Tremblay), le Newfie ouvrit la bouche, mais aucun son n'en sortit, on vit seulement

sa figure s'allonger jusqu'à ce que le menton n'ait plus besoin que de quelques centimètres pour reposer sur le bord de la table encombrée de bouteilles.

Un choix sentimental, expliqua Ti-Luc en se tournant vers les autres.

Bill Billy lui cringua un énorme clin d'œil de demeuré, puis remua son bras droit, bougea les gros doigts noueux au bout, et d'autres bouteilles de bière, beaucoup de bouteilles, atterrirent sur la table entre eux pas longtemps après. Ti-Luc pêcha son portefeuille dans la poche de sa vareuse des surplus militaires. Assis en face de lui, John Hébert avait toujours la main de quelqu'un d'autre posée sur son épaule, des têtes se détachant du halo pisseux des lampes plafonnières pour venir lui parler. La compacte clientèle du samedi soir l'avait accueilli en vieille connaissance perdue de vue, on faisait un détour pour le saluer, comme s'il s'était fait rare, pensa Ti-Luc.

L'opération de sortir des billets de son portefeuille et de les acheminer vers la ceinture bourrée de monnaie de la serveuse, sans même parler du calcul du pourboire, se révéla plus compliquée que prévu. Puis Ti-Luc, pivotant sur sa chaise, suivit le regard de Tivitte et il vit Marine et Georgina, saluées de partout, qui faisaient leur entrée.

Tivitte était en train de lui expliquer la technique de chasse au canard locale, avec un glaçon à la dérive pour tout affût, lorsque, après avoir papillonné un moment, les deux femmes se tirèrent une chaise. Les yeux de Marine survolèrent la table pour se poser sur la forme paternelle, l'échine arrondie au-dessus des cadavres de bouteilles, dans la veste à carreaux avachie où quelques écailles de poisson brillaient comme des sequins. Au cours des quelques heures qui suivirent, elle s'employa à éviter, d'une manière systématique, de croiser le regard de Ti-Luc Blouin. Qui tourna la tête pour découvrir les yeux vitreux du Terre-Neuvien arrêtés sur lui.

Is Quebec gonna separate?
Il attrapa sa bouteille.
I have no idea.

Bill Billy et Tivitte voulaient maintenant l'entraîner à la chasse. Ti-Luc appuya son visage sur les paumes de ses mains ouvertes et, secouant doucement la tête, se massa les paupières.

Il voulait maintenant leur dire qu'il n'était ni un *dealer*, ni un journaliste, mais ne savait pas par où commencer.

À ce moment précis, Marine, assise un peu en retrait, son front brillant et ses bouclettes brunes figurant un aileron qui fendait la mer turbulente du champ de vision de Ti-Luc, faillit regarder ce dernier, mais elle se détourna à temps et son œillade prospective et paresseuse de reine lointaine passa sur la salle enfumée.

Georgina et elle échangèrent ensuite quelques phrases aussi inaudibles que les battements d'ailes des mouches à fruits.

Ti-Luc fume un gros joint dans le couloir qui mène aux toilettes avec Bill Billy, Vital, Georgina et Marine, toujours impénétrable. Salle de bain. Puis, Marine plus nulle part. D'autres souvenirs ensevelis à mesure soudain. La grande bouche charnue et crachotante du Viking vomissant son odeur de bière rance à dix centimètres des narines de Ti-Luc.

Fourressasser tites femmes-là !

Si tu sais lui parler, elle est à toi... confirma Tivital d'un ton très coach-allant-et-venant-le-long-des-lignes-de-côté.

Dehors, on se les gèle, une barre d'un sombre bleu, quelque part du côté du Groënland, s'immisce entre la ligne d'horizon et la nuit piquetée de coups de diamant. Tout le monde tient une bouteille fraîchement décapsulée et l'agite en

hurlant pour se faire comprendre, le larynx en surrégime suite à l'ingurgitation d'une moyenne de seize bières par personne. Tout le monde, c'est-à-dire Vital et Bill Billy gueulant à qui mieux mieux et tous les autres rien que ces ombres titubantes qui se détachent sur le gris plus clair des escaliers de pierre qui les ramènent à la maison.

Sur ces pans de roc balayés par le souffle glacé de l'océan, nulle Marine en vue. Ti-Luc accompagnait Tivitte et Bill Billy qui s'en allaient chercher leurs fusils.

Ça va te prendre du linge plus chaud que ça!

Hein?! Pourquoi?

La passe du matin.

Quoi? Mais on est encore la nuit...

Même après les haltes successives chez Tivitte et le gros Viking pour ramasser les fusils, des munitions, un vingt-six onces de brandy canadien Gursky et assez de vêtements chauds, des caleçons de grosse laine aux habits cirés en passant par les bottes cuissardes doublées de chaussons de feutre, pour l'habiller des pieds à la tête, Ti-Luc refusa de croire, tandis qu'ils descendaient tous les trois vers la mer par le chemin-sentier-rue principale, en piquant ici et là à travers les cours des maisons, le fusil au bout du bras, qu'il s'en allait réellement, à quatre heures du matin, dans le noir, chasser le canard en compagnie de deux énergumènes à l'encéphale mariné dans le houblon.

Tout le village voulait qu'il couche avec cette fille. À la fin, ça devenait suspect. Il avait fumé assez de mari pour sombrer dans un début de délire paranoïaque aux contours d'abord vagues, mais dont les développements se précisaient de minute en minute. Quelle était au juste la véritable nature des liens qu'entretenait Marine avec ces deux individus? Et si Ti-Luc – l'étranger, le gars de la ville, un arrivage bienvenu de chair fraîche, etc. – représentait en fait un obstacle aux projets

libertins des deux gaillards en question? Si leurs tentatives réitérées de le pousser dans les bras de la fille Hébert n'était rien d'autre qu'une provocation : le moyen de créer le *casus belli*, de fournir un prétexte à l'élimination du visiteur, avec l'assentiment tacite de la communauté soudée et complice, à la faveur d'un dégommage au fusil déguisé en accident de chasse? Et quoi de mieux qu'une balade à dos d'iceberg pour fabriquer la scène du crime parfait? La mort de Ti-Luc serait comme l'arbre qui s'effondre sans témoin au milieu de la forêt, elle glisserait sur le monde comme de l'eau noire et glacée sur le dos d'un canard de mer. À combien de centaines de kilomètres se trouvait le premier poste de police, au fait?

La grosse chaloupe au moteur lancé à plein régime s'élança de la terre et ouvrit une large cicatrice dans l'émeraude immobile entre les blocs multiformes à la dérive. Adroitement dirigée, après avoir frôlé plusieurs mastodontes, elle accosta l'un d'eux, où Bill Billy déjà prenait pied tandis que Tivitte sans attendre lui passait les armes sorties de leurs étuis. Ti-Luc, un instant écartelé entre la barque rétive et l'îlot flottant immaculé, ayant toutes les misères du monde, ensuite, à assurer son équilibre sur ce débris de banquise que le Viking avait attrapé au lasso de leur ancre, comprit qu'il était trop tard. Les canards viendraient ou pas, la décharge de petits plombs tirée à bout portant lui arracherait la moitié du crâne. Au village, et plus tard en amont, jusqu'aux banlieues de la grande ville, on s'accorderait à souligner l'imprudence du jeune Blouin qui, de toute évidence, portait moins bien la boisson que ses camarades. Son cadavre ballonné et blême repêché en face de Sainte-Barbe, les yeux bouffés par les crevettes.

Le Viking lui tendit une grosse patte et l'aida à se hisser sur une étroite plateforme dominant l'incroyable calme de cette prairie liquide turquoise où un troupeau plus fantastique

que les nuages du firmament transhumait vers les eaux plus chaudes dans un silence de nacre. Tivitte avait étendu sur la glace nue un morceau de toile sur lequel ils s'accroupirent sans plus de cérémonie après avoir chargé les fusils. Dissymétrique, l'iceberg qu'ils avaient choisi présentait au sud-ouest une pente inégale terminée par une face abrupte, laquelle, idéalement positionnée dans l'axe du couloir de migration, les dissimulerait à la vue du gibier. Un rai d'un vert irréel infusé de rose, comme une lame découpant une chair, soulevait les ténèbres. La lumière sans cesse renforcée élargissait l'ouverture pendant que la planète tranquillement basculait.

Le premier coup de feu ne lui arracha pas la tête, mais il envoya bouler, à trente mètres sur la surface laquée de la mer, une femelle d'eider à duvet. Un violent sursaut, Ti-Luc ouvrit les yeux. La lumière réfléchie par les glaces le frappa comme un coup de cymbale en pleine face. Il ne flottait pas à l'état de cadavre décapité sur cette eau pure comme du gin, il s'était simplement endormi. Assis, le fusil sur les genoux.

Il se réchauffa les lèvres au goulot de la bouteille qui circulait, baissa la tête et ferma les yeux tandis que les pompeux entraient en action autour de lui et que, à l'approche de leur affût dérivant, se défaisaient les longues colonnes noires d'oiseaux comme des chapelets cassés net. Les douilles de douze fumantes revolaient sur la glace. Les yeux embués par la bière et le brandy, ses deux compagnons déchargeaient leurs pétoires en pure perte le plus souvent, swingnaient dans le beurre, brûlaient les cartouches, faisaient mouche une fois sur dix peut-être. Des volatiles passant hors de portée continuaient de voler avec une ou deux décharges de grenaille dans la plume. Trois ou quatre moyacs récupérables finirent par flotter en vue de l'iceberg.

Un Bill Billy vacillant ranima le puissant hors-bord qui équipait la barque et s'avança à la rencontre de la courbe

cramoisie du soleil en train d'incendier la côte de Terre-Neuve là-bas. Le moteur cala. Après plusieurs efforts pour le relancer, il resta simplement assis les bras ballants dans le bateau qui dérivait dans le courant du détroit. Pour autant que Ti-Luc pût s'en rendre compte, il était peut-être en train de piquer un somme.

À côté de lui, Vital avait lui aussi fermé les yeux. Un silence d'une qualité incommensurable s'installa alors, arc-bouté au bourdonnement des choses, repoussant hors du tableau tout ce qui n'appartenait pas à sa fragile éternité.

Et Ti-Luc les entendit. La musique sifflante des ailes perforant l'air cristallin au ras des flots. Tétanisé, il vit une première volée obliquer à la vue de l'embarcation immobile et filer droit vers l'iceberg, le prendre d'assaut, on aurait dit un essaim de frappe-à-bord. Il reconnut au passage quelques eiders remarquables, fonçant avec les autres dans ce ciel bleu en flammes. La calotte d'une douce couleur acier et le tubercule orange sur le bec des mâles bien visibles tandis qu'ils pourfendaient l'inoubliable limpidité du monde au-dessus de sa tête. Tivitte rouvrit les yeux.

TIRE!!!!!!

Qu'est-ce que...

Les yeux pleins de chassie aux paupières lentement dessoudées. Des voix lui parviennent. La télé allumée, au fond de la silencieuse maison. La chambre des garçons. Une soif épouvantable. Mais ce n'est rien. À côté de Marine dans son lit.

En réponse à son grognement primitif, à ses yeux écarquillés, elle ébaucha un sourire de fait accompli. Elle était nue, chaude et fraîche à la fois. Il baissa les yeux pour voir son slip glisser le long de ses jambes courtaudes comme une chose morte, une exuvie dont émergea, sous la lourde courtepointe, le membre dressé, triomphalement. Elle ne l'eut

pas sitôt empoigné et malaxé à trois ou quatre reprises que Ti-Luc, entre les doigts de Marine, tira son coup, un jet de semence qui décrivit un arc parfait, retomba dans la région du nombril et se répandit parmi ses poils pubiens. Quelques secondes plus tard, il sentait la liqueur déjà froide couler sur la face interne de ses cuisses.

Elle ne fit aucun effort pour dissimuler sa réaction, une déception mêlée d'étonnement. Ti-Luc regardait au plafond pendant qu'elle essuyait sa main engluée sur le drap froissé. Elle ne paraissait ni dégoûtée, ni même vraiment fâchée, un peu, songea-t-il, comme si elle venait d'éviscérer un poisson et devait nettoyer ses doigts poissés de mucus.

Il demanda l'heure.

T'as dormi toute la journée...

Ah. Pas toi?

Non. Ça prenait quelqu'un pour aller chercher ma mère sur le traversier.

Ti-Luc tourna la tête et la regarda attentivement pour la première fois depuis qu'il avait éjaculé.

Ah, je comprends... Le boss des bécosses est revenu?

Ahan. Pas contente.

Comment ça?

À cause de toi. Parce que t'as fait boire mon père, hier soir...

Cette interprétation des faits l'ébranla tellement qu'il n'osa même pas protester. Comment aurait-il pu savoir que le bonhomme avait été sobre tout l'hiver? Le père Hébert manquait à l'appel pour cause de cuite carabinée? En quoi était-il responsable, au juste? Il servait d'excuse, voilà tout. Mais au lit avec Marine, ces considérations lénifiantes ne lui procurèrent aucun réconfort. Il se rappelait les anecdotes du quartier-maître : se paqueter la fraise, dans ce coin du pays, était rarement l'affaire d'un seul soir. Partir sur une balloune, c'était partir par grosse mer pour une navigation sans

instruments. De sérieux buveurs, les hommes d'ici. Leurs cuites étaient de vraies bitures qui pouvaient durer trois jours comme s'étendre sur plus d'une semaine et mettre en péril les opérations de pêche autant que l'affection des familles.

Je pouvais pas savoir, finit-il par dire. Désolé...

Trop tard. Tu vas rester longtemps?

Il la regarda. Elle avait les mêmes yeux perçants que son père. Il roula sur le côté et posa sa main gauche sur le ventre de Marine.

Je sais pas. Je pensais repartir demain...

Le bateau revient juste la semaine prochaine.

Je sais. Mais sur le pouce. En passant par Terre-Neuve.

Ah... Et pourquoi t'es si pressé de partir?

À cause du référendum.

Et comme elle ne disait rien, il ajouta :

Je suis pour l'indépendance du Québec. Je peux pas rater ça, tu comprends? À mesure qu'il parlait, il sentait l'excitation le gagner. En passant, Marine, si le OUI l'emporte, le traversier de Sainte-Barbe disparaîtra pas du jour au lendemain. C'est des peurs qu'ils vous font. Je te dis ça juste comme ça.

Elle réfléchissait.

Blanc-Sablon, c'est encore le Québec...

Oui. Mais...

Il compléta sa propre phrase en pensée : Mais si le peuple dit OUI, c'est à Montréal que la rue va fêter, pas sur ce rivage où il n'y a pas de rues, que des ornières caillouteuses serpentant à un jet de boulet de canon des ports terre-neuviens.

Ti-Luc gaspilla sa seconde érection en explosant dès que son gland eût franchi l'entrée et frôlé les parois de la caverne sous-Marine.

Dans sa retraite désespérée, il inonda le ventre de la jeune femme, qui renversa la tête sur l'oreiller en lâchant un bref gémissement pour la forme.

Mais Ti-Luc était chargé jusqu'à la gueule. Il eut besoin d'à peine deux minutes pour récupérer. À nouveau il la pénétrait, dans la position du missionnaire, sentant monter le sperme le long de la colonne de son thermomètre.

Pense à autre chose, souffla la jeune femme à son oreille comme dans un coquillage.

Au bord de décharger, il s'immobilisa complètement.

Essaie de penser à autre chose, le supplia-t-elle encore, puis son bassin lentement soulevé reprit son tendre mouvement de secousse sismique.

Dressé au-dessus d'elle de toute la hauteur de ses bras, Ti-Luc se mit à penser au référendum du 20 mai. Le camp du OUI, le camp du NON. Trudeau et sa solennelle promesse du Centre Paul-Sauvé. Les Yvettes, ces matrones révoltées contre la clique dissolue du coureur-de-jupons-en-chef du PCul. Les campagnes de peur exploitant l'insécurité des vieillards. La semence redescendait tout doucement le long de sa queue.

Oui... Oh oui, disait Marine. Oui, c'est ça... Oui. Oui. Hou oui. Comme ça. Oui... Nnnnn Hon!

Oups.

Répondant à l'appel du canard électrique, Blouin fonçait vers la cuisine avec l'idée de se mitonner un instantané vite fait lorsque, arrivé en vue du comptoir, il s'arrêta net. La dame lui tournait le dos, un dos imposant, rien de moins que formidable, qui lui dissimulait tout l'évier et une partie des armoires. On entendait couler l'eau du robinet.

Elle ferma le robinet, puis se tourna, avec une majestueuse lenteur de courant marin. Sa tête blanche était emprisonnée dans un fichu mauve, et du menton jusqu'aux chevilles une robe découpée dans une étoffe sans âge et d'une innommable

couleur, ceinte d'un tablier rouge noué à la taille et orné de lions, de licornes et d'une chimère, la corsetait.

Look for the Kingdom of God first

lut-il sur le tablier. Il se rapetissa sur place dans l'attente du jugement. Mais nul son ne parut d'abord vouloir franchir l'enclos des dents de la bonne femme. Ce silence à lui seul était plus terrible que tous les livres de l'Ancien Testament. Alors elle dit :

Get out of my place.

Ti-Luc Blouin recula d'un pas, puis deux, trois, tourna les talons et sortit.

Le temps d'attraper son sac à dos dans la chambre, et de nouveau la brillante douche de lumière froide, le ciel sauvage de Blanc-Sablon. Il trouva son hôte assis sur le perron de l'épicerie-dépanneur, adossé tête nue au mur de planches près de la porte. Dans son mackinaw et son pantalon de toile souillés de vomissures déjà anciennes, serrant sur sa poitrine un sac en papier brun plein de cannettes. L'une d'elles, aux trois quarts vide, avait roulé près de lui et, d'une autre cannette laborieusement extirpée du sac, il soulevait du pouce la languette au moment où Blouin s'approcha.

Le regard bleu profond et vide du pêcheur parcourait le bord de mer qui s'étalait sous lui, comme, pensa Ti-Luc, un chef de guerre défait contemplant, avec un demi-sourire d'amère satisfaction, les débris de son empire.

Mais John Hébert avait promis de déposer Ti-Luc au traversier et ce n'était pas le décalitre et quelque de bière consommé depuis 36 heures qui allait y changer quelque chose. Il prit le volant.

Il eut beau, aux commandes de son robuste pick-up, rouler à une lenteur de tortue, ils n'en parvinrent pas moins

en vue du quai avec plusieurs minutes d'avance. Ils aperçurent, à environ un kilomètre au large, le ferry se faufilant parmi la chevauchée silencieuse des blocs polaires. Hébert gara sa camionnette un peu plus haut, baissa la vitre de sa portière, lança sa cannette vide qui, avec un son clair, alla rebondir sur la bordure d'asphalte et roula ensuite sur l'herbe rousse jusqu'à un tas rouillé d'autres cannettes aplaties et de vieilles boîtes de conserve.

Ti-Luc tourna la tête et rencontra le bleu ultramarin des yeux noyés de broue de son hôte à moitié prostré sur le volant.

Vous m'avez pas encore dit combien je vous devais, dit-il.

Le pêcheur écarta cette considération d'une main mollement agitée devant lui, en murmurant une remarque inaudible.

Vous m'avez hébergé, insista Ti-Luc. Vous n'étiez pas obligé. Sans vous, j'aurais passé ces quatre jours-là à l'hôtel et il aurait fallu que je boive au moins cent bières, au lieu de seulement une vingtaine. Dites-moi combien je vous dois. Soixante?

Le père de Marine continuait de hocher la tête, le regard égaré du côté de la pleine mer à travers le pare-brise.

Quarante?

Le traversier allait bientôt toucher terre. À la fin, Ti-Luc sortit un billet de vingt dollars que son chauffeur, poussant un soupir à fendre l'âme, feignit de refuser. Ti-Luc ouvrit la portière, sauta à terre, plia la coupure en quatre et la lança à travers la cabine du pick-up. John la suivit placidement des yeux tandis qu'elle se dépliait à la manière d'un parachute mal ouvert qui valsa jusqu'à son entrejambe. Le billet atterrit dans son giron. La reine regardait vers le haut.

Ti-Luc claqua la portière, attrapa son sac sur le plateau du pick-up et s'éloigna à grands pas.

Au moment de franchir la passerelle du traversier, il entendit, comme le jour de son arrivée, des coups de feu égrenés dans le lointain, la voix du fusil, là-bas sur le détroit. Il s'arrêta, tendit un moment l'oreille. Il pouvait presque suivre la chasse, les longs traits noirs des eiders en formation s'étirant au ras de l'eau verte, le surgissement des volées près des icebergs, et les chasseurs à la dérive, tirant un coup, un autre, et encore un, le cul sur la glace.





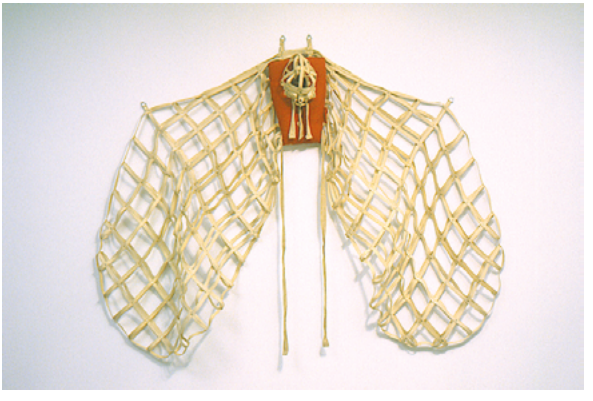
DOMINGO CISNEROS

Déclaration
Sous le signe du Nagual

Voici un os pour ton Nagual perdu. Tu as déjà les racines d'épicéa, la queue de loup, les cervelles de l'ours. Il te manque un cœur d'os comme troisième œil. Tu boiras les nuages et dormiras avec les fleurs. Sois reconnaissant. Invoque tes pouvoirs. Aime ton jardin de matériaux. Puise une énergie positive en tout, même dans le macabre et le funéraire. Transforme-toi en corbeau, en vautour. Purge la forêt de son massacre quotidien. Ramasse les égorgés, les éventrés, les étouffés et les noyés. Car ce n'est pas vrai qu'ils sont morts. Chasse les putréfactions avec le cèdre. Brûle-le. Soigne ton paradis, dompte ton enfer. Que tes créations soient des coups de hache. Qu'elles parlent toutes les langues, qu'elles atteignent le cœur, qu'elles combattent la décadence et le désenchantement. Il n'y a pas de regret. La seule cure est un art sorcier, guerrier. Donc, santé physique, mentale, morale, exigences absolues pour contenir les profondeurs et les vides. Aucune impotence, car la nature nous échappe déjà. Et nous avec elle. Conjure, quémande, ensorcelle, agite, enchante ! Tu ne veux pas un art sans paradis mais le massacre est quotidien. C'est pour cela que ta création doit être armée. Et rappelle-toi toujours que ton imagination est l'énergie la plus forte qui puisse exister. Mais les chemins sont semés de pièges. Ils sont longs et ardus. Des bêtes de toutes sortes guettent le voyageur. Ne te laisse pas tromper par le mythe qui veut que l'artiste soit incapable

de s'exprimer verbalement. Ton conscient sera aussi fort que ton inconscient. Tu ne craindras pas la parole. Ce n'est pas parce que tu vis dans les bois que tu seras une espèce d'animal étourdi. Rappelle-toi toujours que c'est tout à fait le contraire. Tu aimeras faire de l'art avec les mille corps de la mère-nature. La célébrer. Et essayer de la connaître toujours mieux, toujours mieux. Ton œuvre est ta vie, le journal magique de ton temps et de ton espace : ta tête, ton cœur, tes nerfs, tes muscles (tes ancêtres déjeunent avec tes petits-enfants au soleil). N'oublie jamais les quatre directions, le centre. Les formules et les ustensiles. Tes demandes d'énergie. Et n'aie pas peur : joue à Dieu et à Diable, mais avec honnêteté. Ne fais pas mauvais usage de tes pouvoirs. Crée avec la véracité la plus profonde que tu puisses ressentir. Ne permets pas au moindre réflexe involontaire de perturber tes doigts, ton esprit. Ne permets pas à la peur ou au doute d'atteindre ton cœur. Détends-toi. Quelque chose ne marche pas. Mets-toi au clair avant de continuer. Puis continue, continue... Et viendra le jour où tu sentiras que ce sont les œuvres que tu fais, celles qui te font toi. Car l'amour est accroché à une cloche et attend le vent. Et je te rappelle encore et ne cesserai de le faire jusqu'à ce que ton inconscient en soit inondé : aimante ton atelier, énumère les vertus de tes matériaux, invoque la combinaison précise au moment précis. Et tu prieras ensuite : premier créateur, le plus ancien, l'éternel, le fort, le sain, le plus sage, sois mon miroir. Et je te dirai. Il aura les yeux emplumés, il arrivera avec des volées de corbeaux, avec des poignées d'arbres dans les mains. Et même s'il mange du charbon et des cadenas et met à nu les rêves, reste tranquille. Tu feras une œuvre sur le pic d'une montagne. Un lieu sacré. Résidence de dieux, haute et lointaine, que seuls les oiseaux pourront contempler à plaisir. Une œuvre colossale, titanique, faite par des yeux emplumés. Mais en rêvant tu suivras ce chemin de rêves, quittant tes vêtements l'un après l'autre. Peau de phoque.

Mère des eaux. Bouche et yeux d'ormeau. Le Nagual avec ses paupières de porc-épic. Macabre lune, soleil macabre. Hochets de corne et de sabot, mimique de crocs. Feu de peaux, encens d'os calcinés. Le miroir qui fait briller les choses, l'image de la force la plus puissante. Mais le jour est nuageux et le vent a emporté ton âme. Tu n'as plus de raison. Tu es devenu un corps-corps. Mille questions se sont posées à toi ce matin, mais comme une chevelure de combat, le vent les a aussi emportées. Tu ne veux pas ta mémoire. Tu rampes dans les ténèbres, aboyant aux nuages. Tu pleures et tu ris en même temps et ta langue est une mer de bave. Et la mort, cette garce, tourne autour de toi. Éloigne-toi, éloigne-toi donc. S'il le faut, sors du labyrinthe, jetant à terre les portes et les murs, mais sans emporter personne, car tu ne veux salir les rêves d'aucun autre. Tu t'en iras avec l'air, vêtu de terre, te nourrissant de feu ou vivant entre les eaux. Mais c'est fini les nuits de lune démentes, mentales... c'est fini. Et puis tu reviendras libéré de toi-même et, même si tu le désires, tu ne mourras plus. Mais la lune descend déjà. Demain nous continuerons, les bois dans les tripes.





GUILLAUME ASSELIN

Transmutations

L'or brun

Vu à la télé dans un documentaire scientifique (c'était à *Planète science*) retraçant *La fabuleuse histoire des excréments*. À partir des biogaz produits par les « roses » – c'est le nom qu'on y donnait aux fèces : ironie ou hygiène appliquée aux mots qui sentent mauvais ? À moins que la merde ne se soit mise à parler le langage des fleurs, en une forme de symbolique retournée ou de carnavalesque à l'envers ? – on produit de la lumière. Les déjections de l'étable servent à allumer les lustres au-dessus des tables.

D'un peu de fiente on fait du feu.

Une bouse bovine blondit sous le verre, cependant que le ventre fragile de l'ampoule s'emploie à digérer la lumière qui était cachée dans le plus vil et le plus bas des éléments de la nature.

Théologie négative. Un tas de merde brasille et s'embrase dans le petit gilet de coton qui, à l'intérieur de la lampe ou de la lanterne, contient entre ses mailles le *corps de lumière* où chacun des maillons de la chaîne alimentaire flambe comme un boisseau de paille sèche. Brusque *saut pascal* d'un transit intestinal à l'autre. Assomption et transfiguration rien moins que *fabuleuse*.

Après l'or noir et l'or bleu, voici venu le temps de l'or brun.

Flottille sacrée

Une flotte de dieux de bois descend sur le Gange, moitié navigant, moitié dérivant, flanqués de bouteilles vides, de sacs de plastique, de cruches en terre cuite, de corbeilles de fruits pourris, de cartons d'emballage détrempés, de fleurs noircies de cendres – de toute une suite sans nom de détritus et de déchets, dont on se demande s'ils sont les déjections des dieux ou des humains.

Sordidissimes escortant les paradisiaques, émissaires miséreux du domaine de l'ombre, anges vidangeurs – tous des *bouseux de Brahma*. Part maudite de l'offrande où barbotent les prières en quête d'une crèche de fortune, d'une arche de peu qui puissent les acheminer à bon port, les reconduire à la mer ou au ciel, suivant les courants et les affluents.

Petite armada d'ex-voto aux yeux de verre et aux cheveux de paille que le vent et le temps égrènent par grappes au fil de l'eau, elle porte les vœux sur le dos bourbeux du fleuve dont la légende veut que Shiva (aussi appelé Gangadhara), contienne toujours la source dans ses cheveux (*jata-mukuta*), jugulant le flot impétueux et ses envies de débordement.

Minuscules îles flottantes rougeoyant sous le feu des bougies, et du soleil couchant qui tombe derrière le fil à plomb de l'horizon comme une larme ronde, brasillante, versée en l'honneur des idoles dont c'est déjà le crépuscule.

Transmigration inverse. De cette flottille sacrée, on fera bientôt des pirogues.

Voilà comment on rend les dieux utiles. Plutôt que d'enthousiasmer et de transporter les âmes, ils charrient maintenant des corps, dans le sillage de cadavres repus de vase et de renvois d'égouts, imparfaitement brûlés, pas tout à fait mangés par les tortues nécrophages que les pêcheurs postés sur les rives ont préféré garder pour eux. Il faut bien être modernes...

Des Indiens aux Amérindiens, je me prends à rêver d'un parcours inverse, tout à fait inusité, parfaitement improbable. Que parmi la foule de *pitounes* coulant le long du Saint-Maurice, qu'au sein des trains d'épinette et des troncs de pins gris, perdu dans les plis du manteau de grumes qui couvre une partie de la rivière, se cache quelque part, échoué dans une crique ou naufragé au fond des eaux, un bout de totem algonquin passé incognito à travers la scierie, sans perdre la face, sans que son visage n'ait été tout à fait effacé sous les dents de la scie. Rien qu'une balafre sous l'œil gauche. C'est *la morsure du voyage.*

❧

Nouvelle métamorphose. De ces billots sur lesquels les draveurs et les *raftmen* sautaient comme des insectes armés de piques ou de perches afin d'escorter les radeaux et de dégorger les embâcles, on a aussi fait des pirogues, auxquels on a redonné le nom de *pitoune,* comme on en voit aujourd'hui à *La Ronde.* La scierie l'a cédé au manège de foire et la rivière à d'étroits canaux que le tronc creux tout en toc où s'assoient les badauds dévale en donnant des coups de bélier dans des parois de polymère bleues ; étrange amalgame entre les glissades d'eau et les autos tamponneuses.

Ce ne sont plus les arbres que l'on débite en rondins, mais les visages sur lesquels, dissimulée dans cette espèce de guérite ou de cahute perchée aux sommets des montées à travers quoi passent les pitounes, une scie invisible grave toutes sortes de joies et de frayeurs qu'agrandit la descente soudaine, sitôt brouillées sous l'écume. C'est le rictus de la peur feinte, le rire bon enfant du divertissement, le sceau du spectacle.

Deux jeunes filles aux cils enrobés de rimmel et aux lèvres écarlates, sur lesquelles flotte un semblant de camisole crient toutes dents dehors, agitant les bras comme des pantins

dont on aurait tranché les fils. *Des pitounes dans des pitounes.* Après les poupées russes, les poupées québécoises. Je vous laisse décider s'il faut toujours mettre les petites dans les grosses. Ici, la dernière, la plus menue sur laquelle finit toujours par buter l'effeuillement des corps emboîtés les uns dans les autres, n'est pas pleine de son ou d'avoine, mais de bruit.

J'apprends par ailleurs sur Wikipédia que le mot *pitoune* proviendrait de l'anglais *happy town*, soit l'endroit où les bûcherons allaient courtiser les belles filles durant leurs congés, à l'époque de la colonisation. Par glissement métonymique de contenant à contenu, *happy town* serait devenu « *a pitoune* » (une pitoune) à l'oreille des francophones. Ville de joie transformée en fille de joie. En regardant les pitounes encastrées dans les pitounes, je me dis que *La Ronde* est cette *happy town* qui a réussi à fusionner les filles aux billots, sous le regard réjoui des néo-bûcherons vêtus de chemises à carreaux en coton. De la drave et du métier de draveur on a dérivé vers la drague et la profession de dragueur.

Happy end de la transmigration qui, d'une flottille de dieux transformés en pirogues aboutit à un stock de pitounes peinturées aux robes garnies de fleurs que le regard de beaux béotiens bavant des yeux découpent en tronçons, suivant la fibre et le grain…

Bain turc

C'est à Ingres que je dois l'un de mes premiers émois érotiques, à son fameux *Bain turc* aperçu entre deux pages du *Larousse*, dont le nom même, prédestiné, glissait si soyeusement sous le signe du féminin qu'il me semblait ruisseler à l'oreille comme une chevelure ardente, comme une eau qui mord amoureusement le roc au détour de la cascade et se tord à la façon d'un muscle pris d'un spasme de plaisir.

Comment, adolescent, ne pas s'émouvoir devant tant de profusion, véritable festin pour les yeux qui pensaient moins à manger qu'à dévorer devant ce tas de femmes déployant leurs chairs opulentes, généreuses, offertes comme des fruits que le désir a porté à leur extrême point de mûrissement, si bien que les peaux peinent à retenir le fleuve de suc qui rugit sous leurs ventres de velours.

Je les voyais là, étendues devant moi, se prélassant à l'intérieur de ce médaillon dont la courbe semble si bien répondre aux leurs, donnant d'autant plus l'impression d'être dans la position du voyeur qu'il prend la forme du regard que l'on jette à travers la serrure, où l'œil s'arrondit sous le désir et l'envie. Comme s'il m'était soudain donné de plonger le regard dans la fournaise ardente du sexe d'une déesse aux mille et un membres ondoyant jusque dans l'immobilité hiératique de ses poses, dont chacune ensemence et fait fleurir l'espace qu'elle ne cesse de mettre en gésine.

Il me semblait que, par quelque porte secrète, la caverne d'Ali Baba n'en finissait plus de dégorger son or au milieu de ces corps que j'entrevoyais comme à travers un songe ouaté de parfum et d'encens, comme celui qu'une de ces odalisques tient entre ses mains de magicienne, serrées sur son offrande de fumée. À moins qu'il ne s'agisse de quelque coulisse ignorée du cabinet de Barbe Bleue, où le sacrifice, par quelque retournement mystérieux, aurait pris la forme de l'oblation, la chair se substituant aux espèces consacrées ?

Je ne sais plus si, à l'époque, je savais ce qu'était un harem, mais je le devinais intuitivement à certains remuements intérieurs que cette *vision* créait à certains endroits de mon être et de mon corps. J'aurais si fort aimé plonger dans cette mer de bras et de jambes, m'ébattre dans ce flot débordant de cuisses, de seins, de fesses et de ventres tous plus envoûtants les uns que les autres, nager jusqu'à me noyer dans cet océan

carné, si violemment débridé, dans cette tempête de corps où le fanal de l'esprit flambe comme une lampe rouge au bout du sexe dont le désir dresse, en toute hâte, l'énorme mâture.

Et, comme il est d'usage pour les sultans et les pachas, j'avais ma préférée, il va sans dire. Elle l'est demeurée jusqu'à aujourd'hui, jusqu'en cet instant où je la contemple à nouveau, avec le même ravissement.

Légèrement inclinée sur le côté, elle tourne tout le devant de son corps vers le spectateur, les bras négligemment jetés vers l'arrière, une main nouée aux cheveux, comme pour mieux dénuder son poitrail, ouvrant les bras comme on ouvre les cuisses. C'est pour elle qu'on a inventé les mots de *lascivité* et de *langueur* – pour elle qu'on les a fait se prélasser jusque dans leur forme adverbiale, *lascivement* et *langoureusement*.

Son visage, d'une rondeur presque aussi parfaite que le médaillon à l'intérieur duquel elle s'offre aux regards, donne à voir deux yeux rêveurs qui se détournent de la scène et s'épanchent hors du cadre, absorbés par la musique que joue sa compagne d'en face, penchée sur son luth ou sa cithare, le dos tourné, l'épaule éclaboussée de lumière. Un bracelet où pendent de fines clochettes ceint le poignet tout pailleté d'or, comme le cou qu'ornent les fins anneaux d'un collier dont le métal semble lui-même s'amollir au contact de cette peau vertigineusement douillette.

Le coude enfoncé dans le bleu moelleux d'un coussin parsemé de fleurs en fait impudemment bomber le tissu, au point d'inventer un sein de soie au divan sur lequel la belle est si somptueusement avachie. Il semble littéralement magnétisé par son sein droit, où l'œil ne peut manquer de voir un prodigieux aimant qui attire et fait se rassembler d'un coup la limaille de l'attention devenue pointue comme l'embout de cette outre de chair si savamment rebondie que la main se surprend à inventer, au bout du bras, le potier qui saura la transformer en une coupe parfaitement ajustée aux caresses qu'elle requiert.

Mais, plus que les seins, plus que les bras, plus que la bouche qui nage dans le visage comme un corail empli de perles, ma préférence a toujours été pour le ventre. Cette façon si délicieuse qu'il a de s'arrondir comme une miche dorée sous le soleil de la sensualité, comme un pain de campagne dont les mains rêvent de pétrir la pâte élastique où le nombril invite si puissamment à plonger. Cette manière, aussi, qu'il a de concentrer l'érotique du corps tout entier et de mettre les énergies au foyer, comme si l'abandon y avait glissé tout entier suivant la pente de la gravité. On le dirait enceint de la Volupté. « Oreiller de chair fraîche » où la tête ne demande qu'à s'abîmer et à sombrer comme dans la vulve votive de Vénus, qui veille à l'autre bout du sommeil. Jamais le mot de Baudelaire ne se sera appliqué de manière aussi appropriée, n'aura résonné de manière aussi juste, aussi sentie, puisque c'est ici qu'il trouve à s'incarner avec le plus d'acuité, déroulant son faste et son trésor grouillant de notes chuintantes et gourmandes.

Il faut également admirer comment la fine ligne d'ombre qui le détache si délicatement du sexe parfaitement épilé aiguise l'attrait de ce dernier que l'on voit s'enfoncer entre les cuisses dodues comme une pointe de flèche où l'œil s'empale dans un bruissement de mousse ou de mousseline. Ne dirait-on pas le calice de tous les calices, avec sa mince tige d'ombre coulant entre les jambes, le graal sulfureux où fermentent l'ambroisie et le *soma* qui fulgurent sous la paupière des dieux – la liqueur à donner des yeux ?

Qu'on ne cherche plus de triangle dans les Bermudes : voici celui qui commande les apparitions et les disparitions, voici celui où le visible et son cortège de voyants fait naufrage. C'est le sens ésotérique de ce *Bain* : une immersion dans les fonds baptismaux – abyssaux – d'une jouissance qui jamais n'a de fin. C'est la *joyeuse noyade.*

Les Grands navigateurs

Arche de Noé en poutres de cèdre dérivant sur le dos du Déluge, nacelle d'osier tressé de Moïse voguant à l'aventure entre les roseaux du Nil doré. Embarcations de fortune assemblées sous le feu de l'urgence, nefs fiévreuses lancées sur la rampe mobile de l'onde profonde, elles veillent les jours de leurs improbables capitaines.

Ce sont les Proto-Mariniers, les Archéo-Bateliers, les Paléo-Passeurs, les Pères Nautoniers. Chevillés au bois de leurs vifs vaisseaux, vissés aux veines océanes, ils scrutent les entrailles du souffle qui les porte vers une nouvelle vie comme un oiseau de vent. Fils d'Origine, ils filent vers la Source.

Vêtus de pluies, d'espaces et d'abysses, ce sont les premiers Grands Navigateurs, en quête de la Terre Promise au bout de l'eau. Marco Polo, Christophe Colomb, La Pérouse, Vasco de Gama, James Cook, Magellan, Amerigo Vespucci, Leif Eriksson, Sir Walter Raleigh, Jacques Cartier – tous des descendants de Moïse et de Noé. La *Santa Maria*, la *Pinta*, la *Niña* (littéralement : « l'enfant »), toutes des répliques de l'Arche de Genèse et de la corbeille de Moïse enfant.

Le nom des arbres

Magie sonore du nom des arbres, dont la musique fait se déployer tout un feuillage de notes pourpres, rondes, verdoyantes, blondes, pulpeuses, cristallines, sourdes, sombres ou feutrées : frêne, noisetier, pommier, amandier, chêne, poirier, bouleau, érable, pistachier, châtaignier, orme, abricotier, oranger, saule, peuplier… Si l'oreille avait des dents, elle mordrait à pleine bouche dans ces fruits musiciens, dans ces grappes de phonèmes enchanteurs, qui sont à l'ouïe ce que la fumée des sacrifices était aux dieux. Offrande soufflée, sculptée dans les volutes de l'audible, qui éploie sa sève des racines aux

frondaisons de la langue – de la *langue verte* et de ses accords vifs, fluides.

Audiosynthèse, qui transforme les sons en lumières pour l'esprit et produit l'oxygène où la parole vient s'alimenter – reprendre *vie*.

Ambroisie forestière, *soma* des clos et des vergers, nectar *terrestre*. Le nom des arbres donne corps à la manducation des mots, au plaisir d'en détailler la pulpe du bout des lèvres, de se vautrer dans le ventre de ces voyelles qui font si somptueusement saliver le sexe de l'oreille tout en suçant et en mâchant l'écorce de leurs consonnes, chuintantes ou fricatives, labiales, vélaires ou dentales. On en mange rien qu'en les prononçant, en épluchant les peaux dans l'épellation amoureuse, l'invocation érotique qui en libère le charme acoustique, le corps de gloire qui ne se révèle que dans les sons et les vibrations.

Je ne m'imagine pas les nourritures dispensées dans l'Éden autrement que comme une manne musicale. Matière subtile du nom des arbres dont la seule évocation suffit à spiritualiser le corps tout entier et à le rendre aussi léger que ces feuilles qui bruissent dans la brise et bercent le chant des oiseaux. Le corps de gloire, c'est le corps vocal, la chair verbale où l'Arbre de vie s'enracine.

Ève n'a pas croqué dans la pomme, comme les traductions de la Bible l'ont malencontreusement donné à croire, mais dans le son du mot *pomme*. Elle n'a pas mangé du fruit de l'arbre : elle a mordu directement dans le Verbe qui l'a semé, ensemencé, puis fait germer, croître et fait fleurir au centre du verger. Elle a goûté la pulpe de la parole pour ensuite la donner à savourer à son compagnon. On se trompe tout aussi lourdement en parlant du « fruit du péché » – c'est une autre erreur de transcription –, alors qu'il ne s'est jamais agit d'autre chose que du fruit du *pêcher*.

Dans la tradition celte, les lettres oghamiques sont assimilées aux pousses du Grand Arbre de Sagesse, ainsi que le suggère le mot même de « lettre » (*fid* ou *feda*), qui signifie « arbre » ou « arbres ». Quelques-unes désignent elles-mêmes des noms d'arbres : *beith* (bouleau), *fearn* (aulne), *saille* (saule), *duir* (chêne) et *coll* (coudrier). Plusieurs étaient également représentées par des arbres, afin qu'on se souvienne de l'alphabet comme d'un bosquet de lettres vivantes, mobiles. Ce sont elles qu'on entendait bruire dans les feuilles du chêne de Dodone – elles que l'on entend encore frémir entre les branches des frênes, pour peu que l'on y prête l'oreille et que la parole se souvienne de sa souche silencieuse.

Le bûcheron-luthier

Quand il lui faut se mettre en quête du bois qui lui servira à faire son violon, le luthier quitte son atelier dès l'aube pour s'enfoncer dans la forêt profonde. Il y a quelque chose dans l'air du matin qui prédispose l'oreille à l'écoute. L'air y est plus cristallin, comme aux jours de janvier où la lumière semble elle-même croustiller sous la dent du soleil. Le son voyage alors comme s'il était porté par l'aile d'une fée, tintant comme une clé de verre sur les arêtes de l'air. D'autres fois, comme aux mois de septembre ou de novembre, les brumes filtrent et feutrent les sons qui résonnent alors comme dans une chambre sourde.

Le luthier d'expérience, c'est une des ficelles cachées de son métier, sait qu'il doit aussi se faire un peu météorologue. C'est que l'atmosphère constitue la première caisse de résonance du futur instrument, bien en amont du violon et de son chant. D'elle dépend la justesse et la nature du son que le luthier tirera de l'arbre au moment de le frapper de son maillet, afin d'en sonder le potentiel et les qualités acoustiques.

Armé d'une sorte de mailloche au long manche, il ausculte ainsi chacun des fûts qui se signalent à son attention. Drôle de stéthoscope déguisé en marteau, avec lequel le luthier va à la chasse aux sonorités enfouies sous l'écorce : tout un peuple de violons dort sous la robe de l'érable. Derrière chaque coup d'archet, il y a ce coup de marteau qui réveille le chant endormi dans le bois. Coup d'apprêt analogue au coup d'épée magique qui, dans les contes, brise les enchantements, refait couler les sources et les voix.

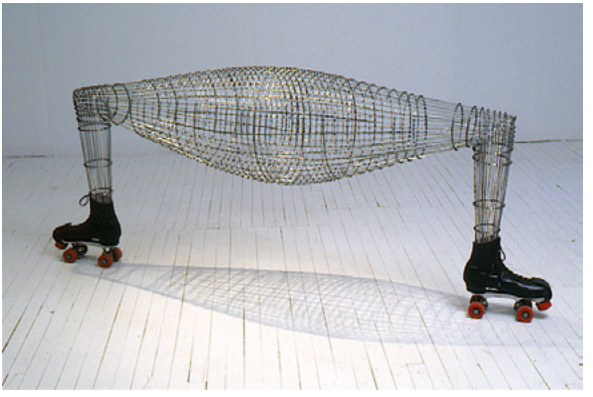
Je ne me lasse pas de rêver à ce personnage tout à fait chimérique, à ce centaure moitié bûcheron, moitié luthier, où l'homme sauvage s'unit à l'homme d'atelier, où le forestier rencontre l'artisan, où la hache et le maillet défrichent le chemin qui conduit à l'archet.

L'arbre propice est celui dont les anneaux de croissance s'emboîtent avec le plus de régularité, afin d'assurer que le son se propage d'une manière uniforme à travers le violon que le luthier en tirera, à grands coups de rabot et de ciseau. Extraordinaire image : comme si les ondes étaient déjà inscrites à même la matière chargée de conduire la musique. Ce sont les ancêtres des figures de Chaldni, qui rendent visible la géométrie sacrée architecturant l'éther des sonorités les plus secrètes, les mieux cachées, comme ces arcs ou ces arceaux que les champs magnétiques dessinent dans la limaille de fer sous l'action de l'aimant. *Blueprints* divins partout disséminés, qui *arbrent* et festonnent le patron de la création d'une foule de signes mutiques et de hiéroglyphes muets.

Ce sont aussi de ces anneaux que l'on a tiré l'idée de la cible construite en cercles concentriques que l'archer s'efforce d'assembler et d'épingler en un point, au bout de sa flèche fichée dans le bois dont elle est faite. Retour amont de l'arme à l'orme dont elle constitue la bouture voyageuse, le rameau errant, la phalange volante, le doigt vengeur.

J'imagine un Pythagore celtique qui, du bout de l'ongle planté dans les sillons d'un chêne comme le diamant dans les rides du disque, aurait su extraire cette musique des sphères que produisent les planètes en glissant sur le fil d'or de leur orbite.

Il semble toutefois que les troncs d'arbres n'aient pas toujours porté ces anneaux, dont le dessin raconte l'histoire et les vicissitudes, comme les lignes de la main d'où le devin déduit tout un destin. La légende veut que ceux-ci soient apparus à l'instant où Merlin, dans un de ses accès de fureur, frappa de son marteau d'argent le fût de l'énorme Frêne qui s'élevait au centre de la clairière où il avait coutume de se retirer pour méditer. Les ondes sonores se répercutèrent d'arbre en d'arbre, comme une pierre jetée à l'eau en fait onduler le manteau, jusqu'à ce que la forêt tout entière entre en vibration. C'est ce coup de marteau primordial que cherche à reproduire le luthier, toujours en quête de la forêt musicienne aux sons familiers.



ROGER DES ROCHES

La Cathédrale de tout

La langue qui danse avec la langue.
Danse et fait le blanc et blanc du pas à pas.
Il faut dévorer les émeutes, et je trace des chefs.
Le bon abîme, le bloc de brûle,
la rivière qui étourdit les lèvres, la forme de l'astre là à là,
pas transparent pas blessé pas une flèche pas une lenteur,
et je trace des chefs tendres.

Oui, de la source bouillonnante, ces curieux êtres ajoutés,
on pérégrine, on laboure, on vagit,
qui gravent des images de cœurs saveur de tout.
La Cathédrale de tout,
aux mains de garçons tristes, chaussés, payés.
On dit :
« Vous n'êtes pas des arbres, des télégraphes, des océans,
vous n'êtes pas un mur.
Les cieux sont calmes, la terre glisse, les bruits cessent.
Vous êtes fervents. »

Je fonds, fonds, madame,
de vœux, de oui, de sueurs.
Marché de l'espèce, parle bleu.
Le vol, car le monde creux, dieux assis.
J'espère dans la bataille, oui, la légende est gagnée.
Et le carême. Et le maître.
Et la division. Ils sont battus.
Mordre. Je mords.
Je bénis battu. Voici un pouvoir de pardonner.

Couvre-toi de clair. Il n'y a pas de pain.
Couvre-toi. Cette parole est une ombre de tout.
Déchire : rues, temples, tables, soupirs surpris, dangers.
Nos gouttes de chairs fortes.
Poèmes de vieux mots, de courages, de beurre d'orages,
tu es construite, je serai constant sur des tables vides,
personnages habillés de collection,
de lotus, de gras, de sel doux.
Collection comprendre.
Chercher peaux.

Trente-six est vivant.
Bouts de langue n'obéissent pas.
J'avale des choses de dents.
Des ailes aux masques aux sous-les-masques
pour donner la vie à ça, au vin, à la couleur de terre,
à l'armée des cinq côtés identiques.
J'avale les prénoms gras du garçon et de la fille.

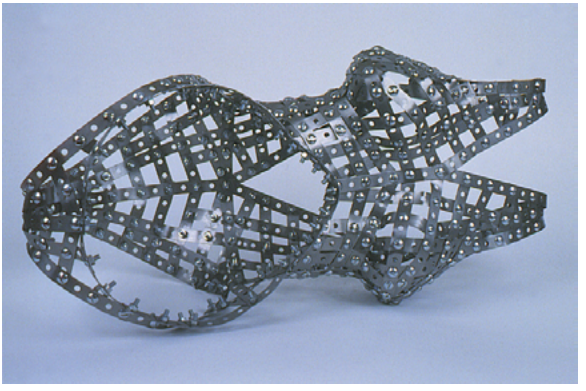
Nous. Oui. Ces corps deviendront le père de l'eau.
Une patience de je suis toi
et des nuits et un devoir de diable.
Tu es. Tu es. Tu seras. Ventre. (Ils disent : « Oui. »)
J'aime le verbe user prudence flots et mer ouverte.
Ces corps seront des histoires avec le sang, l'eau.
Le sang laïc goûte meilleur.

Que je sois les lumières, esclaves et rêves.
Usine à rugissement.
Appétit et appétit.
La lune divisée mille héros mille péchés.
Les ciels vont, vendus, vont, voiles de consolation,
des choses de lèvres, de foi aiguë.
Il n'y a pas d'horizon erreur.

Chaque poème, une matière carrée.
Les mères de pitié.
On se tient bien.
On est une longue science.
On chausse des dons de soi.
On lance, on guérit.
On entend roux.
Les mères identiques voient la route, un crâne,
écoutent la route, un crâne,
voient, voient la trombe, une nature,
meurent dans les baisers prudents.

On dit :
« Ils ne sont pas de cette troupe.
Ils en ont contre les larmes. »
Nous ne sommes pas de ces départs, ces vigies,
de ces compteurs d'arbres sages,
ces têtes recueillant l'haleine,
nous ne sommes pas de ce cuir,
pas connaître, de cette blanche mâchée à la question,
de cette crieuse, pas connaître.

Le livre sera beau et l'âge, oui, exact,
la peur (oh ! l'instrument la peur),
dix doigts un fleuve sans la bouche la bouche je serai,
l'âge instruit, cercle une passion, pense à la vie.
Je souhaite que nous portions des marques noires,
pensions que dedans un cœur dedans on voit la
foule grelotter.
Le livre sera beau où parler à ce jésus cannibale.





MARIE COSNAY

Senza lettere

C'est dans la fin du printemps, une qui sent l'été et ce qui vient bien que ça vienne après des temps déplorables, des temps de déploration, comme on est allé loin dans l'abaissement, on le sait après, à la fatigue consécutive, c'est dans la fin du printemps, j'éternue, des roses blanches et des iris m'ont poussé autour, c'est alors que j'ai soupçonné l'homosexualité confuse d'un être qui m'est cher, je n'ai rien donné à mon impression comme crédit, mon impression a effleuré la fin du printemps, l'été qui venait, puis est passée comme si de rien n'était, comme est passé le déplorable, nous a quittés, pas d'un seul coup le déplorable, mais l'impression oui d'un seul coup a disparu, ne laissant dans son sillage qu'une sorte de mollesse, un manque d'énergie et la débandade des muscles

on parle parfois avec certains qui ne comprennent pas, la débandade des muscles, ce que c'est de ne plus se lever, on peut être atteint d'une grave affection, on ne pense plus mais gît dans le coma, on peut aussi voir le jour durer cruel et ignorant sans maladie dans une chambre minuscule qui donne sur les toits de Saint-Esprit, ce jour crève de sa lame le sensible en nous le peu qu'on est la peau qu'on a la fine peau, on a beau avoir de l'idée, on n'arrive pas à rejoindre ce qui est dehors et on parle parfois avec certains qui ne comprennent rien et qui disent Et si tu faisais un peu de sport

pas besoin de maladie pour l'alanguissement, un poète disait Comment les grandes choses sont-elles diable tenues portées par ceux-là mêmes qui ne peuvent bouger le petit doigt, soudain d'eux des flammes jaillissent ils sont eux-mêmes la flamme et bâtissent un empire et l'empire quel qu'il soit monte et tombera demain, ce sera sans défaut, l'écroulement le plus beau, plus beau que n'importe quelle érection, ce sera l'apothéose de l'écroulement

dans mon premier cauchemar la découpe est progressive, la mise à sac, j'ouvre un œil et constate le rapetissement, bien sûr il y a les alcools du pauvre mais rien qui justifie la métamorphose, c'est ainsi chaque matin, je connais le rapetissement, un jour tu ouvres l'œil sur l'aube métallique, ce jour l'œil est plus grand que le front, dépasse un peu, c'est malin

le printemps 2012 a bien commencé quand je dis Bien c'est de façon générale, on attend de savoir qui aura en charge les questions d'immigration qui sont des questions attaquantes qui ont beaucoup attaqué, le printemps a bien commencé alors que mon univers a légèrement glissé, un être cher penchait vers un homme, en pinçait pour un homme, j'ai camouflé mon impression, je n'allais pas venir avec ma grosse pensée, avec ma pensée massive comme un tracteur ou un camion, eh tu as oublié de quel genre était ton corps et le mien par exemple

en réalité je n'avais pas besoin de ça pour étudier le genre et le corps

la mollesse et la débandade à cause des saisons qui ne se décident pas, le mois de mai persiste et les ciels d'une manière générale, rien à voir avec la météo, ne veulent pas crever, faudra bien que quelque chose s'arrache ou s'écorche

j'ai regardé *Thérèse* de Cavalier et j'ai pensé que l'amour était cette chose extrêmement bancale, à cause des moments de doute du corps, il faut croire que le rapetissement (la transformation) a parfois des conséquences monstrueuses, on devient un ogre un parasite, qu'est-ce que l'amour quand le corps n'est rien qui ne se défasse chaque instant et quand l'application (l'idée, le suivi, la portée) est aussi inconstante que la forme du corps on se marie avec l'invisible et décide des souffrances et choisit ses plaisirs, on joue aux vraies ou aux autres mariées qui souffrent beaucoup, elles, sans choisir ni décider

en réalité je n'ai pas besoin de la *Thérèse* de Cavalier ni de ce moment où j'ai cru que l'être cher changeait de genre, en réalité je n'ai pas besoin de la saison où les ciels se croient apaisés couverts ainsi de peaux ténues, en réalité je n'ai besoin de rien pour m'aider à faire un balluchon rapide, ouvrir la porte du garage, tirer le portail rouillé, faire démarrer la Peugeot rouge que Delphine m'a ramenée le mois dernier, tout quitter dans le vrombissement ou plutôt tout voir venir, recevoir

Percevoir en latin c'est *percipere* et quand Lucrèce l'emploie on comprend que les images prennent les yeux, *percipiunt oculos*, les capturent, les images cueillent les yeux, les reçoivent ou les recueillent comme les fruits de leur chasse, les fruits sont les yeux, cueillis bien cueillis par les petites peaux détachées des choses, les images. L'image attrape. L'œil on le voit pris, attrapé par l'image, emberlificoté dans les rets filandreux de l'image. J'ai pris mon balluchon, sac à dos en cuir pour l'air d'une étudiante, au majeur gauche la bague bleue au liseré d'émail doré, la Peugeot a démarré, je n'ai pas oublié en prenant la direction de l'A3 que je venais de vivre une violence

l'être cher ne saurait jamais que je l'avais un instant soupçonné d'avoir changé de genre

j'avais eu une mère privée d'imagination, venue du sable des Landes et des amples forêts de pins qui asséchaient les marais elle assignait à chacun une place et semblait n'avoir pas de pitié pour les *uomi senza lettere*, comme disait Léonard de Vinci de lui-même, hommes et femmes sans lettres, chacun à sa place et que personne ne bouge, hommes de peu qui ne possèdent pas les lettres, aurait pensé ma mère sans même savoir de quelles lettres il était question – était-ce un artifice pour cacher son dégoût, hostilité, pour certains qui marchaient en sabots, parcouraient des kilomètres, pour certains sans lettres ou sans les lettres qu'il faut, avec les autres lettres, avec les muscles bandés, avec le cœur vif et une force de taureau, pour certains qui marchaient, allaient sans fatigue et surtout pour certaine, celle-ci, à la recherche de qui j'allais, moi, dans la vieille Peugeot 106 et rouge, vitre passager cassée et le vent s'engouffrant chaud au mois de mai – ma sœur?

quant à moi ma mère disait Tu es la fatigue la fatigabilité l'or même de la fatigue tu es celui qui jamais ne casse ne se rompt, Celui, disait ma mère, ça ne m'a pas échappé

j'ai roulé, mon sac à dos très chic posé près de moi frémissait comme un poumon sous les vents. Dans la première petite ville où je me suis arrêtée était collé à une vitrine, dans un magasin de coussins et de poupées chiffons, un feuillet arraché à un cahier d'école et une main d'enfant avait sur le feuillet écrit un poème qui s'appelait Le cœur petit des hommes, j'ai retenu le début du poème puis j'ai compté le nombre d'appartements à louer et le silence des rues le grand silence de la moitié du mois de mai

que personne ne bouge et quelle petitesse ceux qui n'ont pas les lettres mais tout ça se défait quand je roule, Quelle petitesse : elle ne l'a jamais dit ma mère mais transpiré on l'a

entendu, volettent de petits papillons, fleurs blanches gorgées de pollens, ceux qui allaient en sabots aurait dit la mère que je dis et parmi ceux-là les pères qu'elle plaçait tout en haut, père et ceux d'où il venait, tous très hauts, tous sabotiers échassiers gemmeurs *senza lettere*, comme disait de lui-même Léonard de Vinci qui n'apprit pas le latin, tous des hommes sans lettres que ma mère admirait et auxquels elle voulait ressembler en ce qui concerne l'austérité et la sévérité

entre l'honneur proclamé de ceux à qui on est dû et le dégoût des mêmes, teinté de honte, il y avait une contradiction somme toute banale : tenir à ce qu'on fut et de tout cœur quand les ancêtres ont disparu, détester ce qu'on fut et ceux à qui on est dû de toute sa vigueur mais bon sang pourquoi fallait-il que personne ne bouge, pourquoi le moindre mouvement faisait-il grincer les rouages d'une mère et d'une machine de famille

une mère était dénuée d'imagination et les places difficiles à prendre, des places fortes, on ne circulait pas, de la chambre à la cuisine c'était un dédale, alors dehors, toute une affaire, il avait fallu lever les pieds sabotés, s'extirper quand on s'enfonçait, manque vertigineux du sens du fantastique chez ma mère, quelle pesanteur de la cuisine à la chambre et dehors on n'en parle pas, une affaire, une escalade à ne pas tenter sous peine non d'échec mais de tristesse, la sombre figure de ma mère quand il était question des abordables et souriants dehors, ceux qui nous appelaient à eux et soudain il n'y a plus de dehors

qu'il ne faille bouger de place soit mais qu'en était-il des sabots et des lettres, les sabots et les ignorances que ma mère aimait et portait aux nues chez les Jules et les Jean gemmeurs et sabotiers, c'étaient sabots et ignorances ailées c'étaient de subtils sabots et ignorances, des germes de l'intelligence Mère

de tout, c'étaient les sabots et les ignorances auxquels ma mère vouait un culte détestant par la suite que l'on change de place, que quiconque change de place et de façon concomitante détestant que ses filles possèdent ces sabots-là cette ignorance-là gracieuse et chère au demeurant

à la mère pleine de contradictions l'une des filles désobéit, mettant aux pieds ce qui n'est pas convenu d'appeler Sabots mais peut-être ce qui en tient lieu

par une opération hallucinante et hallucinatoire de clivage intérieur, les sabots et les ignorances étaient détestés aux pieds et aux têtes des filles de famille, bénis adorés quand ils étaient aux hommes des pins au parler rude nègre et ascendants

ingénieur ingénieux fabricant technicien Léonard avait fait ses écoles pratiques et jamais n'apprit le latin, il n'y avait dans sa langue toscane pas de termes pour les géométries et les travaux concordants aux siens de Nicolas de Cues son contemporain érudit, Léonard ne pouvait les lire, quand je dis Sans lettres je pense à ceux et celles qui comme Léonard n'ont pas les mots pour dire, n'ont pas les mots savants et parmi eux qui n'ont ni latin ni mots savants nombreux sont ceux qui n'ont rien à voir avec Léonard mais pour ce qui est de ma sœur en quête de qui je suis la comparaison est excellente, c'est la plus belle, la plus juste et la plus rigoureuse des comparaisons, encore qu'il faudrait savoir si Léonard chantait, comment, s'il savait faire sortir du réservoir à chants des énergies vivaces, ce que ma sœur savait faire *ad libitum* et le réservoir se vidait se vidait mais jamais ces gens-là, *senza lettere* aurait dit ma mère si elle en avait eu quelques-unes, ne regardaient à la dépense
celle qui courait la campagne et plus loin le monde en remontant jupes et pantalons avait quelque chose de bien spécial – la

force du taureau des chants lyriques une façon de courir sans remède et autre chose encore en quête de quoi j'allais

j'étais partie trop vite pour remplir un sac de livres pour chacune de mes envies à chacun de mes moments, partie en catastrophe à la recherche d'une sœur à qui je raconterai ce qui s'est passé ici après que le mois de mai nous a d'une part porté ce qu'on attendait comme calme pour succéder à l'hystérie d'une fin de quinquennat qui rendait fou, le soulagement qui est le nôtre après l'abaissement et l'impression fugitive qui était venue, m'avait bercée comme la brise le fait, brise floue ou miroir rayé ou mal réfléchissant, un être cher désirait un de son sexe, un pareil à lui dirais-je à ma sœur, l'impression était passée, l'impression nous avait quittés beaucoup plus vite que nous avait quittés le déplorable, l'abaissement qui fut le nôtre

tout revient au point de départ, des ébranlements eurent lieu puis tout revient au point de départ

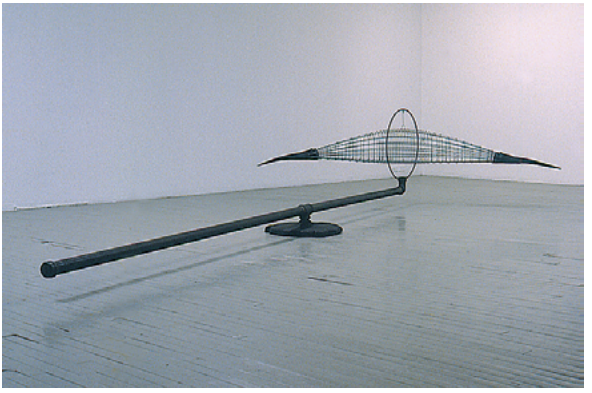
sacré point de départ quand il s'est passé ce qui s'est passé, dire que j'étais au beau milieu du livre II des *Métamorphoses* d'Ovide, plongée dans la traduction avec les vagabondages et les piétinements mais plongée et soudain rupture jusqu'à la violence, la saignée, à ma sœur je le dirais, il y avait du sang sur le plancher, un sang bien luisant, une flaque à force de gouttes, je n'ai pas nettoyé la flaque, je n'ai pris aucun livre, quelques médicaments dans le sac de cuir, les papiers de la Peugeot qui démarra du premier coup et ma carte Visa et je déguerpis aussitôt et arrivée à Pau il m'avait fallu faire de l'essence et je compris que les choses seraient compliquées puisque la carte Visa ne voulait rien savoir, trois stations services et frottai frottai la puce électronique de la carte que j'accusai de mauvais magnétisme et respirai respirai mais je savais, je le savais (et il

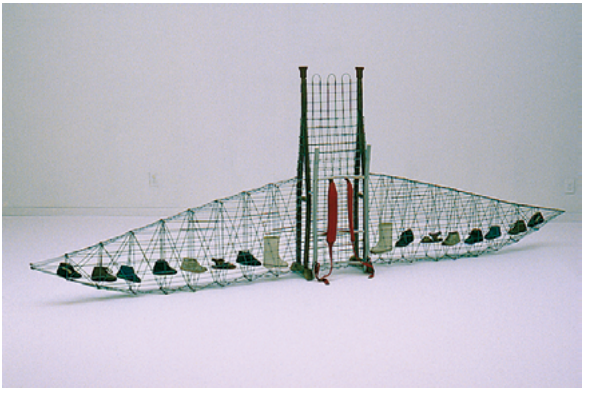
s'est mis à pleuvoir terriblement comme pour me donner raison) que c'était l'annonce de ce qui viendrait, tout pouvait s'arrêter carte et voiture et il me resterait les jambes le don de soi la certitude que je n'avais rien de mieux à faire que de chercher ma sœur et surtout après qu'il s'est passé ce qui s'est passé, de fuir mes poursuivants

tout s'arrêterait faute de puce électronique faute d'alimentation de carte Visa, à quoi ai-je la tête

je me fixais des buts proches, aucun intérêt avec la vieille Peugeot de prendre les grands axes alors c'étaient ces petites routes et les erreurs s'accumulaient, dans une ZAC comme dans un labyrinthe ou coincée dans une ville qui voulait grossir et tout autour d'un côté et de l'autre de la ville les avions rafale s'entraînaient tandis que des gamins s'acharnaient sous la pluie et la ville ne grossissait pas et je tournais en rond ne pouvant en sortir, des labyrinthes des villes, suivant les panneaux centre-ville autres directions et de nouveau sens interdit la voiture grondait un peu en sous régime et c'était reparti jusqu'au nouveau but proche où passer la nuit, pour un mois de mai il faisait frais et d'abord j'avais trouvé un petit chemin avec des ronces et ces fleurs de la passion écorchées qui tombaient sur le parebrise, en chien de fusil j'attendais une idée faisant le bilan des événements qui m'avaient menée d'Ovide à cette route vers une sœur à qui dire un crime de sang sur le plancher, maintenant tout le monde semblait loin du crime les gens montraient du contentement ils connaissaient un souffle nouveau, pour un peu me disais-je en avançant ils prendraient espérance, ils ignorent tout du crime et sont sortis pour de bon de l'abaissement







FRANÇOIS GAGNON

Envergures

ellipse

l'an zéro
d'après-terme
jadis ou
naguère
le crâne au sol

comptine

zouaves assouvis
de la combinaison brutale
de tous les tons disparates

même criards comme cela
toujours peindre vulgaires les tournesols
roses les dunes et le sable

teinture

clef stupéfiante d'aplomb
alchimiste convaincu
de rien

mélodie

danse aliénée pour Melonæ
attise une parure bergère
sous euphonie distraite

abrège
très tard la nuit
une blanche dévoyée

ballade

lumière lasse
tiède
égratigne l'aube
dulcifère afflige

après les ombres

s'allonge (puis me dit)
jour enfin éteignons

refrain

folie histrionne
onisphole thrace

Thulé
au mois de mai

pantomime
à bout de bras
crayonne « heurt auréolé »
(néronisme souple)

envergure

voile des mers
boréales

caresse
des glaciers brusques

plaquette

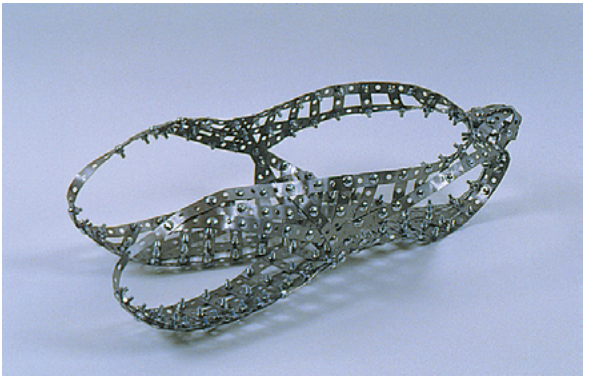
utopie concrète
négligeable
dresse
d'une ampleur paresseuse
novas telluriques
pléthore soie noire
et désertion

impérissable

terminale

trottoir
coche du pavé témoigne
d'une relative césure

beauté absurde du refrain
tiendra feu et lieu
de réconfort



EMMANUEL KATTAN

Dix cercueils

Dix cercueils.
Un homme, à genoux, le visage couvert de cendre.
Dix enfants.
L'éternité, violée, défigurée, dix fois anéantie.
La voix de l'homme s'élève, un long murmure, une douleur usée, meurtrie, imprégnée de l'avenir qui s'éteindra en elle.
Désormais, Job devra naître tous les jours dans cette mort, naître, mort, pour que ses souvenirs demeurent.
« Mon Dieu, pourquoi m'as-tu délaissé ? »
La nuit se retire.
« Toi qui, tous les jours, me dévoilais le repos, toi qui rappelais en moi la passion d'être né et l'intimité sans regret, pourquoi t'es-tu détourné de moi ? Pourquoi m'as-tu enlevé mes enfants ? »
Une lueur s'élève, rouge, dissonante. Elle ronge peu à peu la pénombre. Bientôt viendront les hommes pour envelopper Job de leurs sourires, de leur sollicitude, de leur affliction inventée.
« Je n'ai plus devant moi que des jours sans lumière.
L'avenir, autrefois généreux, gît comme un membre coupé, abandonné dans la poussière.
J'ai perdu la moitié du monde. »
Dix tombeaux.
L'homme, à genoux. Un visage et le ciel.
L'éternité, mutilée, décharnée, dix fois dénaturée.
Son ami Eliphaz : « Dieu est juste. Il ne punit pas les innocents. »
Mais de quel crime Job s'est-il rendu coupable ?

Il revisite sa vie, se remémore ses actes.
Des égarements, il en a connu. Mais quelle faute, mille fois répétée, peut réclamer la mort d'un enfant?

La nuit, Job est entraîné sur des sentiers étranges et monstrueux.
« Mon Dieu, voici mon rêve.
Nous sommes côte à côte, toi et moi, devant le tribunal. Le juge, nous ne le voyons pas.
Mes paroles sont de colère et de dépit. "J'ai fait le mal, dis-je. J'ai humilié le démuni, mon frère, je lui ai tourné le dos.
J'ai regardé dans les yeux l'amour d'une autre et j'ai blessé l'amour de celle qui m'a confié son regard.
J'ai laissé l'ombre ternir mon cœur, mais suis-je pour autant le dernier des hommes? Tous les jours, les ennemis de Dieu violent et tuent. Ceux-là, ne les voit-il pas? Leurs actes n'offensent-ils pas son regard? Ne méritent-ils pas, autant que moi, sa foudre et sa vengeance?
Pourquoi s'en prend-il à moi? Pourquoi m'a-t-il enlevé ceux que j'aime?"
Devant nous, un trône immense. Mais le juge nous demeure à tous les deux invisible.
C'est à ton tour de prendre la parole. Je m'attends à une accusation : cet homme a pêché, il s'est détourné de moi.
Mais après un long silence, ta voix s'élève : "L'homme a raison. La colère que j'ai déversée sur lui, il ne la mérite pas. J'ai vu son cœur. Il n'est pas moins blanc que le mien."
Stupéfait, je me tourne vers toi, et voilà que de ta main impérieuse tu m'invites à monter sur le trône. Je regarde dans la direction du juge. Toujours le silence. Peut-être avons-nous tous les deux rêvé sa présence?
Je tremble. Ta voix est douce, mais elle résonne en moi comme le grondement des pierres : "Tu as raison, Job. Je t'ai fait du tort. Maintenant, c'est toi le juge. J'attends ta sentence."

Je suis terrifié. Mes yeux refusent de se poser sur ton visage. Je ne vois que ta main, ferme, puissante, qui m'invite à prendre place sur le trône. Lentement, je monte les marches du gradin. Parvenu au sommet, je pose ma main sur l'accoudoir.
Mes jambes me soutiennent à peine. Je m'effondre sur le trône. Alors, peu à peu, une marée blanche, étincelante, se répand autour de moi. Les murs de la salle, le sol, le gradin, le trône lui-même sont bientôt recouverts d'un tapis laiteux.
Seul, abandonné dans ce désert de lumière, je ne te vois plus, je ne distingue plus que cette armée d'étoiles enveloppant le silence.
J'appelle, je crie, je hurle, mais ma voix est sans écho.
Tout n'est que blancheur aveuglante.
Et moi-même, je me désagrège, je me dissous lentement dans cet abîme de lumière. »
Secrètement, Job espère que le rêve rejoindra en Dieu son souvenir, qu'il en réveillera la présence glacée.
Mais seul le vent, entre les tombes, siffle l'indifférence de la terre.

Lancinantes, les paroles d'un second visiteur, Bildad, viennent attiser sa peine.
« Dieu, dit Bildad, ne voit pas avec les yeux du temps. Les moments qui, à l'homme, paraissent se succéder, il les embrasse d'un seul regard.
Job, pour l'Éternel, vient à peine de naître et il est déjà mort.
Tes fils, tes filles, ne sont plus. Ainsi te semble-t-il. Mais Dieu contemple l'arc entier de leur existence, il les voit vagissant dans leur berceau et poussant leur dernier soupir. Retiré du temps, Dieu contient tout ce que le temps épuise.
Détache seulement ton regard du devenir, et tu comprendras que la mort n'est ni une fin ni un début, mais une tranche de l'éternité. »
Job remercie Bildad de ses élégantes spéculations. Il le regarde s'éloigner, serein, satisfait, le visage baigné de bien-être.

« Qu'ai-je donc besoin de ces discours et du regard de Dieu ? Je suis homme et pour l'homme, mes enfants sont morts. L'éternité fera-t-elle revivre ma chair ? Rappellera-t-elle dans le monde les murmures des miens ?
Sans eux, mon passé déborde et mes souvenirs brûlent le temps. Sans eux, je vais sans chemin. »
Voilà trois jours que Job veille. Son réconfort, il le trouve dans la compagnie des tombes.
La voix d'un troisième visiteur, Tsophar, résonne encore, suspendue comme la brume du matin au-dessus du désert. Il faut comprendre, disait-il, que la mort appartient à la vie. L'existence est une. Sans la fin, elle serait incomplète.
Sans la souffrance, comment mesurer le bonheur ?
Job aurait voulu lui répondre : « Si la mort fait partie de la vie, alors la mort, c'est moi, et la vie est ma prison. »
La nuit, de nouveaux rêves l'emportent vers des contrées funestes.
Satan, l'ange de la création, contemple devant Dieu son œuvre. « Vois, dit-il, ce que sans toi j'ai accompli.
Pose un instant ton regard sur les hommes, leur misère et leurs espoirs. Vois comme ils rampent péniblement d'un jour à l'autre, traînant derrière eux leur pauvre piété. Pétris de violence et de désir, ils adorent ton ombre et renoncent au devenir.
Leur fidélité, pourtant, est fugace.
Tous, ils invoquent ton nom, mais il n'en est pas un qui, accablé de malheur, ne renoncerait finalement à cette vaine croyance pour rejoindre l'abîme de vérité où j'ai jeté le monde. »
Dieu tourne le dos à Satan, l'ange de l'univers, et contemple la création. Les hommes, ses frères mutilés, n'ont plus le savoir et l'apaisement de la parole.
Cette parcelle de lui-même, abandonnée en eux, captive de leur corps et de leur errance, qui parmi eux sait encore la recueillir ?

Qui espère encore rassembler ces chétives étincelles et réveiller, au sein des vivants, son souvenir et l'empreinte de son regard ? Dieu a le dos tourné, mais Satan, l'ange de la fin, devine ses pensées.
« Peut-être ont-ils de toi ce fragment de lumière, mais leur chair, mais leurs déchirements, c'est de moi qu'ils ont surgi et c'est à moi qu'ils retourneront.
Même Job, qui de ta pensée partout cherche encore le chemin, finira par t'abandonner ».

Job se réveille, le cœur battant. Des gouttes de sueur, glacées, glissent sur son front couvert de cendre.
Une lumière sourde se fait jour en lui : Dieu, son frère, ne donne aux hommes ni la vie ni la mort.
« Ta présence, je la sens en moi, car tous les deux, nous sommes étrangers sur terre.
Malgré toi et contre toi, je soutiendrai ton regard.
En dépit du désert qui s'ouvre en moi, des miens que je n'ai plus, des promesses que tu as meurtries, je ne renoncerai pas. Tu as fui mon regard, mais je ne t'abandonnerai pas.
Je ne crois pas en toi. Je crois contre toi. Contre ton absence. Contre le silence que nous avons en partage.
Contre les vents et la peste qui fauchent d'un seul coup les fiers et les misérables.
Contre la mer qui ne connaît ni l'âme ni le désir des vivants.
Contre les hommes sans passion dont la haine avilit la terre.
Contre les petits dieux qui subtilisent ton nom et le brûlent sur leurs oriflammes.
Contre la raison qui, tous les jours, peint la clameur de ta défaite.
Contre la prière que tu n'as pas recueillie.
Contre la femme qui ne sera pas reconnue.
Contre l'enfant qui demeure sans parole.
Abandonne-moi, mon Dieu.

Étends sur moi ton silence, laisse les tyrans m'encercler, éteindre mon désir, je chercherai encore ton nom et la chaleur de ton regard.
Même si tout devait disparaître, même s'il ne restait, dans l'immensité désolée de la terre, que ma voix nue, elle continuerait de monter vers toi. Non pour célébrer ta puissance, mais pour recueillir ta faiblesse, car c'est toi qui, des hommes et de l'abjecte loi de la nature, a besoin d'être sauvé.»
Job se lève enfin, secoue la cendre qui lui couvre le visage et se met en chemin.
Derrière lui, le vent mugit entre les tombes.
Il ne se retournera pas.



JEAN-CLAUDE BROCHU

Tout est grâce

Peut-être que la réflexion trop suivie n'est pas favorable aux visites de l'esprit…

L'art est fait de signes un peu secrets. C'est un idiome de famille.

Jacques Chardonne

À bien y songer, il doit admettre que l'autre laissait traîner toutes sortes d'indices : ses sous-vêtements sur une poignée de porte, dont il a respiré en cachette le parfum le plus secret mêlé à une odeur de lessive. Que d'orages désirés s'ourdissaient derrière le silence, les propos anodins ou les déplacements de la cuisine au salon ! Il aurait voulu, ventre appuyé sur ses reins et le bras longeant ses côtes, risquer un doigt sous la bande élastique d'un caleçon qu'il aurait cru reconnaître. C'était son désir. Il y a longtemps. Comme dans un téléthéâtre de mon enfance, mes vingt ans mal aimés surgissent si je ferme les yeux.

L'homme passe la moitié de sa vie à désirer ce qu'il trouvera d'une médiocre importance. Un bâtard, par exemple, veut d'abord devenir quelque chose. On me rapporte qu'à une époque pas si lointaine, durant les années 1930, dans un village entre Loire et Pyrénées, des mères les jetaient aux cochons.

C'est triste à dire, mais j'ai su que ma mère était ma mère quand j'ai compris que je pouvais lui faire tout endurer. Elle avait la larme facile des gens qui pleurent à la simple vue de gens qui pleurent. De mes trois parents, elle était la seule à savoir écrire. Elle me manque. Certains jours, je voudrais que ses nombreuses lettres me la *représentent* ; qu'elle vienne s'asseoir à mes côtés, me livrer d'autres bribes du passé dont je suis curieux de naissance, puis tapoter, selon son habitude, le dos de ma main en signe de tendresse. Son souvenir me rapproche de mon cœur.

J'envie celles que j'appelle affectueusement *mes* cantatrices de pouvoir toutes seules prendre soin de leur âme. Karsh légendait ainsi (je traduis de mémoire) une photographie de Marilyn Horne : « les yeux fermés, à l'écoute de sa propre musique, intérieure. » Elle m'apparaît bercée en elle-même jusqu'à l'endormissement. Mes petites heures souvent se composent du clapotis apaisant des arias de Bach. Aujourd'hui, Elly Ameling chante dans les dernières pages de la *Passion selon saint Jean*. Toujours, chez Bach, j'accepte de ne pas saisir pourquoi le premier chœur de la cantate 140, avec l'Ensemble vocal Tudor, me donne littéralement envie de m'envoler.

Ma mère adoptive a trouvé la mort le matin de la fête des Mères, après onze nuits à s'éviter l'une l'autre. Elle est partie, et je l'aimais. On avait décidé autour d'elle que sa mort ne me concernait pas : la notice nécrologique confirmerait que j'étais si peu de la famille – de passage en quelque sorte. La morphine l'avait Price et je n'ai pas eu droit aux formules d'usage. J'ai dû passer toutes ces nuits à l'écouter mourir, avec des mots filiaux et un rituel de mon invention (?) qui consistait tantôt à tracer sans peser des croix sur son front, son cœur et ses mains, afin que retourne à sa source le bien de sa vie, tantôt à rouler sur sa main droite, ainsi qu'elle le

faisait elle-même pour s'endormir au son de ses *Ave*, deux grains de son chapelet. La mort aurait besoin de la tendresse propre aux enfants, aussi ai-je embrassé ses cheveux et flatté sa joue du revers de la main. *Délivre-nous du mal.* Ne nous abandonne pas à nos souffrances. J'essaie de répondre *amen.* Je veux me répéter que tout est grâce. J'essaie, je veux.

C'est à l'amour que je voudrais me rendre. Je me retrouve plutôt sur le fleuve de mes quinze ans à ramer pour rien ; ma barque est déserte et le reflux éloigne la joie. Bernanos ne nous invite-t-il pas, sans nous lasser de la peine des autres, à sourire néanmoins aux feuilles naissantes dans les arbres, au magnolia en taches blanches sur le rien d'avril au jardin ? Ces taches que mon ami regarde par la plus mince fente entre les paupières, avant que les hémérocalles hâtives ne paraissent tout près en jaune capteur de soleil.

Des ombres se glissent dans mes rêves. J'habitais la vieille maison familiale avec mon ami et je gardais suspendu à un cintre, dans la garde-robe du passage, en haut, le corps de mon père. C'est mon ami qui le déplaçait et le regardait – moi, j'en étais incapable. Je lui ai dit que c'était le temps de faire incinérer la dépouille. Mon ami m'a répondu qu'il n'y avait pas urgence vu que sa tante avait longtemps gardé son mari avec elle. J'imaginais la tête bleu-noir de mon père, précisément celle que je lui ai vue à la fin. Que suis-je donc en train de me raconter ? Une histoire d'abandon ? Un secret ?

Je ressuscite mes morts, les invoque pour moi, leur demande aide et assistance auprès de ceux qu'ils ont aimés. Je les rappelle à leurs promesses sans négliger de battre ma coulpe, puisque nos morts nous laissent coupables. J'ai la faiblesse de croire : nos défunts rendent la foi nécessaire si nous voulons que notre pauvre peine ajoute à leur béatitude

— « Quelque part, certainement, un seul soleil luira, et tout, sans aucun doute, deviendra clair. » (Virginia Woolf) On passe sa vie à attendre ceux qu'on aime. Les morts aussi, on les attend en songe : ma mère adoptive était étendue sur le dos, à mes côtés, dans sa jaquette bleue d'hôpital ; elle s'est tournée, puis s'est doucement collée sur moi. Elle vient me dire comment je vais.

Parmi les paroles les plus réconfortantes de la Bible depuis mon enfance : l'Inépuisable à la Samaritaine : « Si tu savais le don de Dieu… » ; Jésus à ses disciples : « Observez les lys : ils ne filent ni ne tissent et, je vous le dis : Salomon lui-même, dans toute sa gloire, n'a jamais été vêtu comme l'un d'eux » ; les disciples d'Emmaüs l'un à l'autre : « Notre cœur ne brûlait-il pas en nous tandis qu'il nous parlait en chemin… » ; Dieu à Isaïe : « Ne crains pas, je suis avec toi… Si tu passes par le feu, tu ne t'y brûleras pas… » ; le Psalmiste en face de son Seigneur : « Rien ne saurait manquer où tu me conduis… » En recopiant ces versets, je remarque le retour du verbe *brûler*. Je comprends aussi que la route d'Emmaüs, comme chemin de lecture, chemin de prière, conduit les disciples de leur tête aveuglée à la lumière de leur cœur, dans la chaleur parfaite d'un printemps pascal. La justesse d'une parole se vérifie par cette sympathie gagnant le cœur de son destinataire, dont se dessillent les yeux confiants. « Comment Maman pouvait-elle dire si juste ? » s'interroge Christine dans *Rue Deschambault*. Il se peut que surviennent alors des larmes de reconnaissance. Gabrielle Roy à nouveau, dans l'une de ses plus belles pages : « Je sentais exprimé comme je n'aurais su le faire moi-même mon propre ennui, mon dépaysement presque constant où que je fusse dans le monde, cette ignorance où l'on est vis-à-vis de soi, le tout baignant comme en un léger brouillard de larmes, non vraiment amères, plutôt presque douces, malgré tout. Il m'en venait d'ailleurs justement aux yeux. Elles pro-

venaient, je suppose, de l'étrange bonheur qui nous possède à nous entendre dire si bien ce que l'on est.» (*La Détresse et l'enchantement*) Je pense ici à l'intimisme en littérature, quand le *je* d'un écrivain, présent ou absent de son livre, dissimulé derrière un *il* ou un personnage, peu importe, s'accomplit dans l'*autre* d'un lecteur et que ce dernier se livre à la parole ou à l'écriture, ému d'avoir été rejoint au plus secret de lui-même le temps d'une lecture-visitation. L'hôte reconnaît une présence qui creuse le puits, dessine des fleurs, trace le chemin ou entretient le feu. Quelqu'un lui parle, est à l'écoute. Le lecteur se sent à découvert. Zachée, pour donner un autre exemple biblique, ne peut plus se cacher dans son arbre, et il en a le cœur tout attendri, comme la Samaritaine probablement. Et la joie nous remet – eux tous, vous et moi – sur un chemin, à marcher dans la flamme d'une oraison, implorant pour le reste de l'itinéraire le précieux don des larmes qui clarifient le regard.

Loin de se complaire en soi, l'auteur cherche au même titre que Dieu à faire de nous sa demeure. Sa vanité d'écrire *à propos de* lui-même, ou le plus souvent *à partir de* soi, se trouve dès lors en partie compensée par une «attention empathique à l'altérité de l'autre» (Jacques Brault), pour en prendre les marques. Le narcissisme affecterait plutôt le lecteur indigne, qui ne souhaite que son reflet dans l'eau d'un livre, quand la littérature accroît forcément l'humanité de l'auteur et de son vis-à-vis.

Ces lignes écrites à la hâte sur un bout de papier sont-elles de moi? Je les encadre de guillemets par prudence: «Il ne faut pas se laisser aller à la tristesse. Tout est sujet de tristesse. Rien n'est triste comme le ciel infiniment bleu, comme le ciel infiniment semé d'étoiles.» Écrire à la joie donc, les yeux au ciel, sans incliner à la tristesse. Joie et tristesse se

chevauchaient en 1979, à l'époque des petits déjeuners sur la table à cartes de notre coin cuisine ; ces demi-heures, j'en avais conscience, fabriquaient déjà du passé.

Ne pas rechercher en tout la joie, c'est être trop humain, pécher contre l'espérance, car Dieu est en deçà et au-delà de lui-même : présent dans le rappel et le désir de sa présence. Le commandement qui t'est fait pour l'heure incite à ne plus te rouler dans la tristesse. Écris, même si l'écrit n'allège pas tant la peine, mais la recueille en un lieu sûr et profond, plus fiable que la mémoire, pour qu'à la surface, le fil du quotidien emporte des images un peu moins sombres. *Nulla dies sine linea.* Essaye tous les jours d'écrire quelque chose qui ressemble au moins à une phrase, en dépit de ce que tu dois lire et rêver, vivre en un mot, pour l'écrire, d'autant plus que tu ne comprends à peu près les réalités de ta vie que si elles sont écrites.

La peine est aussi ronde que le bonheur : enfermement vaut plénitude. Les jours de tristesse, deux noms cernent ma vie. « C'est déjà beaucoup », me diras-tu judicieusement. Ces jours-là, chercher des saints parmi les hommes, les inventer s'il le faut – exactement comme je l'ai fait en écrivant à ma grand-mère.

Atonie : manque de vitalité. Mais je ne renonce pas encore à essayer de lire-écrire et d'aimer. Pour le reste, se parfumer comme dans la Bible, aux jours de malheur. Vient un temps de la vie où reconnaître que le vent balaie jusqu'à notre sillage, l'admettre sans mépris au regard de nos mains à moitié pleines, sans amertume devant la part manquante. C'est ainsi, tout simplement. Attendre en silence, faire taire même les yeux et le crayon, et écouter ce que cache le chagrin. Le bruit de la méchanceté qu'il commande chez tout un chacun, le saisir et s'en protéger de son mieux. Se trouver.

Pour échapper à leur nuisance, je garde en moi les miens que je ne comprends pas. Je ne les aime pas encore suffisamment pour, à toute heure et en tous lieux, passer outre à leur irréductible altérité. Je préfère les amarrer dans des eaux plus calmes, là où cacher de la peine sans trop en faire. C'est en croyant se rendre à leur bonheur qu'ils marchent un peu sur moi. Moi qui n'ai que des mesures de chansons difficiles à leur offrir – le meilleur de moi-même, j'en ai bien peur.

Mon indulgence devant la jeunesse vient peut-être de ce que, dans un élan de nostalgie trop commun, je ne peux revenir sur mes pas et saisir la mienne à bras-le-corps pour lui donner confiance. J'aime que d'autres, maintenant, soient plus que ce que j'ai été. Et en même temps, je nous souhaite de continuer à rater de peu notre désir : « Nous sommes fugaces mais nous avons un sentiment d'immensité en nous. C'est pour cela qu'on tolère la vie, pour cette immensité. » (Hector Bianciotti)

Curieuse impression de me *relire* en entrant dans un nouveau livre d'un auteur que j'ai beaucoup pratiqué, à partir de qui j'ai écrit ou qui appartient tout simplement à une famille d'écrivains que j'aime. J'ai intitulé un texte *Élégie* et lu par après qu'une tournure d'esprit élégiaque faisait se sentir mort. Les théoriciens de la littérature parleraient probablement d'intertextualité dans une sorte de grand livre qu'enrichissent d'une syllabe ou d'un paragraphe tous ceux qui écrivent.

Pour une lettre à Claire Dé (ignorée de sa destinataire à ce jour) à propos d'*Hôtel Septième-Ciel et autres histoires* :

> Tes « histoires » de printemps, chère Claire, ont accompagné ma fin de mars. Elles sont aussi vraies que les mineurs aiment les oiseaux.

> Tu as peint une faune montréalaise où je reconnais quelques visages. Ta volonté énumérative cherche peut-être à épuiser notre monde épuisant.
> Le ton de certaines de tes histoires me fait vaguement penser à Gabrielle Roy. En particulier, et pour des raisons assez évidentes, celle où le père se met à parler de la Pologne et l'autre ensuite, avec « la petite morte ». Ton « reportage » aussi, dans la personnification de Montréal notamment, s'inscrit un peu dans sa manière. En présence de Dieu la Mère Toute-Puissante, c'est habile d'avoir inauguré ton recueil avec un autoportrait d'écrivaine québécoise d'une bien féroce ironie et de l'avoir clos sur une rédemption. Sainte Claire, que Dieu la Mère et le Père t'envoie vite un saint François et qu'en attendant, tous ces mots inusités que tu assimiles en Littré repoussent bien des misères ! Mais pourquoi souhaiter davantage quand le cadeau d'une présence – quelle qu'elle soit – veut déjà dire beaucoup ?
> Enfin, je te remercie de faire entrer mon nom dans la postérité, moi dont le travail pèse rarement plus que cinq ou six feuillets dans des revues confidentielles. Remarque que je ne me plains pas pour autant, car l'enseignement de la littérature me fait bien vivre. Montaigne ajouterait qu'à poursuivre autre chose, qui ne nous regarde pas, on se montre indigne des Lettres.
> Avec toute mon affection,
> Jean-Claude

Avec le sentiment de faire mon possible – ce qui n'est jamais assez –, j'essaie d'entrer sans rancœur ni regrets ou fausse modestie dans le peuple des hommes qui ne manquent pas trop à la beauté du monde ; la plupart des matins, je voudrais pourtant trouver mes mots ailleurs que dans le fond d'une de mes poches.

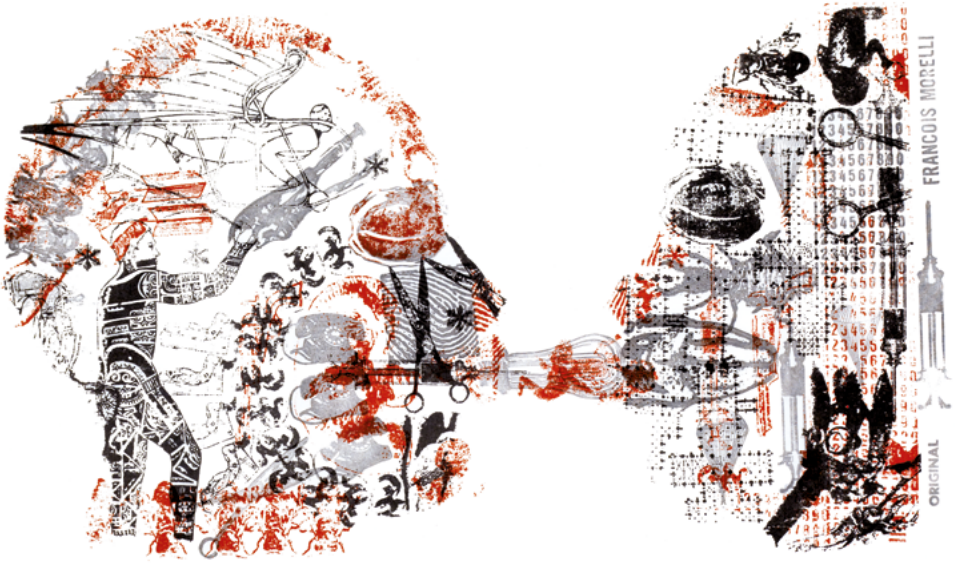
Il demeure assez difficile de s'adonner à une activité pendant un deuil. Quiconque est passé par là arrive à comprendre. Pour un peu, on envierait Valery Larbaud d'aller s'acheter une poupée en compagnie d'une jeune fille ou l'autre, d'observer pantalons et souliers, à genoux devant le

judas… Mais rien ne m'intéresse plus vraiment dans cet état de choses, sinon le mystère de la mort que je regarde passer au bras de ma journée. Dans sa première phase, le deuil tourne en fait autour d'une image sans taches, l'image de ma souffrance, à contempler dans un immobilisme paresseux. Je revois les larmes de mon père. Le lendemain, ma main sur la sienne durant les dix heures de son agonie, j'ai commencé à le tutoyer.

Elle était impotente et je voulais l'aider à se mettre au lit sans retirer ses vêtements, mais elle s'obstinait à rester attablée à boire et à discuter, comme le font la plupart des alcooliques, qui veulent rarement manger ou dormir. Je suis sorti de sa chambre d'hôtel pendant une heure environ, et quand je suis revenu, elle était dans le lit, à mon grand étonnement. Elle ronflait. Aussi imbibé qu'elle, son mari m'a répondu : « Euh… à quatre pattes. » Ma mère ne voulait pas que je la purifie, ni après ni durant les quatre années et demie de nos relations. Vous devez me croire quand j'écris du bien à propos d'elle, selon mon désir d'ajouter à sa courte existence la vie qu'il me reste à l'aimer. Bernanos montre dans ses romans que la terre ne peut devenir un enfer tant que des humains aiment ceux d'ici ou de là-haut. Nous n'aimons pas assez ; *donner sans mesure*, l'expression a toutes les apparences d'un pléonasme. Rendons-nous pour un temps au premier rêve de bonté.

Je succombe à la vanité de vouloir décrire ce qui existe sous mon soleil. Pour combien de temps ma vie nécessitera-t-elle le sceau de l'écriture sur une plaquette plus rase que l'herbe du mieux entretenu des cimetières ? Serai-je un jour insoucieux de ces phrases à tirer d'une existence qui n'est rien moins qu'exceptionnelle ? Peut-être que vieillir davantage

m'apportera la grâce d'habiter le présent. Peut-être que, tout compte fait, j'ai beaucoup à dilapider avant que de prétendre à recevoir. Les hydrangées cognent à ma fenêtre.



CÉDRIC DEMANGEOT

d'un désarroi : lambeaux

On aura perdu (très jeune, chacun)
ses mains dans la terre ou dans l'eau.

On aura appris (un peu plus tard)
que ce qui est perdu ne se retrouve pas.

On aura fait avec, c'est-à-dire
sans.

Personne n'en est mort (ou presque).

Alors on continue : tout comme avec.

Il faut croire que ça consiste en ça.

On s'extasie, un matin,
dans les vapeurs. On marche

sur des mousses. On a des éclats
de verre dans les yeux.

Puis, le sable remonte
à la tête. Le jour

change de couleur. Les corps
perdent leur odeur, les salives

leur saveur. La musique et les mots
laissent leurs peaux mortes sur le sol.

Erreur, hélas, de geste ou de
calcul,

méprise, oubli, rature? – le

jour s'est déplacé, qui continue sans nous.

Il aura fallu.

Désarmer le chagrin,
affamer la haine.

& se rappeler
le goût de sang
des dents de lait.

Apprendre, non

plus à dire ou faire, mais

à *disparaître* pour ouvrir
une heure à vivre (ou rien).

Puis, lèvres cousues, bouche remplie de
cendre, ou d'une autre matière noire. À
vomir : le mot de rien qui soit au monde.

Vomir vers l'intérieur.

Tête & cœur
inversés, la
bête ne sait plus
par quelle extrémité
prendre son corps pour l'
habiter. On
a tout oublié
des couloirs par où
passer pour être j

e reste enfermé dedans

et dehors –

Il aura fallu
contredire les présences
ou les désoler. De bonne heure, on s'
enfonce un frein
dans la gueule – à ruminer pas moins
d'une internité. Toujours
trop tard : on a déjà
pris de vitesse la vitesse &
disparu. je

déserte & que la nuit revienne
égarer les sangs
dans la forme démolie de personne,

exercices / respiratoires / quotidiens.

lecture tous les matins.
les automatismes sémantiques.
révision des définitions.

répéter : la France est mon pays.
mon corps n'a pas de nom.
ma tête est un trou.

répéter : ma tête est un trou.
la vie n'a pas de prix.
la France est mon pays.

recommencer – tous les matins.

Animal cinglé d'angoisse
on connaît l'homme à la qualité
de son mal – savoir & torture –
à la méchante obstination de ce travail
mortel : creuser, creu-
ser des trous dans la
terre fermée, le
noir du poumon, pour
se cacher, cacher
les enfants, les
protéger des bombardiers & des milliards de
mouches venues finir là,

ça ne veut rien dire un
organe, dès lors qu'il est
séparé. ça
ne veut rien dire un
homme, dès lors
qu'on lui déforme le
corps en le remplissant
d'histoires à propos de l'
homme. dès l'enfance il faut
empêcher le mot d'homme
de remplir le corps de l'homme
et de le déformer. sans quoi
ses organes se séparent.

dé-
route, an-
goisse coincée
dans le coude crasseux
du démarreur : la bête
se déboussole,

elle s'imagine ou se défait
en forme de zéro

la bête se love
dans le double-fond
cadenassé de la
gibecière –

on dit que ça lui passera
avec l'époque

on dit que l'
âme se

blesse – au contact de l'
air pourri

qui stagne
au fond

de la bassine aux avortons.

Le corps a sa folie aussi

(il oublie la faim,
refuse les chaleurs)

il faut empêcher
son ensablement

dans les machineries de la
tête terrorisée –

dé–
tresse – é
–garement d'organes
dans du sens inconstruit : un
homme, homme a
peur – sa vie
se brise – un corps
sans nom

s'écrase contre la nuit

en épelant le mot maman.

Dans la perte et l'horreur on
ne s'oriente pas

m a

m a

n o

n

ne retrouve jamais
la main la forme le chemin,

les lettres des premiers mots
sont disjointes –

l'idée même d'
un nord, ou d'
un autre nord, aura
sombré dans la mélasse avec
treize siècles de
divin vocabulaire & de
vaines insomnies,

un pied dans le temps, l'autre
nulle-part, le corps entre par
enthèses *&* la tête hantée
par le possible *&* l'impossible, on
se nourrit

de désarroi, des accidents
d'une intelligence cardiaque *&*
de sable pour intéresser les dents –

l'être (autrement dit *fleur-de-foirade*)
est finalement cela

que je connais tituber à ma gauche : une

eau compliquée, contrainte, une
moitié vide, une

file d'attente à flanc de falaise à l'instant de l'

effondrement –



ROLAND BOURNEUF

Friedrich

Rares et parfois contradictoires sont les documents qui permettraient de reconstituer le voyage de Friedrich. Deux ou trois lettres avares en détails circonstanciés, des allusions voilées au projet dans les œuvres antérieures au départ, quelques notes dans le journal de Sinclair, le fidèle ami. C'est toute la pâture laissée aux biographes. L'imagination peut donc s'insérer dans les lacunes et dans un silence de plusieurs semaines et sans doute plus long. La difficulté tient cependant à la volonté d'un être de s'éloigner en effaçant ses traces ou qui juge bon de ne pas en laisser. L'intention pourrait ressembler à une fuite mais dans ce cas elle n'en est manifestement pas une car rien ne permettrait de la justifier. Ce voyage relève plutôt de la quête, dans la ligne de tout ce qui fut une existence : une phase en prolongeant d'autres, la dernière peut-être.

Est-on plus assuré de connaître Friedrich comme personne physique au moment où il se met en route ? Deux portraits de lui ont été conservés. Sur le premier il est tout jeune, de profil encore adolescent, quasi enfantin avec le nez un peu retroussé et les cheveux noués en arrière par un petit ruban selon la mode du siècle. Le second, sans doute très antérieur au voyage, le montre adulte, de trois quarts, la chevelure ondulée en vagues blondes sur le front, les traits sont nets et si harmonieux qu'on peut suspecter qu'ils furent idéalisés. Les contemporains cependant ont toujours souligné le charme viril de cet homme. Les deux portraits laissent

néanmoins une gêne, voire un doute : si de l'un à l'autre la maturité s'est affirmée, ils semblent ne pas être ceux de la même personne.

Le journal de Sinclair rend compte des jours précédant le départ de son ami et des nouvelles qu'il paraît en avoir reçu. Il avait essayé de le dissuader d'entreprendre ce voyage, lui en représentant les fatigues et les risques. Traverser à pied toute la France en une saison qui s'en allait vers l'hiver et qui, dans les montagnes prend par surprise, était une entreprise inconsidérée. Plus grave encore, le pays dont Friedrich connaissait peu la langue et les coutumes était encore tout agité par les violences de la Révolution. Et un turbulent général venu de Corse s'agitait beaucoup, ne cachant pas ses ambitions de gloire qui ne pourraient conduire qu'à des conquêtes. Il ne semblait pas particulièrement bien disposé envers les pays dont le séparait le Rhin.

En dépit de ses efforts et de ses patientes mises en garde, Sinclair n'avait pas réussi à convaincre Friedrich. Il ne s'illusionnait pas trop sur sa capacité de retenir son ami. Il le connaissait trop bien depuis qu'ils avaient lié connaissance dans la vieille université où avaient enseigné tant de maîtres illustres. Tous deux partageaient une passion pour l'antiquité et surtout le Moyen Âge. Beaucoup de bons esprits contemporains considéraient encore ces siècles comme une époque de ténèbres et de barbarie mais un air nouveau animait peu à peu la jeune génération. Sinclair cherchait un rapport entre deux conceptions du monde qui ne semblaient pas en avoir : comment l'Église de saint Augustin ou de François d'Assise pouvait-elle reconnaître les dieux païens, quelle ressemblance entre les temples grecs et les cathédrales gothiques – mais Friedrich se souciait surtout de leur beauté. Le rapport ne pouvait être que secret, bien au-delà des évidentes oppositions. Il fallait le chercher dans un dépassement des contraires, entre la célébration de l'homme en sa condition terrestre et celle d'une puissance qui le transcendait

dans le face-à-face entre l'humain et le divin. Les deux amis passaient des soirées à en débattre. Sinclair apportait son savoir patiemment acquis, Friedrich ses vues parfois fulgurantes et sa fougue. Sinclair l'en admirait et l'enviait un peu. Friedrich l'affirmait dans ses propos et ses poèmes, le prouvait dans ses actes : il ne s'agissait pas tant pour lui de connaître des faits et d'en tirer une théorie que de vivre la passion qu'avaient vécue à un millénaire de distance des hommes au service de l'esprit. Il considérait que cette passion était la même, qu'elle courait comme un fil d'or à travers le temps. Il voulait être un de ces hommes, il l'était déjà avec tous ses talents et avec toute sa flamme.

Il écoutait les arguments de Sinclair et les réfutait un à un. Les épreuves physiques qui l'attendaient dans ce voyage, il était bien aguerri pour les surmonter. En combien d'occasions s'était-il engagé dans de longues marches solitaires à travers les campagnes et les collines, couchant dans les granges ou à la belle étoile, se voyant rarement refuser l'hospitalité des chaumières. La langue étrangère? Il en savait assez pour demander son chemin et il apprendrait ! Les troubles, les soldats, les pillards peut-être? Tout ceci devait être fortement exagéré par des esprits mal informés et timorés. Dans ce pays d'outre-Rhin une ère nouvelle s'ouvrait et il était inévitable que ce fût dans des convulsions mais là était l'espoir et, déjà, les prémices d'un monde différent dont la lumière rayonnerait sur toute l'Europe. Il lui fallait aller voir sur place l'état d'une nation qui avait abattu ses tyrans et proclamé l'égalité de tous les citoyens. Ce serait un nouveau Moyen Âge qui susciterait ses grands esprits et ses saints ! Et ce général Buonaparte était le héros qui entraînait ses soldats non pour conquérir les peuples mais pour les libérer de l'oppression…

Friedrich s'enflammait, Sinclair le savait possédé d'un idéalisme impénitent, il finissait par taire ses doutes mais sans se rallier. Il sentait bien que ses paroles étaient sans effet, et il

n'ignorait pas la raison profonde de ce voyage. Friedrich la lui avait confiée. Il allait retrouver la jeune fille qu'il parait de toutes les beautés, de toutes les vertus, sa « petite fleur bleue », cette Éléonore qu'il voyait parfois dans la demeure de son père, le riche et influent baron de W. ; Friedrich avait été quelques semaines durant le précepteur de la plus jeune des filles mais son esprit avait été tout occupé de l'aînée. Quelques paroles échangées, quelques regards alors qu'ils ne se trouvaient que fugitivement en tête-à-tête. Puis, le baron s'était vu confier une charge de consul auprès de la jeune République française, mission difficile, la situation nouvelle en étant mal connue, incertaine sans nul doute, peut-être non exempte d'hostilité puisque, il y avait peu, les armées républicaines avaient combattu celles des monarchies liguées. Le baron en était évidemment l'un des représentants, mais homme habile et d'expérience. Friedrich n'avait que des indications approximatives sur la ville, parmi les ports qui ponctuaient la côte atlantique, où le père de la jeune Éléonore avait pris ses fonctions.

Sinclair avait donné à son ami toutes les assurances. Il conserverait les manuscrits que Friedrich semait un peu partout, s'occuperait de la publication des poèmes dans les revues ouvertes aux talents nouveaux. En cas de besoin il porterait secours à la vieille mère de Friedrich qui souvent réclamait une aide et se plaignait depuis la mort du père des absences de ce fils unique qu'elle était seule à élever. Mais la bonne dame ne se rendait pas encore compte qu'il n'était plus un enfant et il regimbait parfois contre cette tutelle un peu étouffante.

Tôt un matin d'automne Friedrich quitte sa mansarde, qui s'ouvre sur les toits de la place encore pleine d'ombre, sur le clocher de l'église gothique Saint-Georges, sur les ruelles pavées avec leurs boutiques. Il aime cette petite ville paisible qu'animent parfois de leurs chants les étudiants, où passent les maîtres dignes et un peu compassés. Sinclair l'attend à la porte d'entrée.

Ils marchent en silence dans les ruelles encore désertes, Friedrich haute silhouette svelte, son ami trapu mais vigoureux et alerte. Ils passent devant la vieille et modeste librairie qui a placé dans sa vitrine les deux recueils de Friedrich. Il y jette un coup d'œil mais ne s'attarde pas. D'autres poèmes tournent dans sa tête, il a griffonné la veille quelques fragments d'une ode qu'il glisse dans la poche de Sinclair. La brume que le soleil levant n'a pas encore dissipée s'étend sur le Neckar, voile les hautes et nobles bâtisses qui le dominent, la grosse tour ronde coiffée de sa toiture conique, les pentes boisées qui montent vers les collines.

Arrivés au pont les deux amis s'étreignent. Sinclair regarde Friedrich franchir le pont à longues enjambées. Sinclair a le cœur lourd, sans doute ne le reverra-t-il pas avant longtemps et, qui sait? peut-être jamais. Il revient lentement vers la vieille ville où la bibliothèque ouvrira bientôt ses portes aux studieux.

Friedrich ne s'est pas retourné, déjà il a franchi les dernières maisons des bas quartiers qui annoncent la campagne. Il s'engage dans les chemins où la pluie de la nuit a laissé des ornières boueuses, entre les vergers où les derniers fruits ont été cueillis. À l'horizon qui se dégage peu à peu il apercevra la ligne bleue des montagnes. Il marche d'un pas régulier, sans hâte. Son bagage est léger, un havresac où il a glissé parmi quelques effets deux livres, *L'odyssée* (en traduction française pour l'apprentissage) et les poèmes populaires du *Wunderhorn*. Pour le reste, la nourriture, les bonnes fortunes de chaque jour y pourvoiront. Au déclin du jour il se met en quête d'un gîte. Les nuits commencent à fraîchir et bientôt il ne pourra plus dormir à la belle étoile mais le pays est accueillant. Dans les riches fermes de la plaine, tassées sous un lourd auvent qui descend bas, on lui offre volontiers la soupe et le coucher dans la grange. Certes des vagabonds, des colporteurs de mine douteuse couraient le pays, mais ce

bel homme jeune inspire confiance et respect. Et l'époque voit désormais des garçons à peine sortis de l'école s'engager à l'aventure sur les chemins pour le plaisir, pour découvrir la nature et éprouver leurs forces. Mais Friedrich n'est plus de ceux-là. On le sent à son parler, à son air décidé, à sa volonté d'aller vers un but dont il ne parle pas et sur lequel ses hôtes de rencontre n'osent l'interroger.

Il s'engage dans les premiers contreforts de la montagne couverts de sapins serrés qui les font paraître presque noirs. Des scieries et des moulins se nichent au creux des vallées, le long des ruisseaux et des rivières au cours rapide. Les ouvriers qui écorcent les troncs et les débitent dans un va-et-vient de leurs longues lames s'interrompent un instant pour saluer le passant. Lui, le jeune bourgeois instruit, aime ces gens simples, peu loquaces, qui ne savent ni lire ni écrire. Friedrich a souvent déploré la grossièreté de son peuple, des gens qui vivent bien à l'abri, frileux et contents de leur médiocrité, dans l'indifférence des choses de l'esprit ou simplement dans l'ignorance. Il s'est indigné, a cherché par ses écrits à éveiller ces êtres obtus – mais qui prêtait attention? Là cependant, chez ces ouvriers, ces paysans, ces artisans laborieux et gagne-petit, vaillants et généreux, réside la force de la nation à bâtir…Ils sont à l'image de cette région qui lui est déjà bien connue. Une image demeure vive en lui. C'était vers la fin de l'hiver. Un grand soleil commençait à faire fondre la neige sur les pentes et à l'angle des toits. Il y avait dans ce paysage de lumière et d'eau comme une jeunesse, une fraîcheur neuve, une promesse…

Malgré le relief accidenté, Friedrich fait de longues étapes sur la route qui monte vers les cols et les chemins forestiers, où parfois il s'égare un peu. Il parvient enfin au sommet, d'où il contemple la large et noble vallée du Rhin et, au loin, une autre ligne de montagnes toute semblables à celles qu'il vient de franchir. Il a hâte d'entrer dans la grande cité de Strasbourg dont on lui a vanté les beautés. Il franchit le pont, il est en son

cœur. Les quais où se chargent et se déchargent les marchandises qui vont dans toutes les régions où qui en viennent, les canaux et les écluses qui commandent le trafic, les éventaires des marchés regorgeant de denrées, la foule qui circule dont il peut comprendre sans trop de peine le dialecte. Tout ce mouvement l'étourdit un peu, lui l'homme habitué à la somnolence des petites villes. Des maisons à colombages bien assises, des rues encombrées et enfin la place d'où jaillit en majesté la cathédrale.

Oui, l'illustre contemporain, l'auteur de *Werther*, avait raison de voir en elle l'incarnation du génie germanique! Tout s'y retrouve en un prodigieux élan, la vitalité de la terre et la célébration de l'esprit… Voilà ce qu'il faudrait réveiller dans le peuple, qui somnole dans son mesquin contentement! Lui rappeler les penseurs, les poètes, les artistes, les savants qui sont sortis de lui et qu'il a oubliés. Au haut d'un pilier est sculpté le Tentateur, mais au-dessus du portail, un ange musicien, ailes déployées, embouche sa trompette.

Friedrich aimerait s'attarder, la ville abrite une université renommée mais l'heure d'étudier et d'écouter la parole des maîtres est passée. Son désir, sa mission le poussent ailleurs, vers celle qui ne quitte pas ses rêveries, dont le sépare l'inconnu.

Il choisit de suivre la vallée un peu plus loin vers le sud. Un soir il arrive à la porte d'un monastère. On lui ouvre, il pourra passer la nuit. On le conduit sous des voûtes dans de longs couloirs froids et humides. Les socques claquent sur les dalles et se répercutent en échos. Le cloître où poussent quelques cyprès garde encore un peu de lumière. Le moine qui guide Friedrich allume une chandelle. Alors sur le mur paraît un immense tableau. Friedrich s'arrête, saisi d'une soudaine frayeur, fasciné. Ce corps nu, suspendu à la croix, lacéré d'épines, la tête pendante, la bouche ouverte dans le denier spasme, les mains clouées au bois, qui se crispent comme des

griffes, saint Jean soutenant la Vierge défaillante et les ténèbres dans le ciel qui les écrasent, qui s'étendent sur toute la terre… le crime qui met un terme à l'histoire de l'humanité. Le moine touche le bras de Friedrich, dans ses yeux sous les épais sourcils une flamme douce et vive comme il n'en a jamais vu. La cellule où il va dormir est étroite et glacée. Qu'importe… Dès l'aube il entend tinter une cloche à petits coups, les pigeons déjà roucoulent sur les toits. Des voix psalmodient quelque part. Sur la table de la cellule un bol de lait tiède, une tranche de pain. Personne qu'il puisse remercier. Il part.

Sur la Grand-Place de la ville un détachement de soldats a bivouaqué. Certains tendent leurs mains devant un brasero ou allument une pipe. Ils recoiffent des bicornes sur lesquels se distingue la cocarde tricolore, certains ont des guêtres ou des bottes, d'autres pas. Les fusils sont rassemblés en faisceaux. Dans les maisons qui entourent la place, des volets s'ouvrent, des chiens aboient, une charrette à bras brinquebale sur les pavés.

Friedrich pense soudain à la guerre. Il ne l'a pas vue mais il en a entendu les rumeurs. Ses compagnons parlaient d'héroïsme et de combats pour la liberté, évoquaient les chevauchées fougueuses, sabre au clair, derrière le général qui galvanise ses troupes, les drapeaux qui claquent… Quelques-uns connaissaient les champs de bataille, les feux de mousqueterie, les salves d'obus, les hommes qui s'écroulent, qui crient, qui gémissent, qui agonisent. Le compte des morts. Dans son village Friedrich a vu ramener le corps d'un tout jeune homme, il avait son âge. On l'a conduit au cimetière, des hommes endimanchés regardaient en silence la tombe ouverte, des femmes pleuraient. Le pasteur a lu des psaumes, prononcé de confuses paroles, le défunt avait bien servi son prince. Servir, obéir, Friedrich regimbe devant ces mots.

Il a sans doute quitté la plaine rhénane et contourné le massif montagneux peu élevé mais couvert de forêts denses. Il était encore chez lui dans cette région qui réunit – ou sépare – les deux pays, dans ces villages prospères où les paysans parlent un dialecte qu'il comprend sans peine. Tout change maintenant alors qu'il s'enfonce dans le pays nouveau. Il marche sous la pluie fine qui l'a transpercé quand il parvient à l'étape de hasard. Il ne sait plus trop où il est, quelle direction prendre. On le renseigne mal. Les gens à qui il s'adresse sont pleins de bonne volonté mais ils semblent ignorer jusqu'au nom des villages à quelque distance du leur.

Et voilà que les plaines pauvres s'animent en collines douces. Les coteaux qui ondulent en vagues à perte de vue portent des vignes avec leurs ceps soigneusement alignés, la plupart déjà dépouillés. Les vendangeurs achèvent la récolte, Friedrich entend les voix claires et joyeuses, les femmes se redressent parfois en touchant leurs reins douloureux, les hommes portent des hottes qu'ils vont vider dans des cuves. Une odeur sucrée monte aux narines. Un bon soleil blond s'étend sur le paysage à travers une brume fine. Friedrich s'attarde un peu, on l'interpelle, on lui offre du vin, il sourit, remercie. Des riches demeures s'élèvent de loin en loin dans les vignobles, un va-et-vient affairé de carrioles les environne, puis Friedrich aperçoit des chevaux à la croupe luisante, des calèches élégantes, des messieurs en redingote. Il se tient à distance. Qui sont aujourd'hui les propriétaires, les nouveaux maîtres ? Il y a peu sans doute des marquis poudrés et leurs épouses, qui jouaient aux bergères enrubannées. Dans son propre pays Friedrich a subi leur arrogance humiliante, leurs beaux discours glacés comme leur cœur. La blessure en lui est toujours vive. Elle l'est en bien d'autres de ses compagnons, fils comme lui d'une humble mère et d'un père soumis à son sort. Mais la société va changer ! Certes Friedrich l'enthousiaste n'est pas naïf. La République ne peut faire de miracle immédiat,

elle est trop jeune, la tâche trop colossale, et la Révolution qui a enflammé les jeunes esprits et fait lever tant d'espoir un peu partout a eu ses aveuglements, ses rages de destruction, ses horreurs. Il faudrait maintenant de grands hommes pour guider les nouvelles générations, ordonner les forces inemployées, leur donner un but. Un nouveau Périclès, peut-être ce Buonoparte… Il sait que la race des tyrans n'est pas éteinte, leurs complices n'ont pas tous fui outre-frontières. Ils se cachent ou bien ils se montrent moins hors de leurs châteaux au fond des parcs où conduisent des allées de peupliers. Friedrich y voit souvent les parterres piétinés, labourés, des arbres abattus, des façades aux fenêtres crevées et qui portent les traces noires du feu. Et aussi, au-dessus du portail des petites églises, les statues des saints décapitées. La révolution qui libère un peuple ne peut-elle se faire qu'en charriant des torrents de haine?

Friedrich découvre cette réalité alors qu'il s'enfonce vers le cœur de la France, dans ces reliefs compliqués où il erre sans doute pendant des semaines. Certains jours il ne trouve rien à manger qu'une poignée de châtaignes ou quelques pommes oubliées dans de maigres vergers. Il frappe à la porte des chaumières, elles semblent abandonnées, ou l'on n'ouvre pas. Il devine des visages qui l'observent dans l'entrebâillement des fenêtres. Un homme le menace de sa fourche. Friedrich essaye de dormir dans une meule de paille moisie, sous un auvent qui menace de s'effondrer. Le froid humide le transperce. Le soleil ne paraît pas de toute la journée. Ses jambes lui font mal, une fatigue profonde le plombe mais surtout en lui c'est noir. Il essaye d'évoquer les images qui lui font du bien, les colonnes du Parthénon qu'un jour peut-être il verra de ses propres yeux, il se récite des vers d'Homère, il pense au bon Sinclair, et surtout, surtout il répète comme une incantation le nom de la petite fleur bleue, Éléonore, qui, il

veut le croire de toutes ses forces, l'attend dans une ville sur un rivage. Mais la mer est bien loin encore, et où est-elle ?

Friedrich rencontre un homme qui se traîne sur ses béquilles. Il lui adresse la parole, l'autre, vêtu de ce qui semble une vieille veste militaire aux épaulettes arrachées, le regarde avec méfiance sous ses sourcils broussailleux : sans doute l'accent de Friedrich, qui lui demande s'il peut l'aider. Il comprend à son marmonnement que l'homme cherche quelque chose. Friedrich trouve dans l'herbe une blague à tabac et la tend à l'autre qui remercie, se détend. Il mélange à son français quelques mots d'allemand quand il apprend d'où vient Friedrich. L'homme a perdu une jambe quand il était à l'armée de Bonaparte. Un fameux général celui-là, qui devinait toujours le point faible de l'ennemi et qui fonçait. Il ne se ménageait pas, il ne ménageait pas ses hommes non plus. Le pont, on l'avait emporté. Tout cela était bien glorieux quand il fallait défendre la République mais fallait-il aller faire la guerre aux rois de l'autre côté des frontières, et sa jambe…

Friedrich continue son chemin, songeur. La vie du peuple pendant ce temps, ces hommes qui ne reviennent pas ou infirmes, la misère, les mauvaises récoltes, la faim pour ceux qui restent au village ? Certes Friedrich admire les gais vendangeurs parmi les vignobles, les robustes bûcherons de ses montagnes, l'artisan à son établi, mais il ne croit pas à la vie idyllique des petites gens qui peuplent campagnes et villes. Chaque jour il voit des hommes courbés sous leurs fagots ou sur leur houe, des femmes hâves portant des nourrissons qui pleurent, des enfants loqueteux, pieds nus dans la boue et le fumier, qui l'observent avec crainte, des chaumières qui tombent en ruine. Parfois passe au trot un élégant cavalier, une voiture de poste qui brinqueballe dans les pierres et les ornières. Le cocher qui fait claquer son fouet lui lance des mots qui doivent être une insulte. Friedrich s'écarte mais ne se découvre pas.





Après d'autres hauteurs, la route descend vers une plaine d'où l'on aperçoit vers l'ouest une chaîne de montagnes qui ressemblent à des volcans égueulés mais l'un d'eux qui les domine est arrondi majestueusement. Les habitants des hameaux sont ici moins farouches, les terres de toute évidence plus riches. Friedrich longe des éteules où le blé a été rentré, des prairies où paît du bétail bien nourri, et même quelques lopins de vigne. Au centre de la plaine une petite ville somnolente dont il aperçoit un clocher tronqué qui a dû être démoli. La vie tourne au ralenti autour du marché et des deux rues principales, qui se coupent à angle droit. Des murs subsistent encore des anciennes fortifications. Un chemin planté de marronniers en fait le tour. Friedrich le suit et aperçoit un château-fort sur les premières pentes. Ce pays, décidément, se souvient partout du Moyen Âge, dans la puissance de ses défenses militaires comme dans la finesse de ses églises. Des buttes se dressent dans la plaine, souvent coiffées d'une ruine dont ne demeure debout que le donjon noir, trapu, imprenable, qui a abrité le seigneur ou servi de repaire à des chevaliers-pillards. Des paysans y fouillent parfois et chargent sur une charrette des moellons qui serviront à construire leurs maisons.

Le chemin qu'emprunte Friedrich gagne des vastes plateaux balayés par le vent où poussent les genêts et la bruyère. Des hameaux se blottissent dans les creux, la vie doit y être rude en toute saison, des jardins pauvres végètent parmi les cailloux, quelques volailles se dispersent sur du fumier. Des hommes aux larges chapeaux ne répondent pas aux questions de Friedrich, les femmes entrent dans les maisons à son approche. Il a déjà vu ces dérobades, celles de la misère, de la solitude peureuse ou hargneuse devant l'étranger. Tout voyageur, si rare soit-il, l'est pour ces êtres attachés, enchaînés à une terre ingrate.

Les pérégrinations de Friedrich l'ont souvent poussé hors de sa mansarde, loin de sa table d'écriture. Et cependant elle n'est jamais oubliée, comme un havre et aussi un lieu de travail, là où la pensée cherche sa forme, où elle se fixe dans ce que Friedrich voudrait être son éclat le plus grand, son achèvement. Depuis des années ses efforts y tendent, il a parfois le sentiment d'y parvenir, d'autres jours il désespère de recréer par les mots une œuvre aussi parfaite que le marbre des Anciens, celui qui dit le meilleur auquel l'être humain est appelé. Il faut que l'écriture poétique le conçoive à son plus haut niveau d'accomplissement. Mais au fil des jours de marche, de la fatigue jusqu'à l'épuisement, de la faim parfois, de la solitude, une évidence monte en lui. L'œuvre ne peut se faire qu'à partir d'une matière éprouvée par les sens, par le corps, par le cœur, dont elle serait la métamorphose. Et cette matière il la touche et l'éprouve dans la nature qu'il traverse, chez ces femmes et ces hommes qui triment à la sueur de leur front, dans la misère, l'absence d'horizon, dans la noirceur jusqu'à la mort. Rêver sur l'empyrée où les dieux jouissent de l'éternelle lumière, rêver sur les siècles où la chrétienté médiévale était unie dans une espérance qui l'emportait, une foi qu'il faudrait rendre active : Friedrich se refuse à voir là une utopie sinon tout son effort serait vain, sa vie serait sans but. Non cela ne se peut. Mais sans doute a-t-il oublié la condition de l'humble mortel, celui qu'il rencontre à chaque pas, celui qu'il est lui-même et que le chemin impitoyable lui rappelle.

Passé la ligne des sapins s'étendent des landes avec ça et là des blocs de lave, puis des pentes que l'érosion a dénudées jusqu'à la roche rougeâtre et noire. Le paysage qui semble repousser les hommes et attirer le ciel est d'une sauvage beauté. Friedrich voudrait se livrer à l'espace nu, à l'air enivrant qu'il sent pénétrer partout en son corps. Plus tôt, alors qu'il commençait l'ascension du col, il n'a pas prêté attention au geste insistant d'un vieil homme qui, du bout de sa canne,

désignait les nuages couleur d'ardoise qui s'accumulaient là-haut.

Le vent est tombé, le silence est total, tout mouvement en suspens. Friedrich continue de grimper hors du temps, comme s'il était fasciné par ce qu'il trouvera en haut. Le chemin sinue au flanc de la pente sans autre repère que, en contrebas la vallée qui s'approfondit, mais il ne semble pas se rapprocher du sommet. Un souffle à peine perceptible enveloppe maintenant Friedrich, glisse autour de lui, s'éloigne, un autre lui succède, diffus, insidieux comme l'inquiétude qui point en lui. Il la repousse, poursuit sa marche, s'étonne de la sentir devenir difficile. Redescendre? Inutile, trop tard, ou indigne d'un homme, ne pas reculer, ne pas renoncer, imprudence, risque…Les mots tournent en lui. Les souffles d'air se font brusques et forts, se font rafales qui transportent des flocons épars, les projettent. Ils fouettent les yeux en un rideau de stries obliques puis horizontales qui tourbillonnent, reprennent dans un autre sens. Du blanc, des ombres, un rocher, un buisson sans doute. Friedrich croit ne plus sentir le chemin sous ses pas qui s'enfoncent maintenant dans un tapis qui s'épaissit. Il ne peut plus respirer, il halète. Combien de temps, perdu dans cette tourmente? Il n'a plus la force de s'accuser de folie. Le blanc s'assombrit en un crépuscule sinistre. Bientôt la nuit. Bientôt la fin. Retrouvera-t-on son corps? Mais là c'est bien un mur, ou un mirage. Une porte cède quand il la pousse avec ce qui lui reste de force. Il entre dans le noir, se heurte à quelque chose de résistant, referme la porte, se laisse tomber sur le sol, de la terre durcie. Là sur un autre mur une petite ouverture par laquelle entre de l'ombre moins opaque. Friedrich tâtonne. Une odeur de bois brûlé le guide, des cendres, un foyer de pierres plates. À côté, des genêts secs. Friedrich fouille dans ses poches, un briquet, il le bat, une petite flamme. Dans un coin, de la paille, une couverture mitée. Sans doute une cabane de bergers, ou un abri

pour les voyageurs. Il s'y installe. Plus tard il apprendra que ce lieu était dit «La croix-de-l'homme-mort» qui tous les ans veut son homme. Friedrich ne sera pas celui-là.

Au matin le ciel est dégagé, le soleil éblouit sur l'étendue blanche. Le chemin invisible doit redescendre au revers de la montagne qui ressemble plus à une colline arrondie. Friedrich traverse des champs de neige mais elle ne demeurera pas au sol, elle fond, la saison froide n'est pas encore venue pour de bon. Le sol réapparaît. Friedrich s'embourbe, se dégage, marche plus librement. Des plateaux coupés de vallées s'étendent devant lui.

On peut supposer qu'il les a traversés pendant des jours en gardant à peu près le cap sur le couchant. Peut-être a-t-il fait alors des détours involontaires vers le sud puisqu'il mentionne des cieux plus cléments, des régions riches de vergers, avec des manoirs dans des bosquets au bord des ruisseaux, des hameaux plus rapprochés et accueillants. Une douceur dans le paysage et dans l'air où l'on peut s'abandonner, vivre dans une paix, presque un bonheur. C'est étrange et c'est loin, sans rapport avec le temps et les lieux où sa vie s'est jusque-là déroulée, dans ces villages et ces bourgs où rien ne semblait pouvoir changer, avec leurs petites gens et petites affaires, dans une immobilité qui lui semblait prémisses de la mort, mais il est né là-bas, ses fibres profondes sont attachées là-bas. Cependant, dans les contrées qu'il traverse surgit parfois en lui un sentiment de déjà vu, comme dans une existence antérieure. Ne pourrait-on donc pas vivre autrement, l'âme ouverte vers un monde accueillant où il n'y a plus de violences, de trahisons et de laideur, à deviser avec des compagnons qui comprennent, dans les bosquets où chantent les oiseaux près des eaux vives, à communier dans un même esprit, à aimer dans la confiance? Friedrich est-il donc l'homme de nulle part, «l'homme égaré dans les siècles» comme l'écrira à son tour un poète de notre temps, «ne trouvera-t-il jamais un contemporain»? Parfois il

désespère à cette pensée, parfois l'élan le porte à presque toucher ce monde idéal.

Dans cette partie de ses pérégrinations il a dû connaître bien d'autres aventures et elles ne furent sans doute pas toutes heureuses. Des rivières qui débordent, des passages difficiles en bac, de longs détours pour contourner des ponts coupés, des chaussées impraticables. Des vagabonds, des déserteurs en maraude lestes à manier le gourdin. Friedrich a eu à leur faire face mais parfois une course rapide l'a mis hors de danger. Les haltes de rouliers ne sont pas toujours très sûres. Il y rencontre des braves gens prêts à partager leur pitance ou à lier conversation, d'autres qui croient que l'étranger a les poches pleines d'écus. Des biographes supposent que Friedrich a eu une affaire amoureuse avec une servante. Certes, les filles du pays ont la prunelle langoureuse et un bel étranger comme Friedrich… L'hypothèse est absurde : comment prêter à l'amoureux secret cette faiblesse qui aurait été une déchéance ?

On l'a certainement mis en garde contre les troubles qui continuaient d'agiter la région où les partisans du roi résistaient encore à la République. On parle de troupes envoyées contre les paysans qui ne veulent se soumettre. Il est donc sage d'arriver à l'océan plus au sud, de s'informer de la situation des villes côtières et enfin de savoir où le baron von W. exerce ses fonctions. Peut-être Friedrich longe-t-il la frange des marais et des canaux où glissent les embarcations à fond plat que les pêcheurs dirigent à la gaffe. Elles font lever le gibier d'eau mais il aperçoit un matin des mouettes qui tournoient en larges cercles planés, les premières qu'il ait vues. C'est comme s'il touchait au but ; presque… Il se hâte, aspiré par l'air marin, il a l'imagination pleine de tempêtes qui projettent des flots furieux contre des falaises ruisselantes et voilà qu'il découvre du haut des dunes les vagues qui déferlent calmement sur les longues plages jonchées de varech. Il pense à l'embarquement sur des caravelles à l'ancre au pied d'escaliers et de péristyles de marbre,

qui mettront bientôt la voile vers des horizons dans des ors glorieux. Mais là-bas ce n'est pas Ithaque et ses enchantements, seulement une île basse qui paraît inhabitée et, au pied des dunes, des cabanes misérables avec des filets suspendus et des barques à moitié pourries.

Friedrich suit au plus près la côte, dont parfois le chemin s'écarte vers l'intérieur des terres, puis la retrouve. Il fait halte, il s'allonge sur le sable qui se mêle à ses cheveux, à la limite des vagues qu'il laisse venir jusqu'à lui. Il regarde les nuages où se jouent toutes sortes d'histoires, des créatures fabuleuses, un visage aimé… Un rythme, une pulsation accordée à celle de son cœur, à la course quotidienne du soleil, des vers cadencés. Il s'endort. La marée l'éveille, il reprend son sac, remonte vers les dunes ou la falaise. Là, sur un court terre-plein rocheux, une église solidement assise, à peine plus qu'une chapelle. Tout autour d'elle, des croix sur des tombes tassées en désordre, quelques sarcophages rongés de lichens. Un avant-poste de la terre qui pénètre dans l'océan. Un témoin de la vie, l'esprit qui veille au milieu du champ de la mort… Et à l'infini vers l'ouest, s'étendent d'autres rivages, des îles où l'on vit dans la félicité.

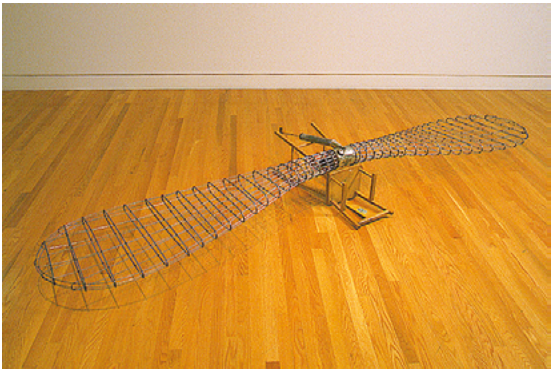
On peut apercevoir l'autre côté d'un estuaire si large qu'on ne sait où il rejoint la mer. Des lourds vaisseaux déploient leurs voiles en le descendant. Ils vont chercher des richesses lointaines, emportent des colons vers les Indes et la Nouvelle-France, ceux qui vont chercher un sort meilleur, ceux qui le trouveront ou qui mourront en des terres inconnues. Certains navires portent en leurs flancs des rangées de sabords où se devine l'embouchure des canons. D'autres remontent l'estuaire, réduisant la voilure aux approches de l'énorme ville bâtie sur chaque rive. D'abord des vignobles étalés à perte de vue, des bâtiments et des maisons qui se resserrent, des quais au long desquels sont amarrés des vaisseaux, toutes voiles carguées, des flottilles de petites embarcations allant de l'un à l'autre, des barques que des matelots poussent à la rame, des coups

sourds, des appels, des rumeurs, des raclements de chaînes, des câbles qu'on enroule.

La ville s'étend loin. Après avoir franchi les faubourgs autour du port, Friedrich découvre l'opulence des beaux quartiers. Pendant plusieurs jours il les parcourt, essayant d'obtenir des indications sur le lieu qu'il cherche. Il frappe à la porte des hôtels particuliers, on ne lui ouvre pas ou on l'éconduit, ou on lui rit au nez. Un officier consent à lui montrer une rue. Une grille donne accès à un parc avec des bassins et des jets d'eau, une allée de buis conduit à un perron. Enfin un vieux domestique empesé dans son plastron blanc entrouvre la porte. Non, Monsieur le baron n'est pas là. Mademoiselle non plus. Monsieur le baron s'est embarqué avec sa famille. Il n'a laissé aucune instruction pour son retour. La lourde porte s'est refermée sur l'arrogant personnage qui devait attendre la venue d'un nouveau maître.

La fin du rêve? On imagine Friedrich errant dans la ville, sur les quais. Sans trêve il regarde les ballots qu'on charge ou décharge, les tonneaux qu'on roule. Il ne sait pas encore que dans certains de ces vaisseaux s'entassaient des esclaves noirs pour la fortune des marchands avant que la République ait mis un terme à ce trafic, et avant qu'il reprenne. Friedrich n'a pas encore vu le fond de l'ignominie humaine. Avec des cris stridents, des mouettes s'abattent en bandes sur une proie dans l'eau. Les hommes sur les ponts, grimpés dans les vergues, chacun occupé à une tâche, muets dans l'effort. À quoi se résoudre? Attendre? Où est-elle? Son père l'a emmenée au bout du monde, en ces Indes dont on ne sait trop ce qu'elles désignent, lui pour des affaires plus lucratives, elle pour l'exil. Friedrich est dans son propre exil. En sortira-t-il s'il revient sur ses pas, s'il reprend le chemin qui le ramènera au pays natal?

On perd ses traces. Quand a-t-il cessé de donner des nouvelles à Sinclair? Des lettres ont dû se perdre ou lui parvenir après de longs détours. Celui-ci espérait, ou il imaginait le pire: l'ami a disparu, il est mort dans un naufrage ou des fièvres, on ne saura jamais quand ni où. Ou bien il s'est lancé dans quelque autre entreprise insensée et il a perdu la raison, peut-être des témoins l'ont-ils rencontré. Avait-il cédé à l'appel du soleil, comme celui qui illuminait la Grèce de son cœur, sa patrie jamais vue? Sinclair demeure avec son chagrin. Avec ses souvenirs, avec des poèmes qu'il relit sans cesse, qu'il connaît par cœur. Avec la phrase que Friedrich a écrite dans une des ses lettres: «Il faut habiter poétiquement la terre».





JEAN-PIERRE CHEVAIS

La douleur du papillon

la vie elle
va pas tant
devant
on
vient pas tant
après
les mots on
a beau dire
ils vont
derrière
y a qu'
à attendre
on les laisse
ra passer
pas trop
les mots c'
est pas comme
nous
ils
se re
tournent
pas

le bruit des mots
quand
on est mort
ça s'entend
quand même
bien
on aurait pour
tant cru mais
non
les mots
ça ne croit
pas ça
dit
peut
être c'est
mieux n'em
pêche quand
on est mort
le bien le mieux
c'est
pas facile
on a beau
dire
les mots
ça dit quelque
fois rien

quand
je suis
mort
j'ai
fermé les
yeux
pas
la bouche
les mots
ça peut vouloir
sortir
faire un tour
rencontrer d'
autres mots
et
rentrer beau
coup
ne sont
jamais ren
trés ils ne
rentreront
plus
ça fait peur sur
tout
quand
je suis mort

les mots
pareil
parfois
ça meurt
en gén
éral c'est
par la bouche
ça se voit
ils pâlissent
vite
souffler de
ssus
ça redonne
des couleurs
on
risque de s'
essouffler an
hélation
suf
focation
les mots
ils aiment pas
les mots
il faut que ça
respire

je préférerais pas
être mort tout
de suite
j'ai
un mot trois
en fait à
vous dire a
près
je rangerai
oh
ça prendra
pas long
temps
si
quelques mots
trop longs
ils
se plieront ja
mais
je les met
trai en
tre nous
ça
fera bien
les mots
pour finir
c'est bien sur
tout les longs

je préférerais pas
ê
tre tout
nu
quand mon
â
me s′
envolera
le corps
il
m′en voudrait
c′est
pas facile en
tre le corps et
moi
il
m′étrille me
crible je
panse re
bouche
au
jourd′hui
on s′évite
de quel côté
elle
est mon âme
je crois savoir
je
dirai rien

je préférerais pas
trop m′
éloigner
la
terre c′
est bon
comme
sous les doigts
elle est
ronde
même
avec des mots
dessus
elle est
ronde
comme
un ventre
s′ils
sont pas
en terre
les mots
ils
grandiront
jamais
j′
aurais pas
dû
faire
papillon







FRANÇOIS THIBAUX

Gel

Picardie, 2010

Le silence. Voilà ce qui nous pétrifia en cet après-midi de novembre, sous le ciel noir, dans ce pays agonisant aux étangs souillés par les détritus des pêcheurs du dimanche et des jeunes couples gavés de pizzas buvant au goulot leur bière chaude ou tirant sur leurs joints jusqu'à tomber à la renverse au milieu des roseaux tandis que leurs marmots jouent et rient sur les berges, non loin du cimetière militaire aux croix impeccablement alignées parsemé de stèles musulmanes ou juives et que longent, sur la route nationale, les camions de betteraves lancés à tombeau ouvert sans se soucier des bêtes qu'ils écrasent.

Le silence. Il recouvrit soudain ce village de pierre blanche et grise autrefois rasé par les obus et les bombes mais reconstruit à l'identique en 1920, après la grande boucherie, avec son église romane éclairée au crépuscule par ses vitraux modern-style classés monuments historiques, Jeanne d'Arc souveraine face au Kaiser prosterné devant la République française au ventre nu déchiqueté par la bête allemande, scènes pompeuses, figées, pourpres, bleues et vertes adoucissant l'enfer des murs extérieurs ornés de monstres impavides, moines au mufle de loup, sirènes ricanantes, chauves-souris, hérons au corps de dragon, béliers, chiens, renards efflanqués,

sangliers, fouines, serpents, chats sauvages. Silence absolu, accentué par les pigeons qui, comme pour souligner la stupeur et la détresse, roucoulaient doucement et parfois s'envolaient, tournaient très vite autour du clocher avant de se poser sur les gouttières, au-dessus de la rosace et du narthex au toit d'ardoise soutenu par des piliers de bois peints d'un rouge sombre, couleur du sang, dans de grands claquements d'ailes qui faisaient lever la tête aux centaines de femmes, d'hommes, d'enfants et de vieillards venus assister aux funérailles de Florence Valsery, notre jolie dame, et de son fils Grégoire, au cercueil si petit.

Là-bas, sur l'Aisne, les péniches soulevaient à grand bruit des gerbes teintées de vase et déposaient sur les rives, au pied des arbres fichés dans la boue, des poissons crevés, des bouteilles de plastique, des capotes anglaises, des poupées nues couchées sur le dos et charriées par le courant, tels des bébés morts. Tous les amis de notre jolie dame étaient là, dans leurs anoraks, leurs manteaux, leurs imperméables, leurs baskets, leurs souliers de jardin, leurs blue-jeans ou leurs pantalons de velours élimés aux genoux. Certains courbés, sans dents, cassés en deux, appuyés sur des cannes ; d'autres obèses, notamment des jeunes mal rasés qui, sur la pelouse dominée par la mairie, la cour d'école et les salles de classe désormais désertes, marchaient en canard pour aller saluer sans un mot des adolescentes au rimmel agressif, paupières noires de vampires, talons hauts, petits seins comprimés par des blousons de cuir, cheveux teints, piercings dans les narines ou sur la langue. Certains fumaient. Restés dehors car il n'y avait plus de place dans l'église surchargée de fleurs blanches qui donnaient la migraine, ils se groupaient sur l'herbe, s'étreignaient, se serraient, s'embrassaient, se tapotaient l'épaule, essuyaient leurs larmes, se souvenaient du sourire exquis de cette jolie mère aux cheveux sombres qui boitait si joliment dans sa jupe et ses mocassins marrons en tenant par

la main son enfant turbulent au père si séduisant et si vite envolé, se souvenaient de son charme, de sa sollicitude, de sa paume sur nos joues, de son rire sans violence.

Son amoureux transi était là lui aussi, en retrait, voûté sur son bâton, de l'autre côté de la rue contre une maison aux volets clos, avec sa canadienne au col relevé, ses longues mèches grises, ses moustaches de Gaulois, ses yeux très bleus grossis par ses lunettes, ses gants de cuir et son épagneul assis à ses pieds, calme, intrigué par ces pigeons qui dansaient avant de plonger vers le clocher, sous les nuages.

Pas un son, pas un soupir ; du moins à l'extérieur. Tous, nous guettions l'apparition des parents de notre belle amie, de sa bière et de celle de son fils. Dans l'église, sous la statue de bois de Saint-Martin rongée par endroits jusqu'à son ossature de fer, au milieu des moineaux desséchés piégés par les vitraux et qu'on avait oublié de balayer, les gens chantaient : des cantiques absurdes que nous n'entendions pas, ânonnés sous la direction de la diaconesse à la tresse de Walkyrie et aux mollets épais révélés par sa robe de nonne au-dessus de chaussures de randonnée d'où émergeaient des chaussettes blanches montant jusqu'aux rotules. Occupé par un baptême dans une paroisse plus prospère, le curé du canton, géant barbu et peu aimable qui, entre dix calvas avalés cul sec, écrase au comptoir cigarette sur cigarette, n'avait pas daigné se déplacer pour bénir les deux cadavres innocents alignés devant l'autel. Quelle importance ? Il n'y a pas de Dieu. Personne ne survivra, hormis Florence Valsery, notre déesse à la voix délicieuse qui, tuée à vingt-huit ans avec son fils Grégoire par un camion fou sur la route nationale, à un kilomètre de chez elle alors qu'elle partait faire ses courses à Soissons au volant de la voiture d'occasion qu'elle venait d'acheter deux jours après avoir passé son permis de conduire, vivra dans nos cœurs jusqu'à la fin du monde.

Dehors, nous attendions. Enfin, ils sortirent. D'abord les écoliers amis de Grégoire, aussitôt rassemblés par Marina, la conductrice du car scolaire, belle plante noiraude aux hanches gigantesques et aux dents de lapin que, sans malice, nous surnommons «la chauffeuse». Timides, en chemise à manches longues, pantalon sombre et baskets blanches, tremblant de froid, un lys à la main, ils formèrent une haie d'honneur, ouvrant la voie à la mère de notre jolie morte. En jupe frôlant ses chevilles, ridée, tout en noir, ses mèches châtain dans les yeux, les traits cireux, elle titubait au bras de son mari aux joues creuses soulignées par sa fine moustache à la Clark Gable. Elle le tirait vers elle. Chaussé de vieux mocassins, il traînait des pieds et, ne sachant même plus où il se trouvait, pleurait. Quel âge avaient-ils? Cinquante, cinquante-cinq ans? Jeunes encore, pas même retraités comme tant d'autres autour d'eux, pleins de vigueur avant ce coup du sort qui, en un instant, les avait anéantis. Vinrent ensuite les corps portés par des hommes robustes. Ils marchaient d'un pas lent, comme à la parade, fendant la foule jusqu'au corbillard garé sur la pelouse où l'on glissa, le petit avant le grand, les deux cercueils.

Enfin, précédés par la druidesse qui, sa tresse platine descendant jusqu'à l'aine et soulevée à chacun de ses pas, semblait, sous les piaillements des corbeaux autour des peupliers, guider un cortège des temps barbares, ressuscitant les guerriers à cheval, les glaives plantés à grands cris au fond des ventres, les boucliers, les poitrails, les casques et les crânes défoncés à coups de hache pour des rois et des causes oubliés depuis des siècles, nous sommes partis derrière le véhicule gris et noir, sous le regard de l'amoureux transi de notre belle amie.

Toujours immobile à côté de son chien, il se souvenait du jour d'octobre où il l'avait rencontrée. Les feuilles étaient rouges, l'air sentait bon la terre retournée. Voûté comme à l'accoutumée, il ramassait les noix géantes qui, ne se conser-

vant pas, finissent dans les caves entre les dents des souris affamées et que nous appelons, par plaisanterie, « les noix Tchernobyl ». Aidée de sa canne qu'elle plantait prudemment devant elle car elle ne voulait pas, quand elle se promenait sans son fils qui aurait pu la soutenir, buter sur les cailloux ou glisser dans les flaques, elle passa devant lui sur le chemin qui longeait la rivière au pont de pierre et lui demanda :

— Que cherchez-vous ?

Il se redressa. Et il lança gaiement, d'une voix éraillée par le tabac :

— Un noyer pensif.

Elle eut un rire tendre et lui dit :

— Qui parfois descend ?

Il répondit, riant à son tour :

— Celui-là même.

Ce fut tout. Depuis, chaque matin, ils se saluaient devant le noyer où ils s'étaient croisés, riaient ensemble avant de se quitter. Puis, tandis que grondait la rivière, ils s'en allaient chacun de son côté, appuyés l'une sur sa canne, l'autre sur son bâton, sans se retourner.

Son chien trottinant à ses pieds, il nous a suivis jusqu'au cimetière sans arbre entouré de champs détrempés par les pluies de la veille, terrain en pente aux tombes sans grâce où nous nous sommes arrêtés. Le trou était creusé près du mur d'enceinte. Des coquillages fossilisés s'incrustaient dans les pierres. Les employés des pompes funèbres patientaient devant la fosse élargie où l'on déposerait les deux caisses côte à côte sur des planches, près du tumulus abandonné par les fossoyeurs. Chacun s'avancerait sans bruit, laisserait tomber une fleur puis irait serrer la main des parents de notre jolie dame debout à quelques pas de la tombe. La diaconesse, le maire famélique dont le genou s'agitait sans cesse, la secrétaire de mairie à l'imperméable serré à la taille et à la nuque si appétissante, si charmeuse d'ordinaire mais grave ce jour-là,

les conseillers municipaux, le propriétaire terrien avenant et distingué en veste de tweed et foulard de soie, l'agriculteur infirme soutenu par ses béquilles, les membres du club des Anciens qui se réunissent tous les jeudis dans l'ancienne école pour jouer au loto en dégustant de la brioche et du vin cuit, le marchand de bois myope, les trois handicapés à la bave aux lèvres et aux doigts recroquevillés, le cantonnier hirsute et tatoué, tous leur diraient quelques mots de réconfort, dans le recueillement, la dignité.

Rien ne se passa ainsi. Au moment où les cercueils descendaient dans la fosse, soutenus péniblement par des cordes qui, en les balançant, couinaient contre le bois, d'énormes gouttes explosèrent sur les plaques de cuivre où s'inscrivaient les noms, les dates de naissance et de décès de notre déesse et de son fils. Avec un bruit sec, les parapluies s'ouvrirent : rouges, verts, jaunes, bleus, violets, pourpres, noirs, blancs, beiges, berlingot. En jacassant, les corbeaux filèrent se réfugier dans la forêt toute proche. Alors, après un moment d'hébétude, la mère de notre belle amie tomba à genoux dans la boue et, tandis que son mari tentait de la relever, hurla, défigurée par les larmes :

— Je suis maudite !

Son cri se répercuta contre la colline, rebondit en écho sous le ciel, couvrit le bruit de l'averse. Toujours à genoux, jambes ouvertes, la jupe relevée sur les cuisses et le gravier déchirant ses collants, elle s'avança jusqu'au bord de la tombe, pour s'y jeter. Elle hurla encore. Répété trois fois, son cri retentit longtemps, chassa les oiseaux, dispersa les trombes, effaça le vent.

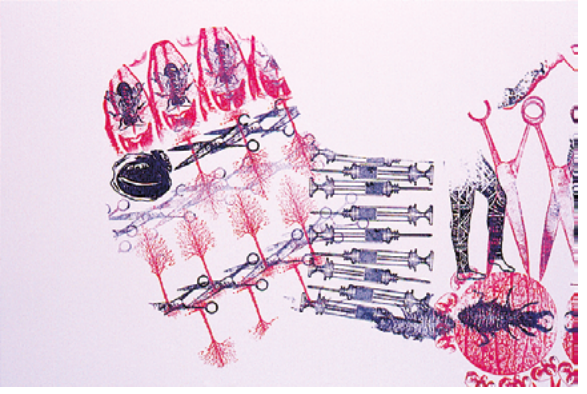
— Maudite ! Maudite ! Maudite !

La suite, nul parmi nous ne s'en souvient, sauf de ça : tête basse, comme toujours, courbé sous la pluie, son bâton frappant l'asphalte, l'amoureux transi de Florence Valsery s'en alla le premier sur la route, son épagneul cassant presque sa

laisse tant il était pressé de regagner leur maison proche de l'étang qui gèle tous les hivers et où, parfois, les pattes prises dans la glace, des hérons meurent de froid.

Ce fut au bord de cet étang que nous l'avons trouvé deux mois plus tard, à l'aube, torse nu, alors que nous buvions à en crever depuis trois jours et qu'il avait fait moins quinze pendant la nuit. Étendu sur le dos, bras étales, il serrait dans la main droite une feuille pliée en quatre où il avait écrit au stylo à bille, en grosses lettres rondes, « Prenez soin de mon chien », demande que nous avons respectée.







GUY BEAUSOLEIL

Aimer ? Avoir su…

Mis bas
tes nerfs à peine éclos
jeté aux machines impavides
tiens ! cet immense cadavre
taille-toi à l'identique
abdique ta chair au profit de l'inexistant
absent à toi-même en Son incarnation

tes élans grincent contre ton incertitude
tu habites ce grincement
ne sais qu'une chose : perplexité
savoir empoisonné
dépiautant ton désir de sa fourrure de tigre

le tuf patient
le labourer fracturer fouir
faire payer au grand ventre
l'outrage inaugural :
naître kyste vagissant expulsé
hors de l'enceinte hors nature
dès lors louche
déloyale

aucun lait assez rassérénant
aucun sacrifice assez sanglant
pour combler l'abysse du soupçon

trahi par le grand ventre
empêtré dans le costume impossible
de l'inexistant
coudre l'au-delà à l'attraction terrestre
tricoter un appareil suturant
les lèvres de la grande déchirure

chimère bricolée que tu baptises
amour

❧

l'inexistant touche au premier chef
mieux que le souffle insoucieux contre ton cou
mobilise mieux que le rut
mieux que ce que tu tiens à bras-le-corps
ce que tu presses contre ta nuit
le faux troussé sous les feux de la rampe

contre l'inexistant l'antidote du don
soudain lever de rideau
indéniable autant qu'un nouveau-né
tigre blanc au zoo des échanges
mais friable hasardé
souvent inaperçu
parmi les flonflons du galop infernal

— *trop beau pour être* susurre
l'inexistant *trop nu trop fortuit*
l'allure désarmée camoufle une ruse
— *s'abandonner un peu pour vaincre beaucoup !*

périlleux frisson de quitter ton socle
sous l'effet du don aventurier
de quitter le spectacle où tu vivais ombre

— apprends-moi comment croire en ta présence
toi qui es parce que j'y crois

— faisons-nous mutuellement don de compagnie
dis-tu dans cette cité obscurcie de mots d'ordre
— s'il t'arrive de prendre les devants crois
en mon vigilant accompagnement
éprouve-le sans preuve
dit ta voix lointaine déjà

l'inexistant sagittaire
crible ton courage de banderilles
ta danse jubilante
se récolte une grêle railleuse
d'hilares piranhas de salon
lacèrent le lien ténu

l'inexistant excite à tuer la survenance
à coups de regards par-dessus l'épaule
l'espace effondré sur lui-même
happe jusqu'au quartz de son regard
comme après une gifle infiniment étonné

l'inexistant rafle ce qui n'existera plus

son regard blessure bleue
descend à reculons épave
sous une égide arctique

au fond des écrans s'égare le vif
tes cris invalides aux lâches mailles
laissent échapper l'immédiat du corps

tu ne sais plus repêcher l'aura
sans y perdre tes mains

lancinante rémanence au centre blanchi de ta fatigue
cette sensation d'une promesse fantôme
sensation fantôme d'un poids de chair bienvenu

dans le silence sidéré
ne reste du chant que la grimace

le don sans emploi part en lambeaux
un rayon laser dissout À Toi pour toujours



aurait-on semé sans ordre de reddition
nourri pour autre chose qu'un autel
dessillé les meurtrières
plébiscité la clairvoyance des tropismes

l'œil aurait-il
ailleurs qu'aux miroirs
établi la flamme et le sein
fondé ses appétits

le piège derrière le masque
les dèches surpeuplées
la rage orange du défoliant
les contes blafards dans les wagons à bestiaux
les contes transbahutés d'amnésie en amnésie
n'eussent été qu'indéchiffrables énigmes
aux yeux incrédules d'hypothétiques enfants

accueillant cette mésange
l'épaule eût mérité son aile

aux violons de la bienvenue
eût répondu la gigue flageolante de l'aube

son pouls accordé à la nage des sèves
la verticale eût gagné son arbre

pourtant malgré la ruine
cette bouche qui alunit
non loin du nombril trépidant
le duvet de l'aine dressé
les cuisses sismiques
les doigts noués aux crins de cavale
le pont suspendu des reins
la poitrine en papier bible tressautante

en un accord majeur
expirer de confiance







MARTIN TAILLY

Sur la langue et l'authenticité
Fragments critiques

1. Que la critique de l'authenticité repose inévitablement sur une authenticité autre, sur une authenticité d'essence critique, peut-être vaut-il mieux, dès lors qu'on le sait et qu'on en a une fois fait l'aveu, simplement le taire et préserver cette authenticité protéiforme de ce que son propre nom évoque maintenant.

2. Du sol, du terroir mortifère, extirper l'authenticité en voie de neutralisation, la déraciner, la déterritorialiser afin de lui redonner, loin des desseins d'émasculation familiaux, le goût de l'indépendance d'esprit et une certaine vigueur critique. Qu'on appelle donc cette authenticité l'inauthentique, et qu'on la défende bec et ongles : ce principe, c'était déjà celui du « Rejeter pour gagner » de Schönberg ; c'était aussi celui qu'Adorno, dans *Philosophie de la nouvelle musique*, formulait ainsi : « Peut-être cet art seul serait-il authentique, qui se serait libéré de l'idée d'authenticité même, de l'être-ainsi-et-pas-autrement. » Face aux ravages causés par cette authenticité : repli en et sur soi, acceptation du *statu quo* de par cette fuite en soi. Face à cette réification dite authentique, l'inauthentique mérite seul le nom d'*art de survie*, comme l'appelle Thomas Bernhard, art de survie qui, aussi impossible et insatisfaisant soit-il, rend seul possible la pensée critique et en constitue l'unique lieu de survivance : l'authenticité est le sol, que dis-je, le tribunal ou l'autel où est incessamment sacrifié l'intellect, la possibilité même de l'intellect. Et Heidegger là-dedans ? Jouant les maîtres d'œuvre, lui l'artisan le plus raffiné de l'authenticité, lui l'authentique des

authentiques, il ne consomme que plus sûrement ce sacrifice, fût-ce outre-tombe, dans la langue trinitaire du paysan, du juge et du prêtre.

3. « Ou l'exagération, ou le renoncement à la connaissance » (Günther Anders). À bien des égards, la critique furieuse qu'Adorno, dans sa *Philosophie de la nouvelle musique*, a adressée à Stravinsky et à sa fausse *Authentizität* apparaît, en dépit de sa valeur intrinsèque, comme une vulgaire ébauche du *Jargon de l'authenticité*. Sans doute Adorno a-t-il recouru dans ces deux textes à ce que Schlegel appelle la *fiction polémique*. Sans doute Heidegger en est-il venu, par une sorte d'élévation vers le bas, à représenter *la sottise objective* et *l'absurdité objective* et à les servir toutes deux avec une intelligence redoutable. Sans doute toutes les puissances diaboliques et tous les maux du dernier siècle se sont-ils cristallisés dans la figure de Heidegger. Mais peut-on imaginer plus belle somme ? Et doit-on retenir notre admiration seulement parce que, sous l'action de la transe ou de la fureur critique, Adorno a amplifié certains coups de pinceaux, infléchi certains traits de la pensée heideggérienne, surdéterminé le jargon, dotant ainsi sa grande fresque et son propos de contrastes saisissants et barbares ? N'y a-t-il pas une malhonnêteté propre à la connaissance ?

4. Lorsqu'il qualifie le joual de seule langue réelle, de seule langue vivante, Gérald Godin parle comme s'il ne savait pas qu'il fut un temps où la langue du Troisième Reich fit de même et s'autoproclama, elle aussi, seule réelle et vivante. C'est l'apanage de l'idéologie d'être seule vivante et seule réelle, l'apanage de la mort-vivance.

5. L'influence de Heidegger se fait sentir bien au-delà des sphères où elle est reconnue et le jargon dont il fut l'un des plus importants idéologues à promouvoir l'ennoblissement

est lui-même une «idéologie» dont l'expression de Réjean Ducharme, «*l'être joual supérieur*», peut apparaître comme l'ironique écho. Cet être joual supérieur signale une tendance fondamentale du jargon de l'authenticité, soit la pensée magique grâce à quoi la sous-langue se renverse en une langue supérieure ou en emprunte l'aura, manière d'enflure, de rehaussement de la petitesse empêchant toute élévation réelle. La transfiguration promise par le joual — ce parler colonisé, industrialisé, mutilé par la domination de l'anglais et confinant à la quasi mutité, ce «jargon montréalais raffiné par le théâtre puis *exploité* par la chanson et le cinéma québécois» (Ducharme) — comment pourrait-on la dire plus absurdement? La promesse du joual! Avoir cédé à une telle idée… Appeler cela une idée… Promesse d'être *supérieur*, et promesse d'être la *langue distincte* d'une nation voulant à tout prix, en raison de son vieux complexe d'infériorité, marquer sa différence ou sa supériorité à l'égard de son origine française ou du reste du Canada… Le jargon n'est jamais que «la langue de tous ceux qui sont étrangers à la langue ou privés de langue» (Adorno), que la chausse-trappe de ce fantasme de langage. Cette promesse de supériorité, les nationalistes, un peu plus conscients sans pour autant faire preuve de lucidité, ont tenté de l'exploiter en fonction de son potentiel de standardisation, ont tenté, cette sous-langue, «d'en faire une sorte de rédemption» (Gérald Godin) par l'*art joual*, de la relever de ses racines colonisées (en l'acceptant et en l'écrivant, sans jamais pour autant s'abaisser à l'exposer à *la motion violente de l'étranger*), pour mieux s'en servir ensuite comme «langue de l'unité» (Adorno), espérant de cette manière, par des chansons, des films, des romans joualistico-nationalistes, arriver à leur fin. Promesse d'être, promesse de l'ascension, de l'accession au soi authentique et au pays à soi par l'intermédiaire du joual-jargon. Ineptie que cette promesse! Laquelle cherche à contraindre toute individualité résistant à son esprit grégaire, et Ducharme, l'inauthentique, l'asocial, le Célibataire — au sens

où l'emploie Deleuze dans son *Kafka* —, n'a pas manqué de la percevoir comme telle. C'est par la voie de l'inertie que l'être-joual atteint à son être supérieur, voire par l'inertie qui pose la grâce comme adéquation à soi, à soi sous l'emprise du joual et de sa promesse. Écouter la promesse du joual équivaut à refuser d'être soi-même cette *grande promesse* dont parle Nietzsche et qui exige une bonne dose d'inadéquation à soi, je veux dire : celle du devenir.

6. Le joual comme jargon de l'authenticité, je n'en veux surtout pas faire l'occasion d'une chasse aux sorcières ni d'un appel à la pureté de la langue. Non. À moins de penser, avec Benjamin, la langue pure comme celle dont s'approcherait la plus impure, la plus dénationalisée et polyglotte. Car seule une pureté de ce genre ne mènerait pas au fascisme de la pureté[1], lequel me tient lieu, en quelque sorte, de sorcière.

7. Le joual comme jargon de l'authenticité ne m'intéresse que comme concept critique et non comme formulation d'un dogme. C'est un usage précis du joual, et pas sa simple présence, qui est visé ici, je veux dire son utilisation *comme* jargon de l'authenticité, utilisation rétrograde, irréfléchie comme langue de l'unité, de l'identité, d'un être-authentique, « reterritorialisation la plus réactionnaire, la plus œdipienne, oh maman, ah ma patrie, ma cabane », comme l'écrit Deleuze à propos du chanteur canadien. Qu'il soit possible de faire du joual un usage créatif, un usage inauthentique, à l'instar de ce que, chacun à sa manière, Céline et Genet ont su accomplir avec l'argot, c'est une évidence, que Ducharme et les premières pièces de Tremblay ont rendue encore plus flagrante.

---

1. « La pureté, c'est le fascisme », écrivait Denis Vanier.

8. La littérature du terroir et la littérature jouale ne s'entendent pas encore *comme une sorte de musique étrangère.* Que ce son trop connu, que ces êtres souffrant de ne pouvoir s'exprimer — ou plutôt d'y être forcés — dans un moignon de langage.

9. « L'authenticité est la mort » (Adorno). Il n'est de prothèse de l'être qui ne le mette également sous tutelle. Et c'est bien ce que — ayant soumis le jargon à une puissance critique hallucinatoire telle que, libre de tirer jusqu'au bout ses conséquences mortifères, affranchi de son socle, il s'autodétruit parodiquement sans laisser pour autant d'être cauchemardesque — Elfried Jelinek donne à voir dans *Totenauberg* et plus particulièrement dans le dispositif par lequel elle a choisi de représenter l'*ethos* heideggérien de l'authenticité. L'authentique — ici Heidegger sous la figure d'un vieil homme — n'atteint à l'authenticité que par la médiation d'un « support » standardisé, d'un support d'être, rendant doublement présent, doublement existant, doublement sous-la-main — « *doppelt vorhanden* » —, et qui est « en vérité une forme de moulage du corps ». En dehors de cet état authentique de *supporté*, voire de *moulé*, qui restreint son libre mouvement à proportion qu'il en est *façonné* et *caparaçonné* — Adorno dans le *Jargon* le surnomme, dans le même ordre d'idées, le Blindé —, Heidegger perd toute stature, en est réduit à ce que masquait un tel support-phallus, c'est-à-dire à son étant mutilé, informe, inconsistant ; il ne tient littéralement plus debout et ne cherche pour se redonner forme, contenance, qu'à panser d'un seul et unique bandage son corps tout entier — « *bandagiert mit einer endlosen elastischen Binde seine Körper* », écrit Jelinek —, comme le ferait un blessé souhaitant mettre fin à l'hémorragie de son être authentique, comme un homme qui viendrait tout juste, l'idole-jargon tombée à la renverse et lui avec, de découvrir à même son corps, mais avec ce réflexe de les camoufler aussitôt, les sévices causés par cet état du monde qu'il avait cru fuir dans son intériorité et auxquels il s'est,

partant, soumis. C'est dire que, tout comme ce bandage, le moulage dans lequel s'enchâsse comme en lui-même l'ontique, qui l'enveloppe, qui le momifie alors qu'il prétend en redoubler la présence, redoubler son existence authentique comme sous-la-main, apparaît comme le lieu d'un étrange dédoublement, d'une habitation pour le moins spectrale où l'on se doit d'être « presque logé dans le miroir [*beinahe untergebracht im Spiegel*] » (Jelinek). La question se décline comme celle de l'ipséité, où l'on doit s'ajuster de son mieux au médium de sa soi-disant reproduction — ce moulage de soi, d'un soi plus véritable encore —, s'effacer devant *son* image dans le miroir, et habiter dans l'absence de soi le support-jargon de l'être authentique propre à tout le monde. L'identité se paie ici, comme toujours, par la mort. L'être authentique se révèle dans sa finalité, et il ne connaît pas d'autre mode que celui de la finalité, être-pour-la-mort, comme clôture absolue, comme fin du devenir, prison de l'être. Et cet être-pour-la-mort dont l'ipséité authentique ne constitue qu'un doublon, Adorno l'assimile, même si Heidegger s'en défend, à l'ipséité du *Je* fichtéen : « Le « je » de l'idéalisme, qui se pose lui-même absolument et qui consiste entièrement en lui-même, devient, comme Hegel l'a reconnu, sa propre négation et se fait semblable à la mort. » Médium subreptice de la mort, le jargon est le miroir grossissant et clinquant où l'on ne sent peu à peu son être diminuer et où l'on finit par disparaître dans l'autoglorification d'un soi toujours égal à lui-même.

10. Du point de vue de l'authentique, l'étranger n'apparaît jamais que sous la forme de l'inauthentique et n'a aucune valeur en soi. L'authenticité n'entretenant que peu ou pas de liens avec le processus dialectique de la *Bildung*, elle est plutôt un miroir où le reflété n'a qu'à devenir une fois pour toutes son reflet authentique (ce reflet indépendant du reflété)… Une fois pour toutes, c'est compris !

11. La pollution heideggérienne, c'est l'onanisme du *Stichwort*, du mot-vedette, du mot-clé ! Du mot qui, autonome, s'enfle jusqu'à prendre la phrase en otage. Du mot qui, tout gorgé de sang et empêchant en elle la bonne circulation du sens, en signale par sa vanité la vanité même. Sans doute trouve-t-on l'origine de cette pratique polluante du *Stichwort* dans la volonté heideggérienne d'égaler les maîtres anciens et de créer ce que, fétichiste, nominaliste, il Price le plus chez eux : les *Grundworte*, ces paroles d'origine, mots fondamentaux ou, littéralement, mots-sol. Mais cependant rien de commun entre ces deux types de mots : le *Stichwort*, sorte de « négatif *enflé* en substantiel » (Adorno), ne fait que s'accoutrer du prestige passé des *Grundworte*, que se fantasmer mot-sol-et-racines-de-l'être ; il est l'impuissance inflationniste, l'impuissance dans son indétermination totalitaire, l'impuissance érigée du dehors en autorité – et Adorno de bien insister sur cette ruse du « commencement au dehors » de la philosophie d'Heidegger, sur cette religiosité art déco ayant pour but de rendre sa pensée aussi inattaquable que la foi. Les phrases de Heidegger, toutes provinciales qu'elles sont, ne servent pas à signifier : elles forment plutôt cet environnement maussade et idéal où, avec la grâce empruntée d'un *Kyrie*, le *Stichwort* émergera d'autant plus emphatique et sonore qu'il y sera incessamment matraqué. Ce qui montre comment le jargon va à l'encontre de la physique même de la langue et de son fonctionnement dialectique. La pollution heideggérienne, c'est l'onanisme du mot prétendant relever de la Révélation, de la *métaphysique de la langue*, c'est l'être-authentique par un sexe-matraque répandu (prothèse de l'être), l'impuissance érigée qui s'érige en absolu, en existentiel, le sacre de l'être *sexionné*. Puisse Adorno avoir raison lorsqu'il affirme que « le non-vrai se trahit de lui-même dans l'enflure ».

12. Socrate m'eût semblé moins antipathique si le fait de ne rien savoir, de dialoguer comme à part soi, si tout le jeu de son ironie, le fait d'exister lui-même continuellement aux limites du néant et d'y exposer les autres comme à une liberté l'avait rendu — lui, sa langue, ses argumentations — un tant soit peu beckettien.

13. La philosophie de Socrate telle que l'a conçue Kierkegaard marqua de par son ironie un commencement faisant fi de ce qui venait avant, un commencement philosophique sans origine, hors de l'État — mais qui y succomba pourtant —, hors d'une lignée des pères et de la vie de famille, et qui instaura plutôt une relation d'individu à individu, créant ainsi l'individu dans toute sa liberté. Il est regrettable qu'aussi peu de commencements aient eu lieu par la suite, et que nous soyons, pour reprendre en la modifiant à peine l'injonction de Herder, condamnés à toujours jouer les nains du présent sur les épaules des géants du passé.

14. La « faiblesse noblement humaine » (Herder) qui, sacrifiant, comme il se doit, au culte des ancêtres, prône la supériorité d'une famille sur une autre, culmine dans ce regrettable mais, selon Herder, fertile dénouement : la guerre. Toujours, chez lui, la mentalité familiale prédomine sur ses conséquences — la faiblesse noblement humaine dût-elle mener tout droit à l'inhumanité, à l'Holocauste.

15. Si, en tant qu'elle relève d'une épreuve de l'étranger qui n'est pas qu'apparente (ne menant pas seulement du même au même), la *Bildung* permet l'élargissement de la langue et de l'être, la *Dichtung* moderne, qui constitue un de ses médiums — voire le médium-de-la-réflexion par excellence, selon Benjamin —, reconnaît les limites de ce perfectionnement peut-être infini, mais infini dans le vide, en est obsédée et crée bien

souvent par soustraction, par quelque inauthentique appauvrissement syntaxique et lexical. Paraissent bien pauvres la richesse et la pauvreté qui brisent l'idole de la richesse. Continuant néanmoins d'y participer, et ce, tant qu'elles constitueront des expériences objectivées de savoir, les œuvres modernes comme celles de Jelinek, Bernhard et Beckett n'y croient cependant guère, qui travaillent plutôt à l'éclatement de la *Bildung*, à en montrer l'impossibilité… et l'histoire leur donne entièrement raison. La *Bildung* a beau être, comme le disent les Romantiques, l'essence de l'esprit, celle-ci est oubli, vanité, faillite perpétuelle. Se faisant un devoir de sans cesse rappeler à l'humanité que l'homme et sa *Bildung* idéaliste n'ont su tenir promesse, l'art accepte dès lors sa situation paradoxale d'être ce qu'il y a de plus ridicule et de plus sublime, comme dit le Reger de Thomas Bernhard, d'être le plus admirable déchet de l'esprit humain et d'avancer « pas à pas / nulle part / nul seul / ne sait comment / petits pas / nulle part / obstinément ».

16. La langue pure et la langue bestiale n'ont rien en commun sinon qu'elles expriment une vérité sans jamais passer par l'impureté d'un contenu. L'incommensurable de la Révélation chez Benjamin. L'absolu de la douleur et du cri chez Herder. Toutes deux langues de l'identité avec l'indicible.

17. Épique complainte de l'éros territorial et national — éros de la *Heimat* —, d'un éros œdipien rien moins qu'excitant où l'acte sexuel est dépeint comme labour de la terre meuble, de la mère nourricière, comme tangage-gésir avec une femme-pays(age) fantasmée comme fille — « tu seras heureuse fille heureuse / d'être la femme que tu es dans mes bras […] ton corps tiède de pruche à mes bras pagayeurs » — et dont Miron aspire à être à la fois le père (fondateur) cueillant les prémices de son propre fruit, l'amant-orignal-bramant et l'accouché enfin rendu à sa *présence pleine* (il en va du fantasme nationaliste) —,

La Marche à l'amour ne manqua pas d'agréer tout particulièrement à un peuple recherchant, comme le poète lui-même, à rehausser son amour-propre par l'entremise du propre désiré comme si c'était l'amour de l'autre, par l'entremise d'une certaine projection idéalisée, héroïque, de soi — « je corrige notre vie […] moi qui suis charpente et beaucoup de fardoches / moi je fonce à vive allure et entêté d'avenir » —, d'un certain rachat du passé colonisé. S'il convient de son échec comme du principe de réalité, ce poème d'une marche qui au final ne se présente pas comme atteinte mais attente envers et contre tout ne s'est pourtant pas dégagé, malgré ce qu'il prétend, *de sa fausse auréole.* Son mouvement même, bien plus que poétique, est celui-là qui se plaît à auréoler. Et cela se révèle dans la relation ambiguë qu'entretient le poème avec l'étranger, qui ne lui sert qu'à transfigurer le propre — « le monde entier sera changé en toi et moi » —, le folklorique et les régionalismes — « ma ceinture fléchée d'univers / ma danse carrée des quatre coins d'horizon ». Le terroir se veut ennobli de l'universel : le terroir-monde. Et tout se passe en effet comme si Miron, qui s'est lui-même à certaines occasions qualifié de poète régionaliste, ne voulait que les réactualiser, les faire passer, les reterritorialiser, ces mots du terroir, dans la modernité et ainsi les porter au pinacle, comme sa ceinture fléchée et son set carré. L'étranger, chez Miron, c'est des emprunts formels à ce qui est reconnu comme propre à la modernité poétique, ces formes établies mises au service du rachat des régionalismes, d'une réappropriation rétrograde de l'histoire. En comparant, dans un entretien, son usage du folklore à celui de Béla Bartók, et en cherchant à se justifier par l'autorité d'un pair, Miron témoigne de sa mécompréhension, éclairante quant à son esthétique, à l'égard de ce qui fait la modernité même du compositeur hongrois. Lequel ne recherche pas dans le folklore un bas matériau, historique et populaire — le folklore comme lieux communs —, à rédimer esthétiquement

et pouvant servir l'affirmation d'une identité nationale jusque-là diminuée, mais plutôt un matériau encore à lui inconnu où survivrait quelque chose de la liberté, un matériau musical ayant été soustrait à la standardisation temporelle, rythmique et tonale opérée par plus de trois siècles de musique occidentale. «En contraste avec les manifestations de l'idéologie *Blut und Boden* [le sang et le sol], la musique véritablement ethnique [*wahrhaft exterritoriale Musik*] — dont le matériau […] s'organise autrement que la matériau occidental —, contient une force de distancement qui la rattache à l'avant-garde, et non à la réaction nationaliste» (Adorno). La manière de Miron, celle de l'avant-dernière-garde régionaliste, relève évidemment de cette réaction nationaliste, d'une sorte de néoclassicisme ou, plutôt, de néo-terroirisme lyrico-épique qui n'a rien d'une écriture de l'étranger, de l'extraterritorialité, mais tout de celle qui ne s'entrouvre que pour mieux se refermer sur soi, que pour mieux chanter les louanges de son enracinement. Le rapport de Miron, qui se rêve maître, classique, authentique fondateur, à la *littérature mineure* de Deleuze se borne, sauf en de rares exceptions, à celui d'un contexte, l'aliénation et la colonisation du Canadien français, que son esthétique s'empresse d'ailleurs de démentir dans le rehaussement : « L'érection est présente dans de nombreux poèmes. L'orignal est le grand phallus de nos forêts. S'ériger correspond pour moi à la dynamique même du langage qui veut se fonder comme souverain. S'ériger, c'est d'abord faire voler en éclats une situation coloniale qui dévirilise l'homme, puis c'est fonder.» Mais, bien sûr, le langage ne s'avère jamais assez souverain pour que l'érigé puisse oublier qu'il ne s'érige pas dans le réel, ou l'est toujours trop pour que l'érigé ne se sente pas complètement coupé du monde. Et l'idée d'affronter à la manière d'un Kafka, d'un Beckett, voire d'un Ducharme, de manière solitaire, son impuissance réelle dans une véritable expérience langagière, c'est-à-dire dans une expérience se nourrissant des

tensions entre le réel et son expression, entre la forme et son contenu, et qui ne soit pas qu'une consommation fantasmatique — imparfaite, soit, car cette consommation jargonnante se manifeste plutôt comme un entre-deux où la dévirilisation côtoie de près le *je* emphatique des poèmes —, une telle idée lui aurait été insoutenable. Déjà, sur le mode du fondateur érigé, Miron n'aura écrit qu'avec peine, dans une angoisse convulsive, une œuvre somme toute relativement mince.

18. Il y a un *faire souche* (Herder) de la langue maternelle et de tout ce qu'elle impose — sacrifice et abnégation — dans la perpétuation de sa dite perfectibilité infinie. Un faire souche de cette langue familiale qui transmet en même temps que sa dite perfectibilité infinie son assujettissement préalable — celui de la famille toujours déjà résignée — aux puissances existantes comme aux « puissances diaboliques à venir » (Deleuze). Un faire souche qui ne concorde pas avec l'idylle herdérienne du pouvoir langagier mais qui, fascisme de la langue, dirait Barthes, est une coupe à blanc de nos possibilités (et cette image, c'est presque du Miron : « moi d'aplomb à bout de force / d'écorché d'écorçures là dressé / dans la coupe à blanc de nos existences ! » ; un faire souche qui nous fixe être-tronc à proportion que nous nous enracinons avec lui).

20. Une nation s'accouchant elle-même par le jargon ne peut exister autrement que mort-née.

ANDRÉ RICARD

Signifier l'époque

Présentation de Robert Lepage
à l'occasion de la remise de la médaille
de l'Académie des lettres du Québec[1]

De Robert Lepage, créateur d'une très personnelle poésie scénique, on sait qu'il est à la fois auteur, acteur, metteur en scène de théâtre, de shows rock et de cirque, réalisateur aussi de films, qu'il est polyglotte, qu'il jouit, à travers le monde, de beaucoup de considération (ses réussites et les récompenses qu'elles lui ont values rempliraient des pages), qu'il est directeur d'une compagnie à l'étonnante ubiquité, simultanément active, comme il arrivera, à Essen, à New york, Barcelone, Vancouver, Lyon et Tokyo. On connaît l'intense productivité de la Caserne, où sont développées toutes les créations d'Ex Machina. La compagnie mettait dernièrement en circuit, après *Lipsinch* et *Le dragon bleu*, le premier volet d'une œuvre quadripartite inspirée du jeu de cartes. *Pique* inaugure cette série de pièces où les nombres et leurs combinaisons renvoient à la fois à la culture arabe et au monde de l'accumulation. Le déroulement de *Pique* conduit alternativement dans deux métropoles érigées sur les sables du désert, Las Vegas, parodie grotesque

1. La cérémonie de remise des prix de l'Académie des lettres du Québec et de sa médaille annuelle a eu lieu le 27 septembre 2012 à l'auditorium du Centre des archives de Montréal.

des valeurs occidentales, et Bagdad, bombardée par l'administration Bush pour y hâter la venue de la démocratie.

On accorde volontiers aux œuvres dramatiques signées Robert Lepage, accessibles et profondes, toujours en phase avec l'époque, d'avoir remodelé les arts du spectacle. Après le théâtre, le cinéma, les variétés, pour compléter le tour du jardin, l'étonnant concepteur ne se devait-il pas d'aborder le drame lyrique? Dans une entrevue qu'il accordait à Radio-Canada, le directeur d'Ex Machina admettait que l'opéra, dont l'auditoire se raréfiait, l'avait longtemps sollicité avant qu'il considère s'y aventurer. Sa hardiesse, pour une fois, se tenait sur la réserve: les metteurs en scène l'avaient trop bien prévenu de l'ancrage dans l'inamovible de la tradition opératique, du chef d'orchestre gardien de l'orhodoxie, des chœurs, lourds à déplacer, des ténors sourcilleux, des divas aux nerfs fragiles… Il accepte pourtant en 1992 d'affronter la bête… et de faire mentir la rumeur. Pour la Canadian Opera, avec une riche imagerie, il met en scène à Toronto les poèmes lyriques de Béla Bartók et d'Arnold Schöenberg. Une révélation. Et nous voici, dix ans après cette lancée, privés de la présence de notre lauréat, engagé qu'il est à transposer à New York *La tempête,* qu'il a montée en juillet à Québec au Festival de l'opéra, et qu'il reprend en octobre au Metropolitan, là même où il faisait émerger ce continent musical et scénique qu'est la *Tétralogie* de Wagner.

Internationalisée, Ex Machina produit avec des moyens considérables. Le nom même de la compagnie révélerait une fascination pour la machinerie de scène, et *La tempête,* dont Robert Lepage campe l'action à La Scala de Milan, fait appel à la machine théâtrale des XVIII^{e} et XIX^{e} siècles aussi bien qu'à l'ingénierie moderne. Contrairement à ce qu'on pourrait croire, cependant, l'usage, aujourd'hui très poussé à Ex Machina, des disciplines et des modes intemporels d'expression, tout comme la reconnaissance des moyens acoustiques et visuels

les plus sophistiqués, s'ils servent à caractériser l'art de Robert Lepage, ne lui sont pas consubstantiels. Ni le chant, ni la danse, ni les ombres, ni les arts martiaux, ni les marionnettes… ne figuraient parmi les recours auxquels il faisait appel lorsqu'il a acquis la célébrité, laquelle, on le sait, lui advint très tôt. Déjà connu au titre d'improvisateur surdoué grâce à la diffusion des matchs de la Ligue nationale d'improvisation, le public du théâtre, à son tour, a eu l'intuition d'un talent peu commun dès les premières inventions signées Lepage, livrées dans le dénuement habituel aux jeunes compagnies.

Son activité, depuis, tient d'une telle exubérance qu'il est hors de question de prétendre en faire même le survol. Je tâcherai seulement d'évoquer sa contribution magistrale au théâtre. Aussi bien est-elle axiale, les autres lieux de création et d'intervention, les films même, étant issus de cette démarche primordiale toujours occupée, pour l'essentiel, d'étendre sa capacité à signifier l'époque.

Elle débute précisément en 1984, un an après les études au Conservatoire de Québec, alors que Robert Lepage se joint au Théâtre Repère. *Circulations,* une première œuvre originale, y obtient un succès instantané. Bien que née du théâtre d'improvisation, qui demeure depuis plus d'une décennie la voie créative la plus empruntée par le jeune théâtre, cette fiction dramatique s'en démarque tant par le propos, qui exclut la revendication, que par la facture unitaire, laquelle contraste avec la juxtaposition de fragments, usuelle dans la création collective.

Récurrent chez Lepage, le thème du déplacement géographique confère son titre à cette pièce, quête d'une jeune femme qui se met en route vers les États-Unis pour débrouiller les fils d'une histoire familiale compliquée. Réseau routier et système veineux se superposent dans un jeu de transparence qui deviendra typique de la manière Lepage, où le subjectif

pénètre et envahit le domaine du factuel. L'auteur s'y met en scène ; le geste, la voix, la diction, le jeu en somme si peu « théâtre » de Robert Lepage fait l'épreuve de son efficacité.

Les membres du Repère se divisent sur l'à-propos d'une hasardeuse tournée pan-canadienne. Or, avec humour, la pièce parle français et anglais, elle s'accompagne d'un commentaire sonore assidu du compositeur Bernard Bonnier : la nouveauté du jeu, de la mise en situation des épisodes, l'apport inventif d'une technique pourtant rudimentaire (Lepage s'y affirme déjà comme un magicien de la lumière), tout étonne, et le spectacle gagne une adhésion unanime. Une première réalisation scénique marquée du sceau de Robert Lepage, lequel précise cependant travailler en collectif, une méthode qui prévaudra même pour les spectacles solo que seront *Vinci*, *Les aiguilles et l'opium*, *Elseneur* et *La face cachée de la lune*.

Sucèdent immédiatement à *Circulations*, *La Trilogie des dragons* et *Les plaques tectoniques*, qui battent la marche à ces compositions au long souffle, fruits mûrissants de la pratique rebelle des années de contestation, spectacles dont les occurrences sur les scènes du monde se chevauchent. La technologie de pointe mariée à la représentation reste à venir, mais il s'y révèle un plaisir d'inventer mettant en œuvre toutes les ressources du jeu mises au jour dans la période des collectifs d'improvisation. La scène est redevenue un espace et un lieu de questionnement sans limites. *La trilogie des dragons* transporte les spectateurs de l'ancien quartier chinois de Québec jusqu'à Toronto et Vancouver pour faire dialoguer l'Extrême-Orient et l'Occident de même que la guerre et la paix. Œuvre qui fait la synthèse des recherches conduites depuis 1970, la *Trilogie* est destinée à un parcours international qui sanctionne le génie de Robert Lepage et révèle une équipe immensément douée, interprètes et en même temps concepteurs qu'on verra impliqués dans les multiples aventures théâtrales conduites sous cette gouverne.

En 1989, rompant avec le Théâtre Repère, dont il était codirecteur, Robert Lepage accepte la direction, à Ottawa, du Théâtre français du Centre national des arts. Il y poursuit, avec *Les aiguilles et l'opium*, son travail de création, tout en s'adonnant à la mise en scène de pièces du répertoire. Les quatre Shakespeare de 1992 révèlent une profonde affinité avec le poète et dramaturge élisabéthain et valent au metteur en scène et créateur l'invitation du Royal National Theatre de Londres. Il entame la même année une brillante carrière de mise en scène à l'opéra.

De retour à Québec, il fonde sa propre compagnie, pour laquelle il cherche un nom où ne figurerait pas le mot théâtre, entendu que la multidisciplinarité définit son travail. Dans *Les sept branches de la rivière Ota,* il joue savamment des pouvoirs hybrides de la scène, lumière, mime et chant. Il incorpore la technologie à ses inventions, il y mêle bientôt les ressources des traditions théâtrales asiatiques. Cette mixité a toujours en vue de prolonger l'acteur, de densifier et dynamiser une thématique actuelle, elle est à l'effet aussi de tracer et d'affermir le fil narratif, qu'on lui doit d'avoir renoué. Les spectacles d'Ex Machina, désormais coproductions mêlant artistes et artisans de toute provenance, séances de longue durée pour plusieurs, multiplieront les épisodes et, fascinées par l'ailleurs où conduisent les destinées individuelles, trameront une expansion romanesque arborescente bientôt conduite sur plus d'une génération.

Il est à remarquer à quel point, des *Aiguilles et l'opium* au *Projet Andersen*, Robert Lepage demeure partisan des raccourcis et cumuls de personnages caractéristiques du théâtre d'improvisation, comme de même il reste fidèle aux développements autobiographiques. Ce qui typiquement s'observe dans *La face cachée de la lune*, solo discrètement soutenu par une imposante ingénierie, mais dans lequel le rare mobilier scénique se transforme sous nos yeux à la façon dont le théâtre d'improvisation

en usait. Ainsi, la planche à repasser, symbole de la vie célibataire, se transforme-t-elle en scooter pour filmer en travelling latéral les Plaines d'Abraham, puis, pour l'exercice de mise en forme, en vélo stationnaire, et en quelques autres utilités encore, toutes associées à l'existence étroite d'un antihéros dépressif, lequel, avec la même spontanéité, endosse le personnage de la mère, puis l'identité, pontifiante, du frère.

Tout en bouleversant les codes de la pratique institutionnelle, Robert Lepage réintègre les atouts millénaires de l'expression dramatique. Il fait éclater le cadre de scène par l'appel à la vidéographie et à l'infographie, comme, plus généralement, il métamorphose l'espace théâtral, qu'il démultiplie grâce aux techniques évolutives et à la mécanique cinétique.

Tant par sa manière que par ses contenus, actuels et insolites, Robert Lepage, en allant au-devant de l'époque, a gagné un nombreux auditoire à une pratique qui battait de l'aile. Et il est remarquable que le public le suive aussi bien dans le théâtre de répertoire et au théâtre lyrique.

C'est à un artiste inépuisable, à un créateur multidisciplinaire qui a mis en dialogue la culture québécoise avec les cultures du monde, c'est donc à Robert Lepage que l'Académie des lettres, pour l'année 2012, décerne sa médaille.



ROBERT LEPAGE

Discours de réception de la Médaille décernée par l'Académie des lettres du Québec[1]

Monsieur le président,
Membres de l'académie,
Distingués invités,
Chers amis,

Lorsqu'on m'a annoncé l'intention de l'Académie des lettres du Québec de me décerner sa prestigieuse médaille, je ne vous cacherai pas que ma première réaction fut l'étonnement. En effet, si mes créations ont souvent été appréciées et même parfois primées à travers le monde, le travail du texte et la finesse de la langue ou des dialogues ont rarement été cités comme les marqueurs caractéristiques de mon œuvre. C'est donc avec énormément d'humilité que j'accepte de figurer sur la liste des récipiendaires auprès des Gabrielle Roy, Félix Leclerc, Gilles Vigneault, Roland Giguère, Françoise Sullivan et François Ricard, pour ne nommer qu'eux. J'ai ces auteurs et penseurs en très haute estime. Pour moi, leurs œuvres constituent des phares permettant à la fois de tracer les contours

1. La cérémonie de remise des prix de l'Académie des lettres du Québec et de sa médaille annuelle a eu lieu le 27 septembre 2012 à l'auditorium du Centre des archives de Montréal.

des côtes de notre Francophonie et, aussi, de nous guider lorsque nous perdons le cap.

Très humblement, je doute que les traces littéraires de mes créations aient l'écho de celles d'un Gaston Miron ou d'une Germaine Guèvremont. Mais voilà, je me doute bien que l'Académie a un intérêt plus grand en me décernant cet honneur que celui d'épingler mon nom au sein de cet aréopage prestigieux. Comme vous le savez certainement, je fais partie de ces dramaturges et metteurs en scène pour qui le texte n'est pas une œuvre en soi, indépendante et précédant le spectacle. Dans le travail de création, je refuse d'établir une hiérarchie de valeurs entre les différents éléments composant un spectacle. Ainsi, pour moi, le travail d'écriture se déroule sur scène, là où se mélangent les langues, le texte, la mise en scène, la vidéo, la musique, les chorégraphies, la lumière… chacun des arts du spectacle se présentant comme autant de vocabulaires et de grammaires nous permettant de former le récit. Mes spectacles sont de véritables carrefours où se rencontrent des créateurs venus de tous les coins de la planète où le français côtoie l'anglais, l'allemand, l'espagnol, le danois, l'arabe et le mandarin. Et cette caractéristique est vraie depuis mes tout premiers spectacles. Et c'est pourtant là justement ce qui m'intéresse : voir comment notre Francophonie, ne serait-ce qu'au plan du territoire, est marquée profondément par d'autres langues… Historiquement par l'anglais, bien entendu, mais par de plus en plus de langues aujourd'hui alors que les hommes et les cultures migrent et se déplacent si facilement. Et ce constat est aussi vrai à l'inverse, quand j'ai le bonheur de travailler dans d'autres langues comme le russe, le roumain ou le vietnamien et que j'y entends la présence du français dont on repère les traces non seulement dans les échos linguistiques mais également dans l'organisation de la pensée.

Je suis pour une Francophonie ouverte, plurielle et sans complexes, car à mon sens la meilleure façon de préserver

une langue n'est pas de l'isoler, mais de la laisser se transformer et se dynamiser au contact d'autres langues, tout en sachant préserver le souffle, l'intelligence et l'articulation de la pensée qui lui est propre. Et c'est là un défi des plus délicat. J'en déduis donc qu'en me décernant la Médaille de l'Académie des lettres du Québec, on souhaite souligner que la Francophonie en Amérique n'est pas uniquement une question de rectitude linguistique mais également un agrégat complexe et bouillonnant fait d'une multitude de cultures, d'économies, de rencontres, de pensées, de religions, de symboles, de sentiments, de musique et, bien entendu, de mots et de poésie. Voilà pourquoi je pense que l'action de l'Académie est essentielle… et, surtout, c'est pourquoi j'accepte cette distinction que vous m'offrez aujourd'hui avec un immense plaisir.

En vous remerciant sincèrement.



Notices biographiques

Guillaume Asselin est écrivain et chercheur. Il fera bientôt paraître un essai consacré aux *Métamorphoses de l'au-delà*. Dans le collectif *Puissances du verbe* (VLB éditeur, 2007), qu'il a codirigé avec Pierre Ouellet, il explorait les rapports entre écriture et chamanisme. Membre du comité de rédaction des *Cahiers littéraires Contre-jour*, il enseigne la littérature au Cégep Marie-Victorin. On peut lire l'un de ses textes de fiction dans le nº 135 des *Écrits* ainsi que des poèmes dans le collectif *L'engagement de la parole* paru chez VLB éditeur en 2005.

Guy Beausoleil est poète, dramaturge, metteur en scène, animateur radiophonique et chargé de cours à l'École nationale de théâtre, à l'UQÀM, à l'Université Concordia ainsi qu'à l'Université d'Ottawa. Il a publié de nombreux textes en revue, notamment dans *Les écrits*, et traduit de l'anglais une pièce d'Eugene Lion, *Chrysanthème*, parue chez Dramaturges éditeurs en 1997.

Roland Bourneuf est né à Riom, en France, et vit à Québec. Il a enseigné à l'Université Laval de 1962 à 1994. Il a publié des romans (*Le chemin du retour* et *L'ammonite*), des recueils de nouvelles (*Reconnaissances*, *Mémoires du demi-jour*, *Chronique des veilleurs*, *Le traversier*), un récit (*La route innombrable*) et des essais (*Venir en ce lieu*, *L'usage des sens*, *Pierres de touche*, récompensé par le prix Victor-Barbeau de l'Académie des lettres du Québec en 2008, et *Points de vue*).

Jean-Claude Brochu est né à Québec en 1961 et enseigne le français au cégep Édouard-Montpetit, à Longueuil, depuis 1990. Il a rédigé un mémoire de maîtrise sur l'intimisme dans les romans de Julien Green et a collaboré à divers ouvrages collectifs de même qu'à plusieurs revues littéraires québécoises.

Jean-Pierre Chevais est né en France en 1943 et vit dans le Pas-de-Calais. Poète et éditeur, il codirige les éditions Rehauts et l'Atelier la Feugraie, où il a publié plusieurs recueils de poésie, dont *Elle aura ton visage* et *Moments venus* (1989), *Figures de la première humanité* (1993) et *Précis d'indécision* (2007). On lui doit également *Seuils* (Folle Avoine, 1998) et des livres d'artiste parus au Temps volé et à La Canopée.

Domingo Cisneros est né à Monterrey au Mexique en 1942 et a émigré au Canada en 1968. Artiste et écrivain d'origine tepehuane, il s'est installé à La Macaza, dans les Laurentides, au début des années 1970, où il a enseigné au collège Manitou dédié à la formation artistique des autochtones. Considéré comme l'un des chefs de file de la renaissance de l'art contemporain amérindien, il a exposé dans de nombreux musées au Canada et à l'étranger. Le nº 136 des *Écrits* présente une abondante iconographie de son œuvre plastique et de larges extraits d'un roman à paraître intitulé *La parabole*.

Marie Cosnay est née à Bayonne, en France, en 1965. Professeure de lettres classiques et traductrice de textes antiques, elle est poète, romancière et essayiste. Auteur d'une vingtaine de livres, depuis *Que s'est-il passé?*, paru en 2003 chez Cheyne Éditeur, jusqu'au plus récent, *À notre humanité*, publié chez Quidam en 2012, on lui doit entre autres *Villa chagrin* (Verdier, 2006), *André des ombres* (Laurence Teper, 2008), *La langue maternelle* (Cheyne, 2010) et *Comment on expulse. Des responsabilités en miettes* (Éditions du croquant, 2011), auxquels s'ajoutent des livres numériques sur Publie.net : *L'allée du bout du monde* (2010) et *Noces de Mantoue* (2012).

Cédric Demangeot est né en France en 1974. Co-fondateur de la revue *Moriturus* (2001-2005) et fondateur des éditions fissile, il est poète, romancier et traducteur. Proche du poète Guy Viarre (1971-2001), dont il a édité l'œuvre posthume, il est l'auteur d'une vingtaine de livres depuis 1998, où a paru *Désert natal*, chez Fata Morgana. On lui doit entre autres *Nourrir querelle* (L'Obsidiane, 2000), *& cargaisons* (Grèges, 2004), *Sale temps* (Atelier La Feugraie, 2011) et *Une inquiétude* (Flammarion, 2013).

Roger Des Roches est né à Trois-Rivières en 1950 et vit à Montréal depuis 1968. Poète et romancier, il a publié une trentaine de livres depuis 1970, date où a paru son premier recueil de poèmes, *Corps accessoires*. Plusieurs fois finaliste au prix Émile-Nelligan, il a reçu le grand prix de la poésie du *Journal de Montréal* pour *La réalité* (1992), le grand prix du Festival international de poésie de Trois-Rivières pour *Nuit, penser* (2001) et le prix Terrasses-Saint-Sulpice de la revue *Estuaire* pour *Dixhuitjuilletdeuxmillequatre* (2008). Parmi ses romans, mentionnons *La jeune femme et le pornographe* (1991) et *Le rêve* (1997), qui s'ajoutent à de nombreux récits écrits pour la jeunesse.

François Gagnon est né à Rimouski en 1985. Après avoir terminé un mémoire en histoire médiévale, sur Burchard de Worms, il prépare une thèse en études littéraires sur le vide chez Saint-Denys Garneau,

Jacques Brault et Jean-Marc Desgent. Il a publié un essai et des poèmes dans l'ouvrage collectif intitulé *L'emportement* paru chez VLB éditeur en 2012.

Louis Hamelin est né à Grand-Mère en 1959. Détenteur d'une maîtrise en études littéraires de l'UQÀM, il a reçu le prix du Gouverneur général pour *La Rage*, son premier roman, paru en 1989. Chroniqueur littéraire au *Devoir* et à *Ici Montréal*, ses chroniques ont été réunies en 1999 sous le titre *Le Voyage en pot*. Depuis le début des années 1990, il a collaboré à une quinzaine de journaux et de revues, participé à de nombreuses rencontres et lectures publiques, tout en publiant neuf livres, la plupart aux Éditions du Boréal, dont *Ces spectres agités* (1991), *Cowboy* (1992), *Betsi Larousse* (1994), *Le soleil des gouffres* (1996) et *Sauvages* (2006). *La Constellation du lynx* (2010) a reçu le prix des libraires du Québec, le prix littéraire des collégiens et le prix Ringuet de l'Académie des lettres du Québec.

Emmanuel Kattan est né à Montréal et vit à New York. Il a publié deux romans aux Éditions du Boréal, *Nous seuls*, en 2008, et *Les lignes de désir*, à l'automne 2012. Directeur de programmes au British Council à New York, il a mis sur pied en 2010 le projet *Our Shared Future* visant à améliorer la perception des relations interculturelles des deux côtés de l'Atlantique. Il a vécu près de quinze ans au Royaume-Uni, où il a dirigé plusieurs programmes d'échanges à la Délégation Générale du Québec à Londres. Il a étudié la philosophie à l'Université d'Oxford, en tant que boursier Rhodes, et a rédigé une thèse de doctorat publiée en 2002 aux Presses Universitaires de France sous le titre de *Penser le devoir de mémoire*.

Robert Lepage est né à Québec. Diplômé du Conservatoire d'art dramatique de cette ville, il s'associe au théâtre Repère et entreprend une carrière d'auteur, d'acteur et de metteur en scène. Ses réalisations scéniques font immédiatement l'objet de tournées internationales dont le rayon ne cesse de grandir. De 1989 à 1993, il est directeur artistique du Théâtre Français du Centre national des arts, à Ottawa. De retour à Québec, il quitte la codirection du théâtre Repère pour fonder Ex Machina. Il intègre peu à peu à ses réalisations, tant au théâtre qu'à l'opéra et au cirque, les modes traditionnels d'expression que sont le mime, le chant, la danse, les ombres chinoises, les marionnettes… et jusqu'aux arts martiaux. De même, à la mécanique ancienne du théâtre, il adjoint l'ingénierie moderne et les diverses ressources d'imagerie : infographie, cinéma, webcam… Il s'empare aussi du cinéma et fonde Ex æquo Films en 2004. Il est détenteur de quatre doctorats honorifiques.

André Ricard est né sur la Côte-de-Beaupré en 1938. Il a publié des pièces de théâtre, des nouvelles, des récits, un essai et un roman ; il a écrit pour la radio, la télévision et le cinéma ; il a de même signé des traductions de dramaturges de langue anglaise. Il a été chargé de cours à l'Université Laval, au Conservatoire d'art dramatique de Québec et à l'École nationale de théâtre. Il est membre de l'Académie des lettres du Québec, dont il a été secrétaire. Il a longtemps fait partie du comité de direction de la Rencontre québécoise internationale des écrivains.

Martin Tailly prépare une thèse de doctorat en littérature comparée à l'Université de Montréal sur le jargon de l'authenticité dans la littérature québécoise. Il a publié des articles et des comptes rendus dans *Spirale*, *Frontières* et *Contre-Jour* de même qu'une critique théâtrale sur Castellucci dans *Liberté*.

François Thibaux est né en France en 1947. Il est l'auteur d'un recueil de nouvelles et de douze romans, dont *Monsieur mon frère* et *Le soleil des vivants*, réédités aux éditions des Vanneaux, qui ont reçu respectivement le prix Paul-Léautaud en 1997 et le prix Joseph-Delteil en 2000. Il a été boursier résident de l'Institut Canadien de Québec d'avril à juin 2007. Son dernier récit, « Les rois barbares », a paru en 2012 dans la revue *Première ligne*.

PORTFOLIO : FRANÇOIS MORELLI

François Morelli est né à Montréal. En 1975, il a obtenu un BFA en dessin à l'Université Concordia. Entre 1975 et 1981, il a travaillé comme graphiste et cartographe. Il a habité la région new-yorkaise de 1981 à 1991 et a reçu un MFA en installation et performance de l'université Reuters en 1983. Il enseigne depuis 1980 et expose depuis 1976. Il est professeur à l'Université Concordia depuis 16 ans et fait partie depuis 2006 de la Galerie Joyce Yahouda, à Montréal. En 1993, il a reçu le prix d'excellence de la Biennale de dessin et d'estampe d'Alma et, en 2007, le prix Louis Comtois de la Ville de Montréal. Il poursuit une démarche polyvalente (dessin, estampe, installation, performance et sculpture) marquée par un questionnement soutenu sur le statut de l'objet dans le processus de création et de perception. Il s'intéresse notamment aux notions de passage, de circulation et de transformation. Pour lui, l'œuvre se fait l'écho d'une action passée ou d'une intervention visant à traduire, non seulement dans l'espace mais aussi dans le temps, les rapports de l'artiste avec la société et les relations des individus entre eux ou avec les objets.

Parmi ses dernières expositions solo mentionnons *La traversée/The crossing* à la Galerie Joyce Yahouda en 2011, *Tapis Volant* et *Survol* à la même galerie en 2008, *Hand to Mouth Drawing* à la Galerie Warren G. Flowers, à Montréal ; la même année, *Table d'hôte* à la Art Gallery of Hamilton, en Ontario, et *Parades II* à la Galerie d'art d'Outremont en 2007, *Home Wall Drawing* chez Optica et *La mesure de ses rêves* à la Galerie Joyce Yahouda en 2006, de même que *Home Wall Drawing : L'art de manger* à La Vitrine de Limoges (France) en 2005. Il a aussi participé à plusieurs expositions collectives au Québec, au Canada, aux États-Unis, en France, en Italie et un peu partout dans le monde, où il a également donné de nombreuses performances.

Table des reproductions

P. 4 : *Les limbes* 1994, 40 x 377 x 74 cm, oreiller, lit jouet et fil de métal, photo de Richard Max Tremblay ; p. 8-9 : *Walking the Dog*, 2006, 77 x 216 cm, encre sur papier, photo de Guy L'Heureux ; p. 10 : *Wrap your head around this one*, 2010, acrylique sur papier 289,5 x 203 cm, photo de Guy L'Heureux ; p. 18-19 : *Relais 91k 24/24, Le somnambule*, 2005, installation/performance à la Réserve faunique Rouge-Matawin, Hautes Laurentides, Québec ; p. 30-31 : *Home Wall Drawing*, détail, 2004, dessin mural aux tampons encreurs sur papier, photo de Guy L'Heureux ; p. 47 : *Forêt suspendue*, 1990, 101 x 50,5 x 101 cm, dessin aux tampons encreurs sur carton et fil de métal, photo d'Yvan Binet ; p. 48 : *Belt Head*, 2005, 40 x 26 cm, pastel et encre sur papier, photo de Guy L'Heureux ; p. 51 : *Le démon pazuzu*, 1996, lanière de coton et gilet de sauvetage pour enfant, photo de Denis Farley ; p. 52 : *Oh la la*, 2012, acrylique sur papier, 289.5 x 203 cm, photo de Guy L'Heureux ; p. 64 : *Hip Hop*, 1998, 84 x 202 x 44 cm, fil de métal et patins à roulettes, collection du Musée national des beaux-arts du Québec ; p. 69 : *The Body Politic* (torse féminin), 1990, 80 x 40 x 26 cm, ruban de métal perforé et boulons, collection du Musée national des beaux-arts du Québec ; p. 70 : *Surfacing*, 2012, acrylique sur papier, 289,5 x 203 cm, photo de Guy L'Heureux ; p. 71 : *Belt Head*, 2008, 188 x 180.3 cm, acrylique sur toile, détail, photo de Guy L'Heureux ; p. 72 : *Le lamantin*, 1995, 80 x 475 x 260 cm, palmes, acier et fil métal, photo de Denis Farley, et *Le pont*, 1994, 127 x 354 x 26 cm, souliers, béquilles et fil de métal, photo de Denis Farley ; p. 84 : *The Body Politic* (torse masculin), 1990, 80 x 40 x 26 cm, ruban de métal et boulons ; p. 90 : *Indexer le lieu inscrire le corps*, 1993, dessin mural *in situ* aux tampons encreurs à La chambre blanche, Québec, détail, photo d'Yvan Binet ;

p. 100 : *Déclaration universelle des droits de l'homme 1948-1998*, 1998, sérigraphie sur taie d'oreiller/ensemble de draps de lit double, photo de Guy L'Heureux ; p. 110 : *Belt Heads* (Portrait double) 2006, 144,78 x 228,6 cm, acrylique sur papier, photo de Guy L'Heureux ; p. 122-123 : *La file indienne*, 2008, installation *in situ* de sept branches d'arbre avec du fil de métal à la Galerie Joyce Yahouda, Montréal, photo de Guy L'Heureux ; p. 131 : *L'incident*, 1996, 76,2 x 312,4 x 30,5, jouet, chaise haute, vaporisateur à pesticide et fil de métal, photo de Denis Farley ; p. 132 : *Belt Head*, 2008, 188 x 180.3 cm, acrylique sur toile, photo de Guy L'Heureux ; p. 140 : *Minamata à Alma 1953-1983*, 1983, performance à Alma, photos de Darrel Wilson ; p. 147 : *Mascarades (L'équilibre)*, 2005, dessin à l'encre sur papier, 15 x 22,5 cm, photo de Guy L'Heureux ; p. 148 : *Dessins à fleur de peau*, 1993, dessin mural *in situ* aux tampons encreurs à la Galerie Christiane Chassay, Montréal ; p. 153 : *Éléphant I*, 1995, dessin mural *in situ* aux tampons encreurs au Aldrich Museum, Connecticut ; p. 154 : *Parade*, 2003, détails, monotypes aux tampons encreurs sur papier, photos de Paul Litherland ; p. 172 : *L'homme de Nemiskachi* 1995, prothèse sculpturale pour un récit performatif au lac Nemiskachi ; p. 175 : *Parade*, 2003, détail, monotype aux tampons encreurs sur papier, photo de Paul Litherland ; p. 181 : *Codex*, 1992, tampons encreurs sur annuaire téléphonique ; p. 182 : *Migration*, 1984, performance au New Jersey, photo de Jaroslaw Hirniak.





Spirale
www.spiralemagazine.com

Information | abonnements : spiralemagazine@yahoo.com

Offre spéciale !
Spirale donne à penser

Grâce au soutien des Éditions Nota bene,
partenaire fidèle depuis 2004,
tout(e) nouvel(le) abonné(e)
ou toute personne se réabonnant
pourra choisir et recevoir en prime
deux titres de notre collection
« Nouveaux Essais Spirale »
(jusqu'à épuisement des stocks).

Consultez notre site web à l'onglet
« Abonnement » pour tous les détails.

Arts
Lettres
Sciences humaines

DONNEZ VOTRE OPINION!

LA SODEP RÉALISE UNE ÉTUDE SUR LE LECTORAT DES REVUES CULTURELLES. PLUS DE VINGT REVUES Y PARTICIPENT :
24 IMAGES | À BÂBORD! | ART LE SABORD | BRÈVES LITTÉRAIRES | CAP-AUX-DIAMANTS | CINÉ-BULLES | CONTINUITÉ | ESSE | ETC | JEU REVUE DE THÉÂTRE ENTRE LES LIGNES | L'ACTION NATIONALE | LES ÉCRITS | LETTRES QUÉBÉCOISES | LIBERTÉ | LURELU | NUIT BLANCHE | QUÉBEC FRANÇAIS | RELATIONS | SÉQUENCES SPIRALE | VIE DES ARTS | XYZ, LA REVUE DE LA NOUVELLE



RENDEZ-VOUS AU

WWW.REVUEOPINION.COM

AIDEZ-NOUS À MIEUX VOUS CONNAÎTRE ET DITES-NOUS CE QUE VOUS PENSEZ DE VOTRE REVUE CULTURELLE PRÉFÉRÉE. VOTRE OPINION EST IMPORTANTE.

EN PARTICIPANT, VOUS COUREZ LA CHANCE DE GAGNER L'UN DES PRIX SUIVANTS :

Une paire de billets pour une production de **La Veillée** au **Théâtre Prospero** à Montréal (valeur de 64 $)
Une paire de billets pour une pièce au **Théâtre Aux Écuries** à Montréal (valeur de 50 $)
Une paire de billets pour une pièce au **Théâtre La Chapelle** à Montréal (valeur de 60 $)
Une paire de billets pour une pièce au **Théâtre de la Bordée** à Québec (valeur de 70 $)
Une paire de billets pour une production de **l'Orchestre symphonique de Laval** (valeur de 104 $)
Un ensemble-cadeau de livres du **Groupe Ville-Marie Littérature** (valeur de 150 $)
Un ensemble-cadeau de livres de la maison d'édition **La Peuplade** (valeur de 100 $)
Un ensemble-cadeau de livres de la maison d'édition **Lux** (valeur de 142 $)
Un ensemble-cadeau de livres de la maison d'édition **Écosociété** (valeur de 300 $)
Un ensemble-cadeau de livres de la maison d'édition **Leméac** (valeur de 127 $)
Un abonnement d'un an à une revue membre de la **SODEP** (valeur de 45 $)

LA VEILLÉE PROSPERO · AUX ÉCURIES · SCÈNES CONTEMPORAINES LA CHAPELLE · THÉÂTRE DE LA BORDÉE · Orchestre symphonique de Laval · VILLE-MARIE LITTÉRATURE · La Peuplade · LUX · écosociété · LEMÉAC · sodep

Design : Gin-de-Bois graphisme

sodep Société de développement des périodiques culturels québécois
Patrimoine canadien Canadian Heritage Canada

BULLETIN D'ABONNEMENT

ABONNEMENT À TROIS NUMÉROS

❑ Résidents du Canada	25 $
❑ Institutions	35 $
❑ Résidents de l'étranger	35 $
❑ Abonnement supplémentaire	15 $

1) ABONNEMENT

NOM

ADRESSE

VILLE CODE POSTAL

TÉLÉPHONE COURRIEL

2) ABONNEMENT SUPPLÉMENTAIRE OFFERT À 15 $

NOM

ADRESSE

VILLE CODE POSTAL

TÉLÉPHONE COURRIEL

Ci-joint un chèque à l'ordre de *Les écrits*.
À retourner à l'adresse suivante :

Les écrits

Case postale 1287, succursale Complexe Desjardins Montréal (Québec) H5B 1C4
Téléphone : 514 987-3000 (3796#, 1578#) • Télécopieur : 514 987-6548
www.lesecrits.ca • ouellet.pierre@uqam.ca

Imprimé par Marquis Imprimeur

le premier février deux mille treize

Imprimé au Canada / Printed in Canada

Revue littéraire
fondée en 1954
sous le titre
Écrits du Canada français

10 $

